58E ANNÉE JUILLET 1951

★

REVUE DE PARIS

André MAUROIS : George Sand et Michel de Bourges

Révérend Père RIQUET : Christianisme et Communisme

Henri POURRAT : La belle Mignonne et La Ramée

Colonel GIRARD : Souvenirs d'un Soldat de l'Ancien Régime

Jean GIONO : Le Moulin de Pologne (III)

Agnès CHABRIER : De Chiraz à Téhéran

Alfred MÉTRAUX : Le Voyage du Kon-Tiki

Paul GUTH : Madame Simone

Robert DEBRÉ : Le Drame de la Naissance

Thierry MAULNIER : Le Théâtre

Pierre AUDIAT : Les Livres d'Histoire

Le Mois à Paris par Jacques CHASTENET, Claude ROGER-MARX, Bernard GAVOTY, Pierre de BOISDEFFRE, Jean FAYARD, H. SOULANGE-BODIN, Serge VEBER, Georges PILLEMENT

★

LA LIVRAISON : 160 FRS

SOMMAIRE

		Pages.
André MAUROIS	George Sand et Michel de Bourges	3
Révérend Père RIQUET	Christianisme et Communisme	26
Henri POURRAT	La belle Mignonne et La Ramée	37
Colonel GIRARD	Souvenirs d'un Soldat de l'Ancien Régime	63
Jean GIONO	Le Moulin de Pologne (III)	78
Agnès CHABRIER	De Chiraz à Téhéran	100
Alfred MÉTRAUX	Le Voyage du Kon-Tiki	119
Paul GUTH	Madame Simone	130
Robert DEBRÉ	Le Drame de la Naissance	139
Thierry MAULNIER	Le Théâtre	148
Pierre AUDIAT	Les Livres d'Histoire	153
	Le Mois à Paris	161

★ ★

DIRECTEUR : Marcel THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

publiera prochainement

SON CORPS

Roman par William SANSOM

MER ROUGE
par Philippe SOUPAULT

LA MÉLANCOLIE
par LA VARENDE

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros) .. Fr. **1.600** »
— Six mois (6 numéros) .. **800** »

Étranger : Un an (12 numéros). Fr. **1.950** »
— Six mois (6 numéros) .. .. **975** »

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. .. $ **5.80**

Canada .. .. $ canadiens **6**

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 1.12237 à Genève. } Fr.S. **25** »

En cas de paiement par chèque bancaire .. .. Fr.S. **27** »

Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 3.509-64 à Bruxelles. } Fr.B.**280** »

En cas de paiement par chèque bancaire .. .. Fr. B. **295** »

Italie .. .. Lires **3.700.** -

Angleterre .. .. £ **2/1** -

Égypte. .. .. Piastres **205.** -

Hollande .. .. Florins **22.** -

Portugal .. .. Escudos **167.** -

La différence que l'on peut constater entre le prix de **1.950** francs et la somme équivalente indiquée en certaines monnaies étrangères résulte des commissions d'encaissement bancaires.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

Au Brésil : s'adresser à l'Agencia Franceza de Assinaturas
R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro

Prière de joindre la somme de 25 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse

LA REVUE DE PARIS : Société à responsabilité limitée, capital 75.000 francs
Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels

Copyright by Revue de Paris 1951

CANAL DE SUEZ

Assemblée Générale du 12 Juin 1951

Extrait du Rapport du Conseil d'Administration

L'exercice 1950 témoigne encore d'une progression très notable par rapport à l'exercice précédent. A l'accroissement important du trafic maritime à travers le Canal de Suez correspond un nouvel accroissement du bénéfice réalisé.

Nous sommes heureux qu'à la prospérité de la Compagnie du Canal de Suez se trouve maintenant plus directement intéressée la Puissance concédante : notre Conseil d'administration compte maintenant quatre administrateurs égyptiens et des agents de nationalité égyptienne de plus en plus nombreux collaborent, aux divers échelons de la hiérarchie, au fonctionnement de nos services d'Egypte.

La caractéristique essentielle de l'année 1950 en ce qui concerne les travaux réside dans l'importance prise par les dragages. Le cube des déblais s'est élevé à 12.080.000 mètres cubes. Ce résultat exceptionnel, qui constitue le maximum réalisé depuis l'inauguration du Canal en 1869, est imputable au percement du Canal Farouk.

Et, par ailleurs, l'exécution du programme d'approfondissement de deux pieds du Canal : une vingtaine de kilomètres ont été portés à la nouvelle cote en 1950.

L'entretien des perrés a nécessité un effort important ; 11.800 mètres de perrés ont dû être complètement reconstruits en 1950 contre 6.700 mètres en 1949.

Le mouvement maritime au Canal s'est élevé en 1950 à 11.751 traversées.

Les échanges de marchandises ont porté sur 72.609.000 tonnes poids, chiffre sans précédent.

Cependant le courant commercial de sens Nord-Sud a accusé une diminution de 7 %, essentiellement imputable au fléchissement des envois de sel, notamment à destination du Japon, et des envois de céréales, en particulier vers l'Inde.

La première place en ce trafic Nord-Sud, ainsi perdue par les céréales, revient aux produits qui occupaient traditionnellement le premier rang avant-guerre : métaux ouvrés et engrais.

Le courant commercial de sens Sud-Nord atteint près de 60 millions et demi de tonnes ; à ce chiffre, il dépasse de plus d'un quart le maximum de 1949 et atteint le triple de la moyenne d'avant-guerre.

Ce développement est surtout imputable au pétrole et à ses dérivés, malgré la mise en service du pipe-line transarabique.

Les recettes se sont élevées en 1950 à 28.020.286.230 francs, en progression de 2 milliards 255.920.695 francs sur celles de l'exercice précédent, tandis que les dépenses se sont montées à 10.705.494.930 francs, en diminution de 334.788.768 francs. Si, du bénéfice brut, on retranche l'intérêt et l'amortissement, le bénéfice disponible ressort à 16.162.184.967 francs, à cette somme s'ajoute un report de l'exercice précédent s'élevant à 59.210.867 francs, ce qui porte à 16.221.395.834 francs la somme à répartir comme suit :

2 milliards de francs pour travaux d'amélioration ;

1 milliard de francs à la provision pour amortissement et renouvellement du matériel et 500 millions de francs à la Provision pour amortissement des bâtiments ;

Enfin, 2.500 millions de francs à verser à la Réserve extraordinaire et 300 millions de francs au Fonds d'assurance et d'imprévu.

Il reste à disposer d'une somme de	Fr.	9.921.395.834
La répartition qui vous est proposée et qui atteint	Fr.	9.859.154.930
laisse un solde de	Fr.	62.240.904

que nous vous invitons à reporter à nouveau.

Ce qui porte à 8.750 francs le dividende brut. A ce dividende brut s'ajoute, pour les actions de capital, l'intérêt statutaire qui, pour l'année 1950, s'élève à 1.429 francs.

Le rapport entier est envoyé à toute personne qui le demande à la Compagnie, 1, rue d'Astorg, à Paris.

RENSEIGNEMENTS FINANCIERS

CRÉDIT LYONNAIS

Situation au 31 Mars 1951.

La situation au 31 mars se totalise à 308.325 millions et présente, par rapport à celle au 28 février, une augmentation de 15.545 millions due pour une bonne part au report partiel de l'échéance du 31 mars qui tombait un samedi.

Au Passif, la progression porte sur les comptes courants pour 8.934 millions.

En regard, à l'actif, on constate un accroissement de 13.254 millions du Portefeuille-Effets compensé en partie par une réduction de 4.776 millions des Comptes courants.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

La situation au 31 mars 1951 se totalise à 258 milliards contre 252 milliards au 28 février.

Au passif, l'ensemble des comptes de dépôts s'est accru de 5.378 millions, atteignant 245 milliards.

A l'Actif, on remarque principalement l'augmentation du Portefeuille-Effets de 3.100 millions et celle des Comptes Courants de 2.454 millions.

COMPAGNIE DE SAINT-GOBAIN

L'Assemblée générale du 28 mai 1951 a voté les résolutions proposées par le Conseil d'administration et a notamment fixé à 300 fr. et 100 fr. nets, respectivement, le dividende revenant à chacune des actions de 2.500 fr. et de 833 fr. 33 nominal. Elle a été informée de la réalisation, au cours du mois de juin, d'une émission d'obligations et d'une augmentation de capital dont les conditions définitives seront précisées très prochainement.

RHONE-POULENC

L'Assemblée générale ordinaire des actionnaires s'est tenue le 7 juin sous la présidence de M. F. Albert-Buisson. Elle a approuvé les comptes de l'exercice 1950 et fixé à 62 fr. 50 brut, soit 52 fr. net, le dividende, qui sera mis en paiement le 2 juillet prochain. Il s'applique à la totalité des actions, y compris celles de la dernière augmentation de capital. Toutes les résolutions ont été votées à l'unanimité moins 100 voix.

La Société ayant obtenu l'autorisation de regrouper ses titres et, par voie de conséquence, leur retrait de la C.C.D.V.T., cette opération s'effectuera, à partir du 16 juillet prochain, sur la base de 10 actions anciennes, d'une valeur nominale de 250 fr., pour une action nouvelle de 2.500 francs.

DENTOL
DENTIFRICE ANTISEPTIQUE
BLANCHIT LES DENTS
Parfume agréablement l'Haleine

Pour les Amateurs de Livres

LIBRAIRIE HISTORIQUE R. CLAVREUIL
37, Rue St-André-des-Arts - PARIS-6e
HISTOIRE - MÉMOIRES
En distribution sur demande : CATALOGUE SPÉCIAL SUR NAPOLÉON | Achat de Bibliothèques

MEUBLEZ UTILEMENT VOS LOISIRS

La Reliure est un métier d'art mais aussi un passe-temps agréable. Vous pouvez réaliser vous-même, pour vous, pour vos amis, de splendides reliures ; vous pouvez vendre votre travail et vous créer ainsi une source de revenus, en vous inscrivant aux Cours de Reliure par correspondance de S.A.S., 69, avenue Trudaine, Paris.
Doc. R.P. contre 30 fr. en timbres.

Le BACCALAURÉAT se prépare au
COURS SORBON
5 à 12, rue Henri-Rochefort, Paris (17e) - Wag. 29-01
Cours de vacances du 19 août au 5 octobre
EXTERNAT - DEMI-PENSION - INTERNAT

GEORGE SAND ET MICHEL DE BOURGES

par André Maurois

La période de la vie de George Sand qui va être ici contée commence en 1835 *; il faut rappeler, très brièvement, ce qui la précéda. Divisée en elle-même par ses hérédités, puisqu'elle descendait à la fois d'une famille royale par Maurice de Saxe et d'un humble marchand d'oiseaux par sa mère, Aurore Dupin l'était aussi par l'éducation, ayant été élevée tantôt dans un couvent catholique et tantôt dans la maison d'une grand-mère voltairienne. Après la mort de celle-ci, elle avait épousé un brave garçon, le baron Casimir Dudevant, tout à fait incapable de satisfaire un cœur aussi romanesque. Aurore Dudevant s'était donc évadée dans le roman réel, en prenant des amants, Jules Sandeau, Musset, Pagello, d'autres encore, et dans le roman imaginaire en écrivant* Indiana, Valentine, Lélia. *Elle était, à trente et un ans, la femme de lettres la plus illustre de son temps, mais se sentait fort découragée par les échecs successifs de ses amours. Elle avait peint en Lélia une femme qui n'arrive pas à éprouver les ardeurs qu'elle inspire. C'était une confession autant qu'une fiction. Nous la retrouvons en* 1835, *après tant de vaines « cavalcades », réfugiée dans le domaine de Nohant, en Berry, vieille maison qui lui appartient, où elle a été élevée et où elle retrouve son mari.*

Nohant. Fin mars 1835. Que le jardin est beau en ces premiers jours du printemps. Madame Dudevant, assez sombre, va s'asseoir sur un banc parmi les pervenches et les jacinthes, pour lire des lettres de Sainte-Beuve : reproches, encouragements, avertissements. Sainte-Beuve renvoie sa pénitente à Dieu. Buloz [1], au contraire, est épou-

1. Directeur de *la Revue des Deux Mondes.*

vanté parce qu'elle lui a demandé Platon et le Coran. Il a peur de toutes les « mysticités » qui vont fondre sur sa tête et sur la *Revue*. « Écrivez à George, dit-il à Sainte-Beuve, qu'elle ne fasse pas trop de mystique. Ah! si j'avais osé, je ne les aurais pas envoyés, les livres, mais elle se fâche... »

Buloz n'avait pas tort d'avoir peur. Sa romancière « faisait de la mystique ». Non plus la mystique de la passion amoureuse. George affirmait qu'elle se brûlerait la cervelle plutôt que de recommencer la vie des trois dernières années. « Non, non... ni l'amour tendre et durable, ni l'amour aveugle et violent. Croyez-vous que je puisse inspirer le premier et que je sois tentée d'éprouver le second? Tous deux sont beaux et précieux, mais je suis trop vieille pour tous les deux... » Effrayée par l'amour après tant d'échecs, elle souhaite chercher ailleurs sa guérison. Où? Comment? En Dieu, comme jadis au couvent, et comme le conseille Sainte-Beuve? Elle le voudrait; elle n'a cessé d'aimer ce Dieu inconnu qu'elle sent là, au-delà des astres, par les nuits mélancoliques où, sous les faibles étoiles, tout, dans le parc de Nohant, devient silence, mystère, ténèbres. Mais elle n'a plus la grâce; elle se sent triste à mourir; elle pense : « Dieu ne m'aime pas et ne se soucie pas de moi, puisqu'il me laisse faible, ignorante et malheureuse sur la terre... » C'est le délaissement par le Ciel après le délaissement par l'amour.

De ce que lui écrit Sainte-Beuve, elle retient seulement deux mots : *abnégation, sacrifice*. Elle voudrait se donner à quelque grande cause, employer cette surabondance de force qui l'étouffe, s'arracher à son égoïsme et à son orgueil. Ces désirs restent vagues et sans objet. A qui se dévouerait-elle? Les enfants sont loin, Maurice au lycée, Solange en pension. La « grosse fille » est devenue une enfant terrible, qui n'obéit à personne, mais se fait tout pardonner parce qu'elle a de la drôlerie et de la beauté. Maurice, lui, reste un sentimental qui voudrait vivre dans les jupes de sa mère. Celle-ci aimerait à le ramener à Nohant, mais sait qu'elle ouvrirait ainsi, au sujet de l'éducation de leur fils, un conflit permanent avec Casimir. Dutheil qui est, à La Châtre, son avoué et l'un de ses confidents, conseille à Aurore de faire la paix avec son mari « en devenant sa maîtresse ». Ce projet lui fait horreur : « Les rapprochements sans amour sont quelque chose d'ignoble à envisager. Une femme qui recherche son mari dans le but de s'emparer de sa volonté fait quelque chose d'analogue à ce que font les prostituées pour avoir du pain, et les courtisanes pour avoir du luxe... » Dutheil invoquait l'intérêt des enfants; elle opposait un instinct profond de répugnance. Non que son mari lui inspirât, plus que d'autres, un dégoût physique ou une aversion morale. Mais elle pensait qu'une femme ne peut se donner comme une chose : « Nous sommes corps et esprit tout ensemble... Si le corps a des fonctions dont l'âme n'a point à se mêler, comme de manger et de digérer, l'union de deux êtres dans l'amour peut-elle s'assimiler à ces fonctions-là? La seule pensée en est révoltante. »

Amadouer Casimir étant hors de question, il ne restait plus qu'à l'éliminer. Elle souhaitait ardemment une séparation de corps et de biens, qui la rendrait enfin maîtresse chez elle. Dudevant, de son côté, se montrait assez las de la campagne et point hostile à l'idée d'aller à Paris pour y vivre en jeune homme. Un contrat préliminaire de « démariage » fut établi. Aurore devait garder Nohant ; Casimir aurait l'hôtel de Narbonne, rue de la Harpe, qui rapportait six mille sept cents francs de loyers. Là-dessus il paierait la pension de Maurice qui lui serait confié, les impôts et le concierge ; Aurore se chargerait de Solange. Ce traité deviendrait exécutable en novembre 1835. A peine fut-il signé que Casimir eut des repentirs ; il regrettait son petit royaume de Nohant et croyait faire, en abdiquant, un acte d'héroïsme vraiment romain. Sa femme se refusait à le prendre au tragique, ou même au sérieux. « Ma profession est la liberté et mon goût est de ne recevoir grâce ni faveur de personne, même lorsqu'on me fait la charité avec mon argent. » Surtout elle ne voulait pas que « le Baron » pût, aux yeux des enfants, à l'estime desquels elle tenait, se poser en victime. Que faire ? Dutheil conseilla d'aller consulter, à Bourges, un avocat déjà célèbre, Louis-Chrysostome Michel, dit « Michel de Bourges ».

George Sand était curieuse de ce républicain farouche, oracle du Cher et de l'Indre, roi non couronné d'Aquitaine. « Michel pense... Michel veut... Michel dit... » Dutheil, Planet, Rollinat [1] répétaient ces mots avec un respect surprenant. Michel de Bourges semblait le chef incontesté, au sud de la Loire, de l'opposition au régime et il exerçait, sur les libéraux de ces provinces, une influence quasi despotique. Bien qu'il n'eût que trente-sept ans, son aspect était d'un petit vieillard voûté, chauve, avec une tête de forme extraordinaire qui semblait faite de deux crânes soudés l'un à l'autre. Le visage était pâle, les dents magnifiques, les yeux myopes d'une douceur admirable. Lamartine l'a décrit : « *Homme de granit... dont les lignes, coupées à angles droits comme celles des statues gauloises, ont quelque chose de rustique et de primitif ; joues pâles et creuses ; tête affaissée sur ses hautes épaules ; voix profonde, grave et caverneuse...* »

Fils d'un pauvre bûcheron du Var, assassiné par la contre-révolution, Michel avait été élevé en paysan. Il continuait à porter une houppelande informe, de gros sabots et, comme il avait froid en toutes saisons, étant malade et fiévreux, il nouait autour de sa tête trois madras qui lui faisaient une coiffure fantastique. Sous cet accoutrement rustique et agressif, on apercevait une chemise fine, toujours blanche et fraîche. Ce tribun redouté avait de la coquetterie ; il aimait les femmes. Son grand moyen de séduction était l'éloquence. Il devenait presque beau quand il parlait.

Le 7 avril 1835, de sept heures du soir à quatre heures du matin, sur les pavés de Bourges, il tira, pour George Sand et Planet, un feu d'artifice éblouissant. George était venue pour le consulter

1. Amis berrichons de George Sand.

sur ses affaires, mais il ne lui parla que de *Lélia* et l'entreprit sur ses idées. Au clair de lune, par une nuit de printemps magnifique, ils se promenèrent dans Bourges, ville austère et muette. Michel discourut jusqu'à l'aube.

« *C'était comme une musique pleine d'idées, qui vous élève l'âme jusqu'aux contemplations célestes et qui vous ramène, sans effort et sans contraste, par un lien logique et une douce modulation, aux choses de la terre et aux souffles de la nature...* »

De quoi s'agissait-il ? De rallier George Sand à la cause de la révolution militante. De l'arracher à « son athéisme social », de la guérir de son orgueil intellectuel, qui exigeait une perfection abstraite et dédaignait l'action. Elle se défendait mal, fascinée, trouvant plaisir à se sentir vaincue. Michel avait, pour elle, joué le grand jeu. Il admirait *Lélia* ; George lui plut bien davantage. « Jamais, dit Planet à celle-ci, je ne l'ai vu ainsi. Il y a un an que je vis à ses côtés et je ne le connais que de ce soir. Il s'est enfin livré pour vous tout entier ; il a fait tous les frais de son intelligence et de sa sensibilité. » Elle raconta la rencontre à sa manière : *A Gustave Papet* : « J'ai fait connaissance avec Michel, qui m'a promis de me faire guillotiner à la première occasion... » *A Hippolyte Châtiron* [1] : « J'ai fait connaissance avec Michel, qui me paraît un gaillard solidement trempé pour faire un tribun du peuple. S'il y a un bouleversement, je pense que cet homme fera beaucoup de bruit... »

Après Musset et Pagello, George s'était crue, de bonne foi, guérie des passions de l'amour. O candeur ! Qui fut jamais guéri des passions tant qu'il reste espoir et jeunesse ? Elle était comme un brave cheval de bataille, heureux après le combat de retrouver le calme des pâturages, mais qui, si la trompette sonne au loin, saute les barrières et galope au canon. Le don d'elle-même, s'il était désintéressé et accompagné d'un sentiment fort, lui paraissait légitime, fût-il immédiat. Sa rencontre avec Michel est du 7 avril ; il existe une bague incrustée d'émaux, qu'elle lui offrit en souvenir de leurs premières amours, et qui porte une date : 9 *avril* 1835. Était-il d'ailleurs un nouvel amant ? Non, c'était lui « qu'elle aimait depuis le jour où elle était née, à travers tous les fantômes où elle avait cru, un instant, le trouver et le posséder ».

Pourtant elle conservait, en l'écoutant, sa liberté de jugement et son bon sens à la Franklin. La politique instinctive de Sand était tout amour et justice ; celle de Michel avait le pouvoir pour but, la guillotine pour moyen. Rentrée à Nohant, elle commença pour lui (en lui donnant le nom d'*Everard*) la *Sixième Lettre d'un Voyageur*, qui est à la fois élogieuse et rebelle. Philanthrope, lui, Michel ?

« *La philanthropie fait des sœurs de charité. L'amour de la gloire est autre chose et produit d'autres destinées. Sublime hypocrite, tais-toi là-dessus avec moi. Tu te méconnais en prenant pour le sentiment du devoir la pente rigoureuse et fatale*

1. Demi-frère de George Sand.

où t'entraîne l'instinct de ta force. Pour moi, je sais que tu n'es pas de ceux qui observent des devoirs, mais de ceux qui en imposent. Tu n'aimes pas les hommes, tu n'es pas leur frère, car tu n'es pas leur égal. Tu es une exception parmi eux, tu es né roi... »

Elle ne voulait être qu'un poète ; elle savait que les plus grands hommes d'action écrivent leurs exploits sur le sable et que le coup de vent qui ramène Sylla efface le souvenir de Marius.

Il la bouscula. Que faisait-elle de ses forces ? Des amours de roman. Rien de plus. Elle était prête à reconnaître que sa vie avait été pleine de fautes, mais à ces erreurs passées, elle attachait peu d'importance doctrinale : « Tous ceux qui me connaissent depuis longtemps m'aiment assez pour me juger avec indulgence et pour me pardonner le mal que j'ai pu me faire. Mes écrits, n'ayant jamais rien conclu, n'ont causé ni bien, ni mal... » « Alors à quand la conclusion ? demandait-il avec impatience. Et si tu meurs sans avoir conclu ? » Elle aimait à se sentir fouaillée par cette force. Pour la première fois, elle avait affaire à un homme plus volontaire qu'elle. Il l'appelait : « Imbécile ! » C'était une sensation neuve. Elle caressait ce grand front chauve ; elle pensait qu'elle aurait voulu voir Michel vieilli, malade, pour le soigner. Mais il *était* malade d'ambition insatisfaite. Elle osait le lui dire : « Tu trouves que c'est bien long à venir, l'accomplissement d'une grande destinée ! Les heures se traînent, ton front se dégarnit, ton âme se consume et le genre humain ne marche pas... ».

A la fin d'avril, Michel se rendit à Paris pour y plaider le grand procès politique de l'année, celui des insurgés de Lyon. Tous les chefs du parti républicain : Marie, Garnier-Pagès, Ledru-Rollin, Carrel, Carnot, Pierre Leroux, Barbès étaient au banc de la défense. George voulut aller à Paris pour y retrouver Michel et pour suivre les débats. Sainte-Beuve, en retard d'un amour, la mit en garde contre le danger de revoir Musset : « Ne supposez pas, mon amie, que vous ne le verrez pas, qu'il ne saura pas, qu'il ne viendra pas... Supposez que vous y soyez, que vous lui ouvriez, que nul ne soit là en tiers entre vous... ». Elle dut sourire. Il s'agissait bien de Musset ! Elle se laissait gagner peu à peu par la passion politique, qui n'est pas moins enivrante que la passion amoureuse. Avec Michel, toute l'agitation républicaine avait pénétré dans l'appartement du quai Malaquais. « Posons la question sociale ! » disait, chaque soir, le bon et naïf Planet. « Posons la question sociale », répétait le jeune et beau Liszt que Musset avait jadis présenté à George. C'était pour poser « toutes les questions » que Liszt invitait à dîner l'abbé de Lamennais et George ; le prudent Sainte-Beuve se demandait avec effroi ce qu'avaient pu dire ces illuminés.

Michel qui, dans sa défense des accusés d'avril, ne se ménageait pas, avait le soir, après l'audience, des heures d'angoisse effrayantes. George, infirmière passionnée, le veillait et « s'attachait par le cœur à cette nature qui ne ressemblait à rien ». Dès qu'il allait mieux, Michel commençait

une nouvelle plaidoirie, celle-là destinée à convertir George. Non qu'elle fût hostile ; elle haïssait comme lui le Juste-Milieu ; elle était confusément bonapartiste, dans la mesure où Napoléon avait incarné la Révolution ; elle avait été républicaine dès l'adolescence, par haine des « vieilles comtesses [1] », et amie du peuple par hérédité maternelle. Elle admettait l'égalité des biens, mais la concevait comme une participation au bonheur, non comme un dépècement de la propriété « qui n'eût pu rendre les hommes heureux qu'à la condition de les rendre barbares ». Le système qu'elle entendit prêcher par Michel, une nuit, sur le pont des Saints-Pères, tandis que le reflet des lumières du château dansait sur les arbres des Tuileries, c'était le babouvisme, la conspiration pour mettre fin à l'inégalité par la violence. La châtelaine de Nohant, qui jouissait rêveusement de la nuit charmante, des vagues harmonies d'un orchestre lointain et des « doux reflets de la lune mêlés à ceux de la fête royale », fut tirée de cette contemplation par la voix de Michel : « Moi, je vous dis, s'écria-t-il, que pour rajeunir et renouveler votre société corrompue, il faut que ce beau fleuve soit rouge de sang, que ce palais maudit soit réduit en cendres, et que cette vaste cité où plongent vos regards soit une grève nue où la famille du pauvre promènera la charrue et dressera sa chaumière ! »

Cette nuit-là, il déclama si bruyamment, cassant sa canne sur les murs du vieux Louvre, que Sand et Planet, attristés, rebutés, lui tournèrent le dos et partirent vers le quai Malaquais. Il les suivit, suppliant George de l'écouter encore. Le débat reprit chacun des jours suivants. Elle se plaignait de la tyrannie intellectuelle que Michel prétendait exercer. Elle croyait à la sagesse et à l'amour plus qu'à la violence. Elle était reconnaissante à Michel de lui avoir fait entrevoir un idéal de parfaite égalité, mais elle craignait que tant d'éloquence véhémente ne conduisît à des coups de tête et à des coups de fusil. Avec son exigeant bon sens, elle demandait *quelle* société il voulait bâtir ? Quel était son plan ? « Comment le saurais-je ? » répondait-il. L'événement le guiderait. « La vérité ne se révèle pas aux penseurs retirés sur la montagne. Pour trouver les vérités applicables aux sociétés en travail, il faut s'unir et agir. »

Il reprochait à George son impatience : « Vite, vite, disait-il ironiquement, donnez le secret de Dieu à M. George Sand, qui ne veut pas attendre. » Sans doute elle pouvait se croiser les bras et préserver ainsi sa précieuse liberté. « Mais la vérité ne monte pas en croupe des fuyards et ne galope pas avec eux... Le divin philosophe que tu chéris le savait bien quand il disait à ses disciples : « *Là où vous serez seulement trois réunis » en mon nom, mon esprit sera avec vous.* » C'est donc avec les autres qu'il faut chercher et prier... ». Un matin, quand elle voulut répondre, elle s'aperçut qu'il venait de partir et qu'il l'avait enfermée à clef. Plusieurs

1. Expression employée par la mère de George Sand pour décrire le milieu mondain et aristocratique.

fois, il la laissa ainsi tout un jour prisonnière. « Je te mets au secret, disait-il en riant, pour te donner le temps de la réflexion. »

Elle trouva, au début, quelque jouissance à se voir ainsi bousculée; pourtant ses idées n'en furent point transformées. Elle avait toujours pensé que les derniers sont les premiers, que les opprimés valent mieux que les oppresseurs, et les esclaves que les tyrans. « C'est une vieille haine que j'ai contre tout ce qui va s'élevant sur des degrés d'argile. » Toutefois cette haine demeurait passive. Hors quelques bouffées d'ardeur guerrière, George retombait dans une existence toute poétique. Enfin, par affection pour Michel, elle adopta, non sa doctrine, mais son drapeau :

« *Hélas! Je vous en avertis, je ne suis propre qu'à exécuter bravement et fidèlement un ordre. Je puis agir et non délibérer, car je ne sais rien et ne suis sûr de rien. Je ne puis obéir qu'en fermant les yeux et en me bouchant les oreilles, afin de ne rien voir et de ne rien entendre qui me dissuade; je puis marcher avec mes amis, comme le chien qui voit son maître partir avec le navire et qui se jette à la nage pour le suivre, jusqu'à ce qu'il meure de fatigue. La mer est grande, ô mes amis! et je suis faible. Je ne suis bon qu'à faire un soldat, et je n'ai pas cinq pieds de haut... Allons! quelle que soit la nuance de votre bannière, pourvu que vos phalanges soient toujours sur la route de l'avenir républicain; au nom de Jésus, qui n'a plus sur la terre qu'un véritable apôtre; au nom de Washington et de Franklin, qui n'ont pu faire assez et qui nous ont laissé une tâche à accomplir; au nom de Saint-Simon, dont les fils vont d'emblée au sublime et terrible problème (Dieu les protège!...); pourvu que ce qui est bon se fasse, et que ceux qui croient le prouvent... Je ne suis qu'un pauvre enfant de troupe, emmenez-moi...* »

Il eût fallu, pour faire de l'enfant de troupe un soldat de la révolution, et pour satisfaire à la fois le cœur et l'esprit de Sand, un prophète plus religieux que Michel et qui sût concilier christianisme et socialisme.

***

Les couches d'amis se renouvellent aussi lentement, mais aussi nécessairement que les couches d'humus. L'un meurt, un autre glisse hors de notre monde, un troisième y pénètre et amène avec lui une équipe nouvelle. Quand elle était arrivée à Paris, les Berrichons, Regnault, Fleury, avaient entouré madame Dudevant; Latouche et Sainte-Beuve avaient été ses confidents. La rupture avec Sandeau avait écarté Balzac et Regnault; puis la passion avait fait le vide. En partant, Musset avait laissé derrière lui Franz Liszt, qu'il avait amené quai Malaquais. Il y avait beaucoup de raisons pour que Liszt, musicien de génie, plût à George Sand. Formée par sa grand-mère, elle comprenait d'instinct la meilleure musique. Mais il y avait plus. Comme George, Liszt avait été, dans son adolescence, un mystique; plus qu'elle, il conservait une piété ardente; comme elle, il éprouvait une compassion tendre pour les malheureux; comme elle, il combinait des manières aristocratiques avec des opinions démocratiques; comme elle, il voulait tout savoir, lisait les poètes, les philosophes et cherchait de nobles émotions. Liszt avait

sept ans de moins que Sand ; ses yeux lançaient des éclairs ; sa chevelure soyeuse s'agitait quand il jouait. Elle aurait pu l'aimer.

Les ragots de Paris prétendirent qu'elle l'avait aimé. Musset fut un instant jaloux de Liszt ; Aurore et Franz nièrent toujours et ils menaient, l'un et l'autre, assez ouvertement des vies libres pour qu'on pût les croire. Liszt admirait les romans de Sand et louait sa conception romantique de l'amour ; la « Corinne du quai Malaquais » ne lui inspirait point de désirs charnels. Quant à elle : « Si j'avais pu aimer M. Liszt, écrivait-elle, de colère je l'aurais aimé. Mais je ne pouvais pas... Je serais bien fâchée d'aimer les épinards, car si je les aimais, j'en mangerais, et je ne les peux souffrir... » D'ailleurs Liszt « ne pensait qu'à Dieu et à la Sainte Vierge, qui ne me ressemble pas absolument. Bon et heureux jeune homme! » Faut-il voir ici une ombre de dépit? Les épinards étaient-ils trop verts? En fait Franz aimait une autre femme, la comtesse d'Agoult, petite-fille du banquier allemand Bethmann, fille du comte de Flavigny, femme aux cheveux d'or, aux yeux bleus, mince jusqu'à en être diaphane, « droite comme un cierge, blanche comme une hostie », et prête à toutes les audaces de la passion romantique.

Musset avait présenté Liszt à Sand ; Liszt à son tour opéra la conjonction de Sand avec l'abbé Félicité de Lamennais, auquel il portait une piété toute filiale. Il aimait cette éloquence enflammée, cette hardiesse à se sacrifier pour ses idées, cette mélancolie aride et sombre, ces alternatives de violence et de tendresse. Ce prêtre breton, naïf et entêté, de cœur très noble, avec un insatiable besoin d'être aimé, était « un écorché moral », irritable et bougon. Sa vocation avait été tardive. Il avait fait sa première communion à vingt-deux ans, après une longue crise d'incroyance. « La vie est, disait-il, une sorte de mystère triste dont la foi est le secret. » La phrase était belle ; la doctrine demeurait confuse. Dans l'Église, Lamennais avait vu d'abord la défense de l'Esprit contre les pouvoirs arbitraires. Tout appartient à César, hors les âmes. Puis, la Révolution de 1830 ayant développé en lui un urgent désir de réformes, il avait rappelé que le rôle de l'Église a toujours été d'assimiler et de sanctifier les grands courants historiques. Le catholicisme, au XIXe siècle, devait donc être libéral, social, démocratique. Prophète plébéien, Lamennais se croyait appelé à régénérer l'Église. Désavoué, condamné par Rome, exclu de la communauté des fidèles, il était devenu amer et désenchanté. « Je voudrais pouvoir rompre avec moi-même », disait-il. Il habitait, rue de Rivoli, une petite chambre et rêvait de se faire bâtir un cachot, sur la porte duquel on verrait « un chêne en éclats, brisé par la foudre, avec la devise : *Je romps et ne plie pas* ». « Il n'était pas de force, dit Sainte-Beuve, à supporter ce genre de persécution, la plus pénible de tous, que Pascal appelle la persécution du silence. »

A la vérité, Sainte-Beuve admirait Lamennais mais, avec sa coutumière sévérité, il mesurait l'orgueil de cet « esprit pape » auquel il ne fallait pour auditeurs que de jeunes enthousiastes comme Liszt, et qui appelait

« gens qui ne croient à rien » ceux qui ne croyaient pas en lui. Il notait son incontinence de pensée et sa crédulité, analogues à celles de La Fayette. Petit, grêle, chétif, « avec une tête énorme et disparate, des manières embarrassées et contraintes, une laideur immense, un regard où la myopie mettait des douceurs trompeuses », Lamennais méprisait les femmes et disait qu'il n'en était aucune qui pût suivre un raisonnement plus d'un quart d'heure. Pourtant il enchanta George Sand. Il lui apportait le mélange de foi religieuse et de foi sociale dont elle avait besoin pour s'adapter à ses nouveaux amis socialistes. Elle entonna des hymnes à Lamennais : « Il n'a jamais existé sur la terre un cœur plus tendre, une sollicitude plus paternelle, une patience plus angélique... » C'est un grand signe de générosité que d'admirer généreusement.

Liszt alla faire à La Chesnaie, en Bretagne, un long séjour chez l'abbé et décrivit à George la redingote râpée de celui-ci, les gros bas bleus de paysan et le chapeau de paille bien usée. Il racontait aussi les progrès de ses propres amours avec la comtesse d'Agoult. Liszt souhaitait que Marie quittât son mari, comme l'avait fait Aurore, et vécût avec son amant à la face du monde. En juin 1835, il triompha. « C'est une dernière et rude épreuve, dit la comtesse, mais mon amour est une foi et j'ai soif de martyre. » Elle était enceinte, des œuvres de Liszt, et attendait un enfant pour le mois de décembre. George ne pouvait qu'être touchée de voir une telle femme se conduire comme les héroïnes de ses romans.

George Sand à Marie d'Agoult : « *Ma belle Comtesse aux beaux cheveux blonds. Je ne vous connais pas personnellement, mais j'ai entendu Franz parler de vous et je vous ai vue. Je crois que, d'après cela, je puis sans folie vous dire que je vous aime ; que vous me semblez la seule chose belle, estimable et vraiment noble que j'aie vue briller dans la sphère patricienne. Il faut que vous soyez en effet bien puissante pour que j'aie oublié que vous êtes comtesse. Mais, à présent, vous êtes pour moi le véritable type de la princesse fantastique, artiste, aimante et noble de manières, de langage et d'ajustements, comme les filles des rois aux temps poétiques. Je vous vois comme cela, et je veux vous aimer comme vous êtes et pour ce que vous êtes... Je me nourris de l'espérance d'aller vous voir, comme d'un des plus riants projets que j'aie caressés de ma vie. Je me figure que nous nous aimerons réellement, vous et moi, quand nous nous serons vues davantage. Vous valez mille fois mieux que moi...* »

Une gracieuse lettre, et pourtant les deux femmes n'étaient pas faites pour s'entendre. Madame d'Agoult, comme madame Dudevant, s'était affranchie d'une famille et d'un monde. Mais George aimait authentiquement l'indépendance ; Marie regrettait son rang. Sand, cousine de rois, se vantait de son grand-père l'oiseleur ; Marie, à ceux qui l'oubliaient, rappelait qu'elle était née Flavigny. Sand aimait à courir les champs en blouse bleue et pantalon d'homme ; madame d'Agoult n'était à son aise, disait Liszt, que dans des robes de mille francs. George allait d'homme en homme et d'espoir en espoir ; Marie, ayant cédé une fois à la passion, prétendait légitimer l'adultère par la fidélité. « Je ne vous jalouse pas, lui écrivait Sand, mais je vous admire et je vous estime, car je sais que

l'amour durable est un diamant auquel il faut une boîte d'or pur et votre âme est ce tabernacle précieux... ».

Liszt amena sa comtesse dans le « grenier » du quai Malaquais. Elle avait un long visage maigre, voilé par des boucles à l'anglaise. De profil, sa figure « avait l'air d'avoir été prise entre deux portes ». George loua, non sans une imperceptible ironie, la « Péri en robe bleue » qui avait daigné descendre de son paradis jusque chez une mortelle. Elle ne l'appela plus que *la Princesse*, ou *Arabella*. Le premier contact n'avait pas été très favorable.

George Sand à Marie d'Agoult : « *La première fois que je vous ai vue, je vous ai trouvée jolie, mais vous étiez froide ; la seconde fois, je vous ai dit que je détestais la noblesse. Je ne savais pas que vous en étiez. Au lieu de me donner un soufflet, comme je le méritais, vous m'avez parlé de votre âme, comme si vous me connaissiez depuis dix ans. C'était bien, et j'ai eu tout de suite envie de vous aimer ; mais je ne vous aime pas encore. Ce n'est pas parce que je ne vous connais pas assez. Je vous connais autant que je vous connaîtrai dans vingt ans. C'est vous qui ne me connaissez pas assez. Ne sachant si vous pourrez m'aimer, telle que je suis en réalité, je ne veux pas aimer encore... Imaginez-vous, ma chère amie, que mon plus grand supplice, c'est la timidité. Vous ne vous en douteriez guère, n'est-ce pas? Tout le monde me croit l'esprit et le caractère fort audacieux. On se trompe. J'ai l'esprit indifférent et le caractère quinteux... Il ne faut pas espérer que vous me guérirez de sitôt de certains moments de raideur qui ne s'expriment que par des réticences...* »

Elle ajoutait : « Il faut vous arranger bien vite pour que je vous aime. Ce sera bien facile. D'abord, j'aime Franz. Il m'a dit de vous aimer. Il m'a répondu de vous comme de lui. » Le ton n'était guère chaleureux, mais les deux chattes rentraient leurs griffes et, quand Liszt et madame d'Agoult furent ensemble en Suisse où, bravant le Faubourg Saint-Germain, ils avaient porté leur amour, la correspondance continua. Avec un obscur plaisir, George devinait à travers les lettres où Liszt protestait, un peu trop, de son parfait bonheur, qu'il s'ennuyait à Genève. « Si vous venez, écrivait-il, vous me trouverez considérablement hébété. » C'était faux ; il n'avait jamais été plus inspiré, mais les artistes ont autant de coquetterie que les femmes. Les amants de Genève relisaient *Lélia*, en déduisaient de piquantes conclusions sur le tempérament de l'auteur, adoraient leur petite fille Blandine, née le 18 décembre 1835, et souffraient de la réprobation qui, dans une société puritaine, frappe les liaisons irrégulières. Tous deux incitaient, dans chaque lettre, George à venir en Suisse. Elle devait auparavant régler ses affaires en Berry.

***

Le traité qu'Aurore Dudevant avait signé, en février 1835, avec son mari était exécutable en novembre [1], mais Casimir se montrait indécis et

1. Promesse de séparation à l'amiable.

irritable. Les nouvelles amitiés politiques de sa femme lui déplaisaient. Les querelles entre époux devenaient plus fréquentes. Aurore voulait retirer l'administration de ses biens à Casimir qui, disait-elle, la ruinait. Elle consentait à l'entretenir, même après une séparation. « Tu penses bien, écrivait-elle à Hippolyte, que je ne laisserais pas mon mari, tout peu mignon qu'il est, crever sur la paille... au lieu que lui me laisserait aller à la Morgue, faute de vingt francs... »

Le 19 octobre 1835 se déroula une scène, en elle-même peu grave, mais qui détermina la rupture. Au salon, après le dîner, comme la famille et les amis prenaient le café, Maurice redemanda de la crème. « Il n'y en a plus, répondit son père. Va à la cuisine et sors d'ici. » L'enfant se réfugia auprès de sa mère. Suivit une altercation où Aurore se montra calme, Casimir emporté. Il ordonna aussi à sa femme de sortir ; elle répondit qu'elle était chez elle. « C'est ce que nous allons voir, dit-il, sors ou je te gifle! » Les amis présents : Dutheil, Papet, Fleury, Rozane et Alphonse Bourgoing s'interposèrent. Fou de rage, Casimir se dirigea vers l'endroit où étaient ses armes en criant : « Il faut que cela finisse! » Dutheil le vit prendre un fusil, le lui arracha et lui fit de sérieux reproches. « Quand je suis irrité, dit Casimir, je ne me connais plus et à toi-même j'aurais donné une paire de soufflets. » Telle fut la querelle décrite par les témoins. Nous devons tenir compte de ce que tous étaient amis de la femme bien plus que du mari, de ce que Dutheil avait été amoureux d'elle, et de ce que l'opinion publique, en Berry, douta de leur impartialité. Peut-être la scène fut-elle plus désagréable qu'effrayante. George Sand elle-même la raconta de manière comique et paysanne, à son ami Adolphe Duplomb :

« *Cher Hydrogène. Tu es mal informé de ce qui se passe à La Châtre. Dutheil n'a jamais été brouillé avec le Baron de Nohant-Vic. Mais voici la véritable histoire. Le Baron s'est pris* comme d'une *idée de me battre. Dutheil a pas voulu. Fleury et Papet a pas voulu. Alors v'là que le Baron a été* sarcher *son fusil pour tuer tout le monde. V'là que le monde a pas voulu être tué. Alors le Baron a dit : « Ça suffit », et il s'est remis à boire. Ça s'est passé comme ça. Personne ne s'est fâché avec lui. Mais moi, comme j'en avais-t-assez et que ça m'ennuye de travailler pour vivre, de laisser mon* de quoi *dans les mains du diable, d'être chassée de la maison tous les ans, à coups de bonnet, tandis que les drôlesses du bourg couchent dans mes lits et apportent des puces dans mon logis, j'ai dit : « J'veux pus d'ça », et j'ai été trouver le grand juge à La Châtre, et j'y ai dit : « Voilà. »*

Elle courut à Châteauroux, consulter le sage François Rollinat, puis à Bourges, où Michel purgeait, au château, sans trop de rigueur, une peine de prison pour délit politique. Tous les hommes de loi furent d'accord ; il fallait mener les choses rondement, tirer parti de cet incident providentiel, demander une séparation immédiate et obtenir de Casimir qu'il fît défaut. C'était possible car le *marito*, tant que vivrait la vieille baronne [1], avait grand besoin de subsides. Il accepta en effet de partir

1. Baronne Dudevant, belle-mère du mari de George Sand.

pour Paris, après avoir donné sa démission de maire de Nohant, emmenant les enfants qu'il remettrait, l'un au lycée, l'autre en pension. A sa mère, Aurore recommanda de bien traiter Casimir s'il venait la voir. Il ne fallait pas exciter son amour-propre : « Il me susciterait peut-être quelque chicane. » Elle ajoutait :

« *Rien ne m'empêchera de faire ce que je dois, et ce que je veux faire. Je suis la fille de mon père et je me moque des préjugés, quand mon cœur me commande la justice et le courage. Si mon père eût écouté les sots et les fous de ce monde, je ne serais pas l'héritière de son nom : c'est un grand exemple d'indépendance et d'amour paternel qu'il m'a laissé. Je le suivrai, dût l'univers s'en scandaliser. Je me soucie peu de l'univers ; je me soucie de Maurice et de Solange...* »

En novembre, elle était à Nohant, attendant la décision du tribunal. Dans le silence de cette grande maison, elle écrivait un excellent roman de cape et d'épée : *Mauprat*. Pas de domestiques ; Casimir les avait renvoyés. Seuls le jardinier et sa femme faisaient le ménage. Le jugement dépendant pour une part de sa tenue, Aurore jouait *les Sixte-Quint :*

George Sand à Marie d'Agoult : « *Ainsi à l'heure qu'il est, à une lieue d'ici, quatre mille bêtes me croient à genoux dans le sac et dans la cendre, pleurant mes péchés comme Madeleine. Le réveil sera terrible. Le lendemain de ma victoire, je jette ma béquille, je passe au galop de mon cheval aux quatre coins de la ville. Si vous entendez dire que je suis convertie à la raison, à la morale publique, à l'amour des lois d'exception, à Louis-Philippe, le père tout-puissant, à son fils Poulot-Rosolin et à sa sainte Chambre catholique, ne vous étonnez de rien. Je suis capable de faire une ode au Roi, ou un sonnet à M. Jacqueminot...* »

En janvier 1836, le « grand juge » de La Châtre entendit les témoins. Les griefs étaient connus : une scène de gifle, au Plessis, en 1824 ; propos insultants... Relations intimes, au domicile conjugal, entre Casimir et des servantes : Pepita, Claire... Orgies nocturnes.

Requête au tribunal d'Aurore Dudevant : « *La conduite de M. Dudevant devint si dissolue, si bruyante, ses fanfaronnades de libertinage si déplacées en ma présence, le silence de mes nuits fut si souvent interrompu par le vacarme de ses plaisirs que le séjour de ma maison me devint insupportable... Au mois de janvier* 1831, *je déclarai à M. Dudevant que je voulais vivre séparée de lui et il y eut une convention amiable, moyennant laquelle j'allai m'installer à Paris... Je fis un voyage en Italie, durant lequel M. Dudevant m'écrivit des lettres fort convenables, annonçant beaucoup d'indifférence pour mon éloignement et fort peu de désir de mon retour...* »[1]

Pas un mot de Sandeau, ni de Musset. Hippolyte Châtiron, bien que frère de la demanderesse, avait pris le parti de son beau-frère et l'encourageait à se défendre, en lui disant que tout le pays était pour lui. Cependant Casimir s'était engagé à se taire ; il ne voulait pas perdre la rente promise ; il se laissa condamner par défaut. Le tribunal de La Châtre accordait à Aurore la garde des enfants.

Mais quand elle réclama cent mille francs, pour la liquidation de la société d'acquêts entre elle et son mari, celui-ci se fâcha et fit opposition.

1. Collection Spoelberch de Lovenjoul, E. 948. Inédit.

Hippolyte l'y poussait : « Il y a des gens, près de toi, qui pourraient d'un coup te faire gagner ton procès. Il s'agit de leur délier la langue... » George fut surprise et fort irritée par le revirement de son mari. La période de rupture à l'amiable était terminée. Elle dut quitter Nohant qui, jusqu'au jugement définitif, appartenait légalement à Casimir ; elle alla loger chez Dutheil à La Châtre. Plus que jamais il lui fallait faire la paix avec l'opinion publique qui, dans une petite ville, exerce une pression muette sur les juges. Elle fut charmante comme elle savait l'être, enfant avec les enfants, chastement coquette avec les hommes, prudente avec les femmes. Elle se promenait dans la campagne, courait après les insectes et trouvait le moyen de voir secrètement Michel, à deux pas de Casimir, dans le pavillon isolé de Nohant, entre parc et route. Elle écrivait à son fils des lettres tendres, où elle exaltait la vertu. Surtout elle travaillait. Ni les procès, ni les conflits avec Michel, ni son immense correspondance ne la pouvaient détourner de ses labeurs de patiente fourmi. De part et d'autre, on s'agitait, on battait le rappel des témoignages. Boucoiran [1] arrivait de Nîmes, pour déposer.

George Sand à Boucoiran, 6 janvier 1836 : « *Vous n'avez pas vu certainement Claire, ni la Pepita, dans les bras de M. Chose, mais vous avez la certitude de ces deux faits ; ils vous ont été prouvés, autant que cette sorte de fait peut l'être, par la vie de tous les jours, par l'opinion de toute la maison et de tout le village...* »

Casimir Dudevant à Caron, 25 avril 1836 : « *Dans mon procès avec Aurore, il y a une circonstance qui, m'a-t-on dit, lui donne de la tablature : c'est qu'elle croit que j'ai quelques lettres qu'elle s'amusait à écrire à madame Dorval et qui la compromettent fort, à ce qu'on dit et que j'ai entendu moi-même à Paris. Ne pourrais-tu pas, soit par Dumont ou tout autre, user de ruse et tâcher d'en escamoter quelques-unes?...* »

En mai 1836, le procès revint devant le tribunal de La Châtre, qui jugea sévèrement les déplaisantes accusations du mari. Pour une part, elles étaient vraies ; pour une autre, diffamatoires ; de toute manière absurdes, puisque le sieur Dudevant « cherchait non à se soustraire à la cohabitation conjugale, mais à la maintenir ». Les accusations étant de nature à ne laisser aucun espoir de rapprochement entre les deux époux, le tribunal déclarait la dame Dudevant séparée de corps et d'habitation d'avec lui, faisait défense au mari de la hanter ni fréquenter, et lui donnait la garde des enfants.

Aiguillonné par ses conseillers, Casimir en appela de ce jugement à la Cour de Bourges. Là Michel pouvait plaider le procès. George Sand alla s'installer à Bourges, afin de se rapprocher de son amant et avocat. Elle y logea chez une amie, Éliza Tourangin, qui habitait avec son père, Félix Tourangin, et ses trois petits frères, un vaste hôtel, rue Saint-Ambroise. La veille de l'audience, George Sand écrivit, sur la boiserie de sa chambre, une prière : « Grand Dieu! protège ceux qui veulent le bien, réprime ceux qui veulent le mal... Détruis le règne obstiné des

1. Ancien précepteur du fils de George Sand.

Scribes et des Pharisiens, ouvre un chemin au voyageur qui cherche tes sanctuaires... »

De Paris, de La Châtre, de Bordeaux, tous les amis vinrent l'assister. Seule madame Maurice Dupin [1] évita de se compromettre, ne sachant encore qui lui servirait sa rente. Michel plaida pour sa maîtresse, sans vergogne : « Le domicile conjugal est profané, dit-il à la partie adverse de sa belle voix grave, et c'est vous qui l'avez profané. Vous y avez introduit la débauche et la superstition... » Il décrivit la situation paradoxale d'une jeune femme, qui, ayant apporté en dot un château et une grande fortune, devait vivre d'une médiocre pension, tandis que son mari « jouissait dans l'opulence et dans une vie licencieuse » de cette maison et de ces biens. Il fit allusion avec horreur aux imputations calomnieuses de M. Dudevant qui allait « jusqu'à représenter sa femme comme la plus vile des prostituées ». Il exalta cette femme irréprochable, qu'un mari avare et libertin avait forcée à quitter le domicile conjugal. George l'écoutait, charmante dans une robe blanche très simple, capote blanche, collerette tombante en dentelles et châle à fleurs. L'assistance fut bouleversée par l'éloquence de Michel. Le tribunal, partagé, renvoya la cause mais, le lendemain, un arrangement à l'amiable intervint.

Casimir se désista de son appel et sa femme, pour en finir, lui accorda la garde de Maurice avec l'usufruit de l'hôtel de Narbonne. Aurore conservait Solange et Nohant qui, d'après les baux, rapportait alors neuf mille quatre cents francs. Que de colères et quels torrents d'éloquence pour en revenir au compromis initial.

***

Au moment où Michel de Bourges plaidait si brillamment pour George Sand, son éloquence était de métier plus que de cœur. Les deux amants ne s'entendaient plus. Très vite Michel avait heurté George. Tête-à-tête, il était trop pressant ; il la fatiguait. Bien qu'elle répondît à peine à ses adjurations, il sentait que cette conscience fermée demeurait un sanctuaire inattaquable. Il s'obstinait à lui faire comprendre ce qu'il appelait « les nécessités politiques » ; elle les trouvait coupables ou puériles. Elle était effrayée de le juger plus ambitieux que sincère. A ses idées, il ne tenait guère ; une lecture les transformait ; Montesquieu faisait de lui un modéré, *Obermann* un ermite. Cette mobilité, qui touchait à la folie, laissait George insatisfaite. Elle avait cru trouver un maître ; elle s'était donné un tyran. « Il me semble parfois, lui disait-elle, que tu es l'Esprit du mal, tant je te vois un fond de cruauté froide et d'inique tyrannie envers moi. » Pourquoi n'avait-elle pas rompu ? Parce que, chose étrange, cet homme usé, sans beauté, sans bonté, « despote infidèle

1. Mère de George Sand.

et jaloux », avait réussi, sinon à combler, au moins à éveiller parfois en elle la femme que de jeunes amants, Sandeau, Musset, Pagello avaient crue « tout à fait Lélia ».

George Sand à Michel de Bourges, 25 mars 1837 : « *Nous ne cherchions pas l'amour quand la destinée nous jeta l'un vers l'autre. La passion nous envahit. Il n'y eut ni combat, ni réflexion... Ton désir me devança et me commanda. Je subis ton amour sans comprendre encore la force du mien, mais je le subis avec ivresse, pressentant néanmoins qu'il cesserait le premier, car je savais combien mes affections sont profondes, concentrées, calmes et tenaces... Je reçus tes premières caresses dans les larmes... Pendant quelques jours, tu m'aimas assez pour rêver l'association matérielle et absolue de nos destinées. Tu t'y engageas même pour une époque dont le terme approche... Rassure-toi ! C'est dans mon cœur que cette promesse a été écrite et mon cœur t'appartient. C'est une feuille du livre de la vie que tu peux déchirer... Quand mon armure a été détachée, pièce à pièce, et toute ma force brisée ; quand toutes les cordes de mon être, mises à nu, vibrèrent sous ta main, mon attachement devint si fort et si profond que je ne pus imaginer d'autre but dans ma vie que de vivre avec toi...* »

Elle lui écrivait des lettres brûlantes, mystérieuses et chiffrées, parce qu'il y avait une madame Michel, dont le tribun avait grand-peur. Michel y était appelé : *Marcel ;* Bourges : *Orléans ;* Nohant : *Le Chesnay ;* Maurice Sand : *Marie ;* le 7 avril (leur anniversaire) : *Genril.* Éliza Tourangin, la jeune fille de Bourges qui était leur confidente, leur complice et donnait l'hospitalité à leurs amours, était *Speranza.* Parfois, pour dérouter les soupçons, George feignait d'écrire à une femme et parlait de « *Marcel* » à la troisième personne. Toujours cette correspondance demeurait sensuelle, inquiète et, dans le style coutumier de George, haletante. Les deux amants s'accusaient mutuellement d'infidélités, et tous deux avaient raison.

Que Michel fût jaloux se comprend aisément car Sand, dès qu'elle aimait moins, n'était pas femme à laisser échapper les chances de bonheur. Un jeune Suisse, Charles Didier, âgé de trente et un ans et très beau, fut, en même temps que Michel, un de ses familiers, tant à Paris qu'à Nohant. Hortense Allart l'avait jadis amené quai Malaquais. Né à Genève de famille huguenote, botaniste, alpiniste, poète, Didier tenait à la fois de Rousseau et de Benjamin Constant. Chaque soir, dans son *Journal,* il faisait « sa caisse intellectuelle ». Romantique de cœur, puritain passionné, il s'était senti mal à l'aise parmi la bourgeoisie aristocratique de son pays ; il avait voyagé ; à Florence, il était devenu l'amant d'Hortense Allart. Vers 1830, il était arrivé à Paris avec cinquante francs dans sa poche. Victor Hugo, son Dieu, l'avait reçu et Didier s'était agrégé au Cénacle. Il avait écrit un roman : *Rome souterraine,* qui avait eu un petit succès, mais vers ce temps-là, ayant lu *Lélia,* il pensa : » Je me sens faible, pauvre écrivain, petit artiste, auprès d'une pareille puissance de forme et de passion. »

Quand ce bel admirateur lui avait été présenté par Hortense Allart, Sand, bouche close, avait pris mesure du nouveau venu. Didier parlait

bien (trop, disait Sainte-Beuve), sans discontinuer, d'une voix claire, les yeux baissés, une espèce de sourire vague aux lèvres, assez gracieux dans son dédain, et son intime certitude de lui-même. Qu'Hortense, experte en hommes, eût aimé ce Genevois disert était un fait qui méritait attention. Il fut prié de revenir dans l'intimité, loua la modestie de George, mais fut dégoûté par la saleté de Planche et la familiarité des jeunes provinciaux qui campaient alors quai Malaquais.

Didier, austère par éducation, était un homme très viril qui avait besoin de femmes et qui leur plaisait. Sand l'invita seul. Il se prit au jeu. *Journal de Didier* : « Madame Dudevant douce et abandonnée ; elle respirait l'amour ; j'ai peur de sa liaison avec Planche, homme non fait pour elle... » Sainte-Beuve raconta au jeune homme, incrédule, « les turpitudes de madame Dudevant. » Puis Musset entra en scène et Didier fut bien oublié jusqu'au jour où, un beau matin, Sand lui emprunta cent francs qu'il n'avait pas « pour payer son marchand de bois avant de partir pour l'Italie ». Le Genevois jugea ces Françaises bien étranges. Mais quand il revint lui-même d'Espagne, à la fin de 1835, de plus en plus beau sous ses cheveux prématurément blancs, Musset avait disparu. George offrit à Didier son appui auprès de Buloz, son argent, tout ce qu'il voudrait.

Intimité renouée. Le 26 mars 1836, il soupa chez elle avec Emmanuel Arago. « Nuit fantastique. Nous ne la quittons qu'à cinq heures. Il était grand jour ; Arago était gris... J'étais las, dans les coussins du divan, et elle, triste et pas trop cassante, me passait les mains dans les cheveux en m'appelant son vieux philosophe... » Quand ils la quittèrent, elle les avait rendus tous deux amoureux d'elle. Le lendemain soir, il courut quai Malaquais avec trois bouteilles de champagne :

« *George gaie et riante. Je n'aime pas son côté de mauvais ton, mais je le pardonne. Elle a le vin tendre, moi aussi. Elle m'embrassait, je l'embrassais et, en la quittant, à huit heures, par un orage affreux, nous échangeâmes son écharpe en cachemire contre mon foulard blanc...* »

Les hommes graves ne jouent pas sans danger à ces jeux sentimentaux. Il la désirait. Mais que voulait-elle ?

« *Fortoul est convaincu que George Sand a envie de moi... Je ne voudrais pas m'éprendre, car je serais bien malheureux, avec des caractères comme le sien et le mien...* »

Pourtant il la trouvait bon enfant :

« *Elle me parle beaucoup de Michel de Bourges et me raconte la nature, tout intellectuelle, de leurs relations. Elle me jure n'avoir pas eu d'amant depuis sa rupture avec Alfred de Musset... Elle est belle et charmante...* »

Le 25 avril 1836, elle emménagea chez lui, 3, rue du Regard. Il lui céda sa chambre. *Journal de Didier :*

« *Son installation chez moi provoque mille cancans... Notre intimité redouble... Cet être compliqué m'est inintelligible encore par plus d'un côté et je crains son*

impétueuse mobilité. Je l'étudie trop, je ne la comprends pas. Est-elle loyale? Joue-t-elle la comédie? Le cœur, en elle, est-il mort? Problèmes sans solution... »

2 mai 1836 : « *Le soir, elle sort et nous ne nous retrouvons qu'à minuit. Elle achève la sixième* Lettre d'un Voyageur, *puis devient tendre et caressante. Elle se couche à mes pieds, la tête sur mes genoux, ses mains dans les miennes... O Sirène, que veux-tu de moi?...* »

D'autres se demandaient aussi ce qu'elle voulait de lui et si le règne de Michel était déjà terminé. Liszt, de Genève, interrogeait Sand elle-même sur ce qu'il y avait de vrai « dans cette nouvelle histoire »? Elle répondit qu'il n'y avait rien.

George Sand à Franz Liszt, 5 mai 1836 : « *Charles Didier est mon vieux et fidèle ami. A propos, vous me demandez ce qui en est d'une nouvelle histoire sur mon compte où il jouerait un rôle. Je ne sais ce que c'est, que dit-on? Ce qu'on dit de vous et de moi. Vous savez comme c'est vrai ; jugez du reste. Beaucoup de gens disent, à Paris et en province, que ce n'est pas madame d'Agoult qui est à Genève avec vous, mais moi... Didier est dans le même cas que vous, à l'égard d'une dame qui n'est pas du tout moi. Cela ne m'a pas empêchée de passer huit jours chez lui, à Paris...* »[1].

Oui, elle avait logé chez Didier parce qu'elle craignait, disait-elle, que son mari ne fît saisir son mobilier du quai Malaquais, mais un autre ami, David Richard, avait alors habité sous le même toit, et ces jours avaient été « patriarcaux ». Quant à Musset, elle n'y pensait plus depuis longtemps :

« *Je ne sais s'il pense à moi, si ce n'est quand il a envie de faire des vers et de gagner cent sous à* la Revue des Deux Mondes... *Et même je vous dirai que je ne pense à personne dans ce sens-là ! Je suis bien plus heureuse comme je suis que je ne l'ai été dans ma vie. La vieillesse vient. Le besoin des grandes émotions est satisfait outre mesure. J'ai, par nature, le sommeil paisible et le caractère enjoué. Les affections saintes et durables sont ce qu'il faut, après trente ans d'une vie ravagée par tous les hasards... Tout cela est loin derrière moi. Il faut bien que le temps marche, et il y a des grâces d'État qui font que l'on s'arrange de tout, de même qu'on se lasse de tout. Ce dont on ne se lasse pas, c'est de la bonté jointe à l'intelligence. Je crois que vous avez trouvé un trésor dans Marie ; gardez-le toujours. Dieu vous en demandera compte au ciel et, si vous n'en avez pas bien usé, vous serez privé pour l'éternité du son des harpes célestes. Moi, je suis bien certaine de n'entendre en l'autre vie que les guimbardes du diable et la grosse caisse de l'enfer. J'ai eu un trésor aussi, c'était mon propre cœur, et j'en ai mal profité...* »[1]

Elle repartit en mai pour La Châtre, où l'appelait son procès. Didier, fou d'amour et encore insatisfait, se demandait plus que jamais : « Sirène, que me veux-tu? » Tantôt il souhaitait ne plus la revoir et se refusait au rôle pénible de confident ; tantôt il était dévoré de désir et d'espoir. Comme elle lui écrivait à peine, il prit peur et la suivit en Berry.

Journal de Charles Didier : « *Voyage triste, combats, perplexités. J'arrive à La Châtre. Elle est couchée ; je la réveille et me jette dans ses bras sans parler. Elle me serre dans ses bras et la réconciliation se fait dans cette longue et muette étreinte. Nous n'avons aucune explication que le soir, à Nohant, où elle me mène. Je passe avec elle cinq jours qui sont parmi les plus doux de ma vie... Oubli du*

1. Collection Spoelberch de Lovenjoul, E. 920, folio 138. Inédit.

monde ; solitude rustique. Soirées sous les ombrages de Nohant. Clairs de lune. Toujours seuls... Nuits passées sur la terrasse à la clarté des étoiles, mon bras passé autour d'elle et sa tête appuyée sur ma poitrine... »

George, seule parmi ses arbres et ses fleurs, loin des autres hommes, pouvait être une maîtresse bien aimable. Didier, pendant quelques jours, fut comblé, charmé, enivré : « Elle est fondamentalement bonne... Michel est très jaloux de moi ; il en parle dans toutes ses lettres... » Rentré à Paris, il reçut d'elle quelques pages admirables sur ces belles journées, puis ce fut le silence.

A la vérité, elle ne pensait guère à lui. Elle voyageait, plaidait, se baignait tout habillée dans l'Indre, se jetait ensuite sur l'herbe d'un pré, mouillée et vêtue, faisait quatre lieues à pied puis, la nuit, travaillait à transformer *Lélia* pour une édition corrigée. L'aveu d'impuissance en devait disparaître. Le roman devenait moral et social. Quant à l'amour, Lélia y renonçait. *George Sand à Marie d'Agoult :* « Elle est de la famille des Esséniens, compagne des palmiers, *gens solitaria* dont parle Pline. Ce beau passage sera l'épigraphe de mon troisième volume ; c'est celle de l'automne de ma vie. — Approuvez-vous mon plan du livre ? — Quant au plan de vie, vous n'êtes pas compétente ; vous êtes trop heureuse et trop jeune pour aller aux rives salubres de la mer Morte (toujours Pline le Jeune), et pour entrer dans cette famille où personne ne naît, où personne ne meurt... » Ce qui donne à penser qu'après tout, même après Michel, George restait Lélia.

« *J'ai des grands hommes plein le dos (passez-moi l'expression). Je voudrais les voir tous dans Plutarque. Là, ils ne me font pas souffrir du côté humain. Qu'on les taille en marbre, qu'on les coule en bronze et qu'on n'en parle plus. Tant qu'ils vivent, ils sont méchants, persécutants, fantasques, despotiques, amers, soupçonneux. Ils confondent, dans le même mépris orgueilleux, les boucs et les brebis. Ils sont pires à leurs amis qu'à leurs ennemis. Dieu nous en garde ! Restez bonne, bête même si vous voulez. Franz pourra vous dire que je ne trouve jamais les gens que j'aime assez niais à mon gré. Que de fois je lui ai reproché d'avoir trop d'esprit ! Heureusement que ce trop n'est pas grand-chose et que je puis l'aimer beaucoup...* »

Au gré de Marie d'Agoult, elle l'aimait même un peu trop. « Ce que vous me dites de Franz, lui écrivait George, me donne une envie vraiment maladive et furieuse de l'entendre. Vous savez que je me mets sous le piano quand il en joue. J'ai la fibre très forte et je ne trouve jamais des instruments assez puissants... » Elle avait en effet « la fibre très forte » et Marie, plus éthérée, gardait à son égard beaucoup de méfiance. Pourtant elle continuait d'insister pour que Sand vînt en Suisse les rejoindre. Soudain, en août 1836, alors que les amants de Genève étaient déjà partis pour Chamonix, George s'annonça. Son procès était gagné ; elle arrivait avec ses deux enfants, deux vieux amis et une bonne, Ursule Josse, qui n'ayant jamais quitté La Châtre, se croyait à la Martinique quand elle était à Martigny. Sand voyageait, comme Byron, avec toute sa ménagerie. On imagine l'effet produit, dans les petits hôtels

de montagne, par ce page en blouse, qui se jetait au cou d'une belle dame à longues boucles blondes ; par Liszt en béret à la Raphaël, et par son petit élève « Puzzi » Cohen, que l'aubergiste appelait la Jeune Fille. Car Liszt et Marie avaient, eux aussi, leur cirque ambulant et traînaient après eux, non seulement Hermann Cohen, mais un spirituel Genevois, le major Adolphe Pictet, qui écrivit de cette course à Chamonix un brillant récit qu'il appela *Conte fantastique*.

C'était, en effet, un conte fantastique. Liszt et Marie s'y nommaient les *Fellows ;* Marie devenait Mirabelle, ou Arabella, ou la Princesse ; Sand et ses enfants se baptisaient les *Piffoëls*, à cause des longs nez de George et de Maurice. Dans le registre de l'hôtel, elle inscrivit :

Noms de voyageurs : Famille Piffoëls.
Domicile : La nature.
D'où ils viennent : De Dieu.
Où ils vont : Au ciel.
Lieu de naissance : Europe.
Qualités : Flâneurs.
Date de leurs titres : Toujours.
Délivrés par qui : Par l'opinion publique.

Débauche d'idées. On parla de philosophie, de musique, des astres, de la création, de Schelling, de Hegel, de Dieu. Dans le petit livre du Major, George apparaissait comme le génie, la force créatrice, à la fois gamin et poète, cependant que Liszt était l'esprit de la musique, et Arabella, l'analyse, la pensée. Sur la couverture, on voyait Sand, un cigare à la bouche. Toutes les illustrations opposaient les deux femmes : le gamin en blouse et la comtesse bien coiffée, sérieuse, distante. George elle-même avait fait de leur groupe une caricature à la Musset qui portait l'inscription : *L'absolu est identique à lui-même*. Un Liszt aux cheveux ébouriffés demandait : « Qu'est-ce que cela veut dire ? » Le major répondait : « C'est un peu vague », et Arabella, la tête plongée dans les coussins du divan : « Je m'y perds depuis longtemps. » Maurice, dessinateur de treize ans, faisait, lui aussi, d'innombrables croquis et charges. Le cirque ambulant voyagea. A Fribourg, sur les orgues de la cathédrale, Franz joua le *Dies irae* de Mozart : « *Quantus tremor est futurus...* »

« Tout à coup, dit Sand, dans la *Dixième Lettre d'un Voyageur* qui raconte (admirablement) ce voyage, tout à coup, au lieu de m'abattre, cette menace de jugement m'apparut comme une promesse, et accéléra d'une joie inconnue les battements de mon cœur. Une confiance, une sérénité infinie me disait que la justice éternelle ne me briserait pas.... » Elle avait la conscience en paix. Au regard de *sa* morale, elle n'était en rien coupable. Didier ? Elle avait eu pitié de cet amour-propre maladif. Comment, sans le blesser, lui refuser ce qu'elle avait accordé à d'autres ? Michel ? Elle eût été prête à lui consacrer sa vie, mais il était marié, inconstant et indifférent. Elle était certaine que « le jour de colère serait pour elle le jour du pardon ».

On revint à Genève. Liszt composa un *Rondo fantastique* sur une chanson espagnole de Manuel Garcia, père de la Malibran, et la dédia : *A Monsieur George Sand*, qui écrivit aussitôt un « conte lyrique », *le Contrebandier*, paraphrase sur le rondo de Liszt. En octobre, George dut rentrer en France ; il était convenu que Franz et Marie la rejoindraient à Paris et que Fellows et Piffoëls demeureraient tous ensemble. Ils étaient assez contents les uns des autres, car le génie reconnaît le génie. Toutefois George enviait un peu ce bel amour et jugeait la Princesse trop peu reconnaissante envers Liszt. Marie d'Agoult, assez amère, se trouvait à Genève « comme une carpe sur un gazon » et se plaignait de sa vie insipide : « Le malheur veut que ce soit là le pain quotidien, ce qui fait que j'ai changé le *Pater* et ne manque jamais de dire au Bon Dieu : « *Délivrez-nous de notre pain quotidien.* » Arabella n'avait pas aimé que le *Rondo* fût dédié à George, ni que Franz louât le sentiment musical de ce page trop féminin qui se glissait sous le piano quand il jouait. Mais George Sand n'avait-elle pas elle-même dédié un roman, *Simon* (portrait assez flou de Michel) :

A madame la Comtesse d'A...

Mystérieuse amie, soyez la patronne de ce pauvre petit conte.
Patricienne, excusez les antipathies du conteur rustique.
Madame, ne dites à personne que vous êtes sa sœur.
Cœur trois fois noble, descendez jusqu'à lui et rendez-le fier.
Comtesse, soyez pardonnée.
Étoile cachée, reconnaissez-vous à ces litanies.

On se sépara sur le ton de l'amitié : « Bonjour, douce et charmante princesse ; bonjour, cher crétin de Valais... Ma fille est superbe. Moi je suis pâte et pain, comme dit Henri Heine... » Elle revint de Suisse, avec les enfants et le jeune Gustave de Gévaudan, adorateur épisodique. Après avoir vainement attendu Michel en Suisse, elle espérait qu'il la rejoindrait à Lyon :

George Sand à Michel de Bourges : « *Après six semaines d'attente, d'aspirations, d'espoirs et d'étouffements, vous persistant à ne point venir me trouver parce que, dans vos idées de Pacha, je dois aller vers vous avec la soumission d'une odalisque, j'espère vous trouver à Lyon et je fais voyager mes enfants jusque-là. J'y passe cinq mortels jours dans une auberge, avec mes petits — que l'ennui dévore — et mon compagnon de voyage, qui est un bon garçon, obligeant au dernier point, mais pas amusant le moins du monde en tête-à-tête. Vous ne venez pas ! Je pars, faute de temps et d'argent, et quand j'arrive ici, exténuée et mécontente, étouffant de vertu, je vous l'avoue, et ne sachant où dépenser cette poésie et cette ardeur que la Suisse a mise dans mon sang, je trouve de vous une lettre qu'un vieux banquier écrirait tout au plus à une fille entretenue par lui ! Qu'un homme comme vous juge et traite ainsi une femme comme moi, c'est à faire pitié...* » [1].

Il l'accusait de nouvelles infidélités. Elle protestait.

« *Je vous ai dit, une fois pour toutes, que si j'avais eu le malheur de vous devenir infidèle, dans un jour de fatigue, de faiblesse physique, de besoin maladif, je vous*

1. Lettre inédite. Collection S. de Lovenjoul.

avouerais ma faute et que je vous laisserais maître de m'en punir par un oubli éternel... Une telle rancune serait un châtiment bien peu proportionné à une faute assez grossière, mais assez pardonnable, et que vous avez commise d'ailleurs avec votre femme depuis que nous sommes l'un à l'autre ! Quoi qu'il en soit, je supporterais sans piatitude et sans faiblesse les conséquences de mon inconduite. Je n'en aurais que des remords proportionnés à l'importance du crime et n'irais point au désert, faire pénitence d'un péché que vous — et beaucoup d'hommes respectables — ont commis je ne sais combien de milliers de fois...

J'ai beaucoup souffert de ma chasteté, je ne vous le cache pas ; j'ai eu des rêves très énervants ; le sang m'a monté à la tête cent fois. Au grand soleil, au sein des belles montagnes, en entendant les oiseaux chanter et en respirant les plus suaves parfums des forêts et des vallées, je me suis souvent assise seule, à l'écart, avec une âme pleine d'amour et des genoux tremblants de volupté. Je suis encore jeune. Quoique je dise aux autres hommes que j'ai le calme des vieillards, mon sang est brûlant... Je fais encore dix lieues à pied et, en me jetant le soir dans un lit d'auberge, je songe encore que le sein d'un homme adoré est le seul oreiller qui reposerait à la fois l'âme et le corps. Cependant j'ai gardé une sérénité dont mes chers amis, Franz et Marie, eux-mêmes ont été dupes... Les autres croient que je suis Lélia dans toute l'acception du mot et que, quand je pâlis, c'est que j'ai trop marché. L'occasion ne m'eût pas manqué pour me soulager, vous pouvez le croire ; il y avait autour de moi beaucoup d'hommes, plus jeunes que vous, à qui un seul regard eût suffi... J'avais l'impunité ; mille moyens de vous tromper et d'ensevelir dans l'ombre un instant de brutalité que Catherine II ne se fût guère refusé. Ce qui m'a préservée de cette tache, légère par elle-même, mais ineffaçable pour ceux qui aiment, ce n'est pas ce que les femmes appellent leur « vertu » (moi, je ne sais pas le sens de ce mot-là), c'est l'amour que j'ai dans le cœur et qui me fait envisager avec un insurmontable dégoût l'idée d'être serrée amoureusement dans les bras d'un autre homme que vous. C'est de vous que je rêve, quand je m'éveille trempée de sueur ; vous aussi que j'appelle quand la nature sublime chante des hymnes passionnés et que l'air des montagnes entre dans mes pores par mille aiguillons de désir... » [1].

Non, affirmait-elle, jamais elle n'avait cédé aux tentations, tandis que lui... Quand elle avait traversé Bourges, des amis lui avaient raconté que Michel s'y était épris d'une femme « d'une obésité repoussante » :

« J'ai su d'une manière certaine, et par la bouche sans fiel d'un enfant, que tu passais ta vie chez cette femme. Puis-je ne pas souffrir et ne pas douter ? Tu n'as pas d'amitié pour cette femme, car tu m'en aurais parlé et tu ne m'en as jamais rien dit. Je sais par toi-même que tu fais fort peu de cas de son mari. Que fais-tu donc chez elle ? Elle est musicienne, mais elle chante faux et avec une affectation insupportable ; je le sais ; je l'ai entendue... Ce faux talent ne peut ni te charmer, ni te distraire. Elle est méchante et me hait... Elle ne perd pas une occasion de me dénigrer et de me calomnier. Je le sais ; je l'ai presque entendue. Comment peux-tu supporter l'intimité d'un être qui me hait ?... Dieu ! Je ne pourrais entendre mon meilleur ami, mon propre fils dire du mal de toi sans le prendre en haine et sans l'éloigner de moi à jamais !

Dis-moi donc, Michel, ce que tu fais chez elle et pourquoi tu y passes toutes les heures que tu arraches à tes travaux ? Cette femme sert-elle à te soulager les reins, comme ferait une fille publique ? Hélas ! Je suis plus jeune que toi, j'ai plus de sang, plus de muscles, plus de nerfs, une santé de fer, un surcroît d'énergie dont je ne sais que faire — et le plus jeune, le plus beau des hommes ne pourrait me rendre infidèle à toi, malgré ton oubli, ton dédain, ton infidélité même. Quand cette

1. Lettre inédite. Collection Spoelberch de Lovenjoul, E. 881.

fièvre m'inquiète, je me fais ôter par le médecin une livre de sang. Le médecin me dit que c'est un crime, un suicide ; que d'ailleurs cela ne me soulage pas beaucoup ; qu'il faut *que j'aie un amant ou que ma vie est menacée par son excès même. Eh bien ! Je le voudrais en vain ; je ne le puis pas ; je n'en peux même supporter la pensée...*

Il m'est odieux de penser que ce corps si beau, si adoré, si imprégné de mes caresses tant de fois brisé sous mes étreintes et ranimé par mes baisers ; ce corps plusieurs fois endolori de nos délires, plusieurs fois guéri et ranimé par mes lèvres, par mes cheveux, par mon haleine brûlante... Hélas ! Où s'égarent mes souvenirs ? Une fois, je t'avais réchauffé les sens de mon souffle ; j'ai cru que j'allais mourir, tant j'avais essayé avec ardeur de faire passer dans tes entrailles douloureuses la vie et l'amour qui remplissaient ma poitrine. Oh ! qu'il m'eût été doux de mourir ainsi, en t'infusant la sève des robustes années dont je sentais le poids sur mes épaules. Oh ! mon Dieu ! Ce corps idolâtré serait-il souillé au contact d'un ventre infâme, d'une limace vendue ?... Ta bouche aurait-elle aspiré l'haleine d'une bouche qu'on dit prostituée à l'adoration de soi-même et au culte de toutes les puérilités sociales ? Non, cela est impossible !... » [1].

Comme il la fuyait, elle alla s'installer chez « *Speranza* » et le supplia de lui accorder un quart d'heure d'entretien : « *Je ne présume pas que vous ayez peur de moi autant que de madame Michel, que vous reculiez devant un rendez-vous où je fais appel à votre honneur...* ». Il vint, puis, ce mauvais amour replâtré, elle partit pour Paris. Didier, hanté par les beaux souvenirs de Nohant, espérait qu'elle habiterait chez lui, mais elle avait loué une chambre à l'entresol de l'Hôtel de France, 23, rue Laffitte, cependant que Franz et Marie y occupaient un appartement, au premier étage. Le salon était à frais communs et madame d'Agoult, réprouvée ambitieuse, se donnait beaucoup de mal pour en faire le lieu de rencontre des écrivains et des artistes. Elle avait perdu sa place dans l'Olympe du Faubourg Saint-Germain ; elle souhaitait en revanche régner sur un autre monde. On vit donc chez elle Heine, Mickiewicz, Lamennais, Ballanche, Michel, Charles Didier, Eugène Sue. Ce fut là que Sand entendit, pour la première fois, un jeune musicien polonais, Frédéric Chopin, seul pianiste qui pût, par le génie, la beauté, briller près de Listz ; là aussi elle connut madame Manoël Marliani, femme du Consul d'Espagne, Italienne exaltée, dame à salon, tumultueuse, tendre, et dangereuse par ses bavardages.

Le pauvre Didier fut invité à l'hôtel de France ; il y vit George belle, courtisée par tous, froide envers lui, et fondit en larmes au milieu du salon. Après bien des supplications, il fut autorisé à venir chez elle le 25 novembre, à minuit. Mais les amants malheureux sont toujours maladroits ; au lieu de cueillir le plaisir qui passe, ils se lamentent sur un passé qui ne peut renaître. *Journal de Didier* : « La nuit finit par une affreuse explication et d'effroyables aveux. Ce qu'elle dit me glace au lieu de m'animer et je reste mort auprès d'elle... Elle a un fond de férocité, elle aime à faire souffrir, elle se plaît aux maux qu'elle cause. Le cœur manque ;

1. Lettre inédite. Collection Spoelberch de Lovenjoul, E. 881.

l'imagination tient le gouvernail, mène tout... » Il oubliait qu'il l'avait jugée « fondamentalement bonne » quand elle le préférait à Michel.

Lorsque George eut de nouveau quitté Paris pour Nohant, il eut l'idée d'aller voir Marie d'Agoult, pour parler avec celle-ci de l'infidèle. Il estimait cette autre femme, grave comme lui-même, et qui savait, mieux que Sand, se faire plaindre. « Elle me plaît plus que Liszt, avouait naïvement le brave Didier, c'est une noble créature, et bien malheureuse... Je comprends mal leurs rapports ; je crois qu'on joue la comédie et qu'on est aux dernières étincelles... » Ce n'était pas encore tout à fait vrai. Pourtant, dès la Suisse, avait commencé « une lutte cruelle entre ces deux natures » ardentes et souvent nobles, « mais toutes deux orgueilleuses, insatiables ». Didier ouvrit son cœur à Marie qui, jugeant Sand avec la sévérité lucide d'une égale et d'une rivale, prit plaisir à écouter les lamentations du beau Suisse. Elle promit de plaider sa cause à Nohant, où elle-même devait faire un séjour.

ANDRÉ MAUROIS
de l'Académie Française.

(A suivre.)

CHRISTIANISME ET COMMUNISME

par MICHEL RIQUET, S. J.

Dans une étude publiée en août dernier dans cette revue, Gaëtan Bernoville écrivait que le marxisme impressionnait une part de la pensée chrétienne. *Depuis lors, le Vatican a renouvelé ses condamnations contre le communisme. Mais on perçoit encore dans certains milieux catholiques des hésitations liées aux préoccupations sociales.*

Nous avons demandé au Révérend Père Riquet, l'éminent prédicateur de Notre-Dame, de nous faire connaître son point de vue sur ce grand problème.

QU'EST-CE que l'esprit du christianisme? — Esprit de fraternité, esprit de tendresse et de compassion, qui nous fait sentir les maux de nos frères, entrer dans leurs intérêts, souffrir de tous leurs besoins. »

Ainsi parlait Bossuet, le 5 mars 1662, au Louvre, en présence de Louis XIV et de toute la Cour. Dans tout ce sermon sur *le mauvais riche*, un de ses chefs-d'œuvre, on sent frémir l'âme de M. Vincent qui, dix ans plus tôt, avait puissamment impressionné, à la veille de son ordination sacerdotale (1652), ce jeune abbé, fils et cousin de grands bourgeois et de richissimes financiers. Vincent de Paul était mort en 1660. L'hiver de 1661-1662 fut une calamité pour le peuple français. La disette de blé et des impôts écrasants rendaient dramatique la misère des petites gens. Le prédicateur du Carême à la Chapelle royale du Louvre n'hésite pas. A maintes reprises il fait entendre aux enfants gâtés de la fortune de dures vérités. Il évoque devant eux le spectacle des pauvres affamés.

« Oui, Messieurs, ils meurent de faim dans vos terres, dans vos châteaux, dans les villes, dans les campagnes, à la porte et aux environs de vos hôtels ; nul ne court à leur aide.

» Qu'on ne me demande plus maintenant jusqu'où va l'obligation d'assister les pauvres : la faim a tranché le doute, le désespoir a terminé la question ; et nous sommes réduits à ces cas extrêmes où tous les Pères et tous les théologiens nous enseignent d'un commun accord, que si l'on n'aide le prochain selon son pouvoir, on est coupable de sa mort ; on rendra compte à Dieu de son sang, de son âme, de tous les excès où la fureur de la faim et du désespoir le précipite. »

Ce thème lui tient tellement à cœur qu'il reparaît à l'improviste, à la fin de ce Carême, au soir du Vendredi-Saint :

« J'ai une autre peinture à vous proposer ; peinture vivante et parlante qui porte une expression naturelle de Jésus mourant : ce sont les pauvres, mes Frères, dans lesquels je vous exhorte de contempler aujourd'hui la passion de Jésus. Vous n'en verrez nulle part une image plus naturelle. Jésus souffre dans les pauvres ; il languit, il meurt de faim dans une infinité de pauvres

familles. Voilà donc dans les pauvres Jésus-Christ souffrant, et nous y voyons encore, pour notre malheur, Jésus-Christ abandonné, Jésus-Christ délaissé, Jésus-Christ méprisé. Tous les riches devraient courir pour soulager de telles misères ; et on ne songe qu'à vivre à son aise, sans penser à l'amertume et au désespoir où sont abîmés tant de chrétiens! »

Pour achever son appel pathétique, le prédicateur se tourne alors vers Louis XIV et l'adjure :

« Sire, que Votre Majesté ne se lasse pas : puisque les misères s'accroissent, il faut étendre les miséricordes (...) et les nécessités extrêmes demandent que le cœur s'épanche d'une façon extraordinaire. Sire, c'est Jésus mourant qui vous y exhorte ; il vous recommande vos pauvres peuples... »

Même mort, M. Vincent continuait de parler comme naguère il parlait à Mazarin comme à Richelieu. Bossuet se faisait, courageusement, son porte-voix.

Jamais cette voix n'a cessé de se faire entendre dans l'Église. Depuis les premiers Apôtres Pierre et Paul, Jacques et Jean, les Pères du IVe et du Ve siècle et les Docteurs du moyen âge, jusqu'aux Papes du XIXe et du XXe siècle, de Léon XIII à Pie XII, notamment, avec une insistance évidente, les chrétiens détenteurs de la richesse ou du pouvoir se sont entendu rappeler vigoureusement leur devoir de faire servir richesse et pouvoir au bonheur du peuple, au secours des indigents.

Dans le même moment où elle s'applique à défendre le droit d'appropriation individuelle des biens matériels, la théologie catholique n'omet jamais de souligner la fonction et les obligations sociales de la propriété qui interdisent au propriétaire un usage égoïste des biens qu'il possède. Un chrétien n'est pas riche *pour soi* tout seul, mais *pour le bien commun* de la société humaine.

Dans une vigoureuse synthèse où l'on voit la *Politique* d'Aristote associée aux *Homélies* des Basile et des Chrysostome, Saint Thomas d'Aquin, très sûr Docteur de l'Église, a montré l'étroite interdépendance des droits et des devoirs de la propriété.

D'une part, toutes les richesses du monde, les énergies et les ressources de la terre sont universellement destinées, non pas à l'avantage de quelques privilégiés, mais à la *commune utilité* de tout le genre humain. Contre cette destination foncière de toutes les richesses, ne saurait prévaloir aucun droit d'appropriation privée.

Mais, d'autre part, la sauvegarde et la mise en valeur de la richesse mondiale exigent des responsables doués d'initiative et d'autorité, prenant en main la direction et la gestion d'entreprises agricoles ou industrielles. C'est là ce qui justifie — outre la nécessaire appropriatiou personnelle des biens de consommation indispensables à une vie pleinement humaine, du pain quotidien à la maison familiale — la propriété privée de ressources et de moyens de production dépassant les besoins d'un seul homme ou de sa famille. C'est là ce qui inspirait à

Saint Thomas de définir le droit de propriété : un pouvoir de gestion et de distribution, *potestas procurandi et dispensandi* [1].

Procurare, c'est prendre soin, administrer comme un procureur, un gérant consciencieux, fidèle et qui doit rendre compte de sa gestion, sinon à tout venant, du moins à Dieu et aux autorités responsables du *bien commun*.

Dispensare, c'est répartir, distribuer entre les membres d'une communauté, d'une famille, à la manière d'un intendant qui pèse à chacun sa ration pour qu'il ait son juste poids et sa juste mesure de vivres.

Certes, c'est au gérant responsable qu'il appartient de faire, lui-même, la répartition des produits de son industrie et, naturellement, de subvenir, par priorité, à ses propres besoins, à ceux de sa famille et de tous ceux qui coopèrent au rendement de l'entreprise, mais, le *surplus*, tout ce qui ne répondant pas à une vraie nécessité fait figure de *superflu*, doit obligatoirement servir à l'utilité commune, être consacré, notamment, à « la subsistance des indigents à qui sont dus, de droit naturel, les biens que certains possèdent en surabondance » ou à des investissements d'intérêt commun.

En raison de cette destination de la richesse à *l'utilité commune* des hommes, il va de soi que les autorités responsables du *bien commun* de la cité ou de la nation ont le devoir, et donc le droit, de pourvoir, « par de belles coutumes et de justes lois », à ce que l'appropriation privée des richesses matérielles serve effectivement à l'utilité commune et non pas à l'avantage exclusif de quelques-uns aux dépens de la masse.

Comme le déclare S. S. Pie XI dans l'Encyclique *Quadragesimo Anno* :

« Si l'État doit laisser aux individus et aux familles une juste liberté d'action, c'est à la condition pourtant que le *bien commun* soit sauvegardé et qu'on ne fasse injure à personne. » Par conséquent : « L'autorité publique peut donc, s'inspirant des véritables nécessités du *bien commun*, déterminer à la lumière de la loi naturelle et divine, l'usage que les propriétaires pourront ou ne pourront pas faire de leurs biens. »

Et S. S. Pie XII, tout en mettant maintes fois en garde les gouvernements contre les graves dangers et l'injustice de nationalisations abusives et démagogiques, autorisait les associations chrétiennes de travailleurs à donner leur assentiment à la socialisation de certaines entreprises, « *dans le cas où la socialisation apparaît réellement requise par le* bien commun, *autrement dit comme l'unique moyen vraiment efficace pour remédier à un abus ou pour éviter un gaspillage des forces productives du pays et pour assurer l'ordonnancement organique de ces mêmes forces et le diriger au mieux des intérêts économiques de la nation, c'est-à-dire dans le but que l'économie nationale, par son développement*

1. Pour toutes les références et précisions réclamées par un sujet si complexe mais difficile à inclure dans les limites d'un simple article, on nous permettra de renvoyer à nos six Conférences du Carême 1947 : *Le Chrétien face à l'Argent* (Paris, *Spes*.).

régulier et pacifique, ouvre la voie à la prospérité matérielle de tout le peuple, prospérité qui constitue aussi pour le temps présent un sain fondement à la vie culturelle et religieuse. »

D'une telle formule il ne faut évidemment supprimer aucune des nuances et des précisions qu'elle inclut. Mais telle quelle, elle indique nettement la volonté de l'Église de sauvegarder, par la propriété privée, la liberté et l'intérêt des initiatives personnelles, indispensables à la vitalité et à la productivité de toute entreprise mais, en même temps, son constant souci de maintenir la nécessaire subordination au *bien commun* des intérêts et des initiatives *privés*. Dans toutes les Encycliques et les Messages des derniers Papes, on retrouve cette tension entre le social et le privé, les droits et libertés de la personne humaine et les exigences du bien commun et de la société qui conditionnent le bien-être, le progrès et l'existence même des individus.

Ces vues traditionnelles sur le bon usage de la richesse et les obligations sociales de la propriété, ne suffisent cependant pas à résoudre les problèmes économiques et sociaux de notre temps. Avant de considérer les droits et devoirs de la propriété *acquise* il faut d'abord déterminer dans quelles conditions elle s'acquiert légitimement. C'est peut-être ce qu'on suppose trop facilement résolu. Cependant un Bourdaloue n'hésitait pas, à la suite de Bossuet et des Pères de l'Église, à mettre en question les origines de certaines grandes fortunes.

Commentant le mot terrible de saint Jérôme : *Omnis dives aut iniquus est, aut heres iniqui*, tout homme riche est ou injuste lui-même, ou héritier de l'injustice et de l'iniquité d'autrui, il osait dire à son aristocratique auditoire :

« J'en appelle à votre expérience. Parcourez les maisons et les familles distinguées par les richesses et par l'abondance des biens ; je dis celles qui se piquent le plus d'être honorablement établies, celles où il paraît d'ailleurs de la probité et même de la religion ; si vous remontez jusqu'à la source d'où cette opulence est venue, à peine en trouverez-vous où l'on ne découvre, dans l'origine et dans le principe, des choses qui font trembler. »

On peut soutenir, sans être le moins du monde suspecté d'hérésie, qu'il y a une curieuse concordance entre le sermon de Bourdaloue sur les *Richesses* et certaines pages du *Capital* de Karl Marx sur le processus historique de l'enrichissement et de l'accumulation capitaliste.

On retrouve comme un écho de l'un et de l'autre dans ces pages vigoureuses de l'Encyclique *Quadragesimo Anno :*

« Ce qui à notre époque frappe tout d'abord le regard ce n'est pas seulement la concentration des richesses, mais encore l'accumulation d'une énorme puissance, d'un pouvoir économique discrétionnaire, aux mains d'un petit nombre d'hommes qui d'ordinaire ne sont pas les propriétaires, mais les simples dépositaires et gérants du capital qu'ils administrent à leur gré. (...)

» Cette concentration du pouvoir et des ressources, qui est comme le trait distinctif de l'économie contemporaine, est le fruit naturel d'une concurrence dont la liberté ne connaît pas de limites ; ceux-là seuls restent debout, qui

sont les plus forts, ce qui souvent revient à dire, qui luttent avec le plus de violence, qui sont le moins gênés par les scrupules de conscience.

» La libre concurrence s'est détruite elle-même ; à la liberté du marché a succédé une dictature économique. L'appétit du gain a fait place à une ambition effrénée de dominer. Toute la vie économique est devenue horriblement dure, implacable, cruelle. (...)

» L'instabilité de la situation économique et celle de l'organisme économique tout entier exigent de tous ceux qui y sont engagés la plus absorbante activité. Il en est résulté chez certains un tel endurcissement de la conscience que tous les moyens leur sont bons qui permettent d'accroître leurs profits et de défendre contre les brusques retours de la fortune les biens si péniblement acquis ; les gains si faciles qu'offre à tous l'anarchie des marchés attirent vers les fonctions de l'échange trop de gens dont le seul désir est de réaliser des bénéfices rapides par un travail insignifiant, et dont la spéculation effrénée fait monter et baisser incessamment tous les prix au gré de leur caprice et de leur avidité, déjouant par là les sages prévisions de la production.

» Dès lors un beaucoup plus grand nombre d'hommes, uniquement préoccupés d'accroître par tous les moyens leur fortune, ont mis leurs intérêts au-dessus de tout et ne se sont fait aucun scrupule même des plus grands crimes contre le prochain. » (...)

De tout temps, l'Église s'est montrée méfiante et même sévère à l'égard de l'enrichissement rapide et facile par des gains usuraires ou spéculatifs. Toute la réglementation des corporations médiévales visait à empêcher les profits faciles réalisés aux dépens des producteurs honnêtes et de la clientèle par quelque malfaçon dans la fabrication ou quelque accaparement des matières premières.

Enfin, les Encycliques de Léon XIII à Pie XII ont apporté des précisions d'actualité à la véhémente apostrophe de l'apôtre saint Jacques à l'égard des exploiteurs du salariat : « Voici que crie contre vous le salaire dont vous avez frustré les ouvriers qui ont fauché vos champs, et les cris de ces moissonneurs sont parvenus aux oreilles du Seigneur des Armées. » (Jacques 5, 4).

Sans doute, les Papes n'ont pas voulu condamner en lui-même « le régime dans lequel les hommes contribuent d'ordinaire à l'activité économique, les uns par les capitaux, les autres par le travail », mais ils ont expressément déclaré qu'il y a « violation de l'ordre quand le capital n'engage les ouvriers ou la classe des prolétaires qu'en vue d'exploiter à son gré et à son profit personnel l'industrie et le régime économique tout entier, sans tenir compte ni de la dignité humaine des ouvriers, ni du caractère social de l'activité économique, ni même de la justice sociale et du bien commun. »

Et ils précisent que « la justice sociale demande que les ouvriers puissent assurer leur propre subsistance et celle de leurs familles par un salaire proportionné ; qu'on les mette en mesure d'acquérir un modeste avoir, afin de prévenir ainsi un paupérisme général qui est une véritable calamité ; qu'on leur vienne en aide par un système d'assurances publiques ou privées qui les protègent au temps de la vieillesse, de la maladie ou du chômage. En résumé : l'organisme économique et social sera sainement constitué et atteindra sa fin, alors seulement qu'il procurera à tous et à chacun de ses membres tous les

biens que les ressources de la nature et de l'industrie ainsi que l'organisation vraiment sociale de la vie économique ont le moyen de leur procurer. Ces biens doivent être assez abondants pour satisfaire aux besoins d'une honnête subsistance et pour élever les hommes à ce degré d'aisance et de culture qui, pourvu qu'on en use sagement, ne met pas d'obstacle à la vertu, mais en facilite au contraire singulièrement l'exercice. »

Ces rappels, de saint Thomas et de Bossuet à Pie XII, indiquent suffisamment quelle attitude s'impose aux catholiques face aux problèmes économiques et sociaux de notre temps. Ils ne peuvent être ni indifférents, ni passifs, encore moins complices ou profiteurs conscients des injustices sociales dont souffrent leurs frères.

Ici se pose la grave question : quelle attitude adopter à l'égard des mouvements et des partis qui se proposent, précisément, de supprimer les causes de ces injustices sociales et d'instaurer un ordre nouveau, juste et fraternel? — Plus particulièrement quelle attitude doit adopter le chrétien social face au communisme?

***

Pour un certain nombre de catholiques, toute la réponse tient dans ce mot du Pape Pie XI : « Le communisme est intrinsèquement pervers et l'on ne peut admettre sur aucun terrain la collaboration avec lui de la part de quiconque veut sauver la civilisation chrétienne. » *(Divini Redemptoris*, n° 58.)

Cet interdit catégorique leur suffit. Non pas que toutes les directives pontificales les trouvent toujours d'une exemplaire docilité, mais parce que *celle-là* leur semble autoriser et canoniser toutes les formes d'anti-communisme propres à leur assurer la tranquille possession d'une situation, d'une fortune avantageuses, fussent-elles le fruit de procédés d'enrichissement que, par ailleurs, le christianisme désapprouve ou condamne.

Ils ne songent guère à remarquer que *l'Encyclique* condamne bien moins une forme de gouvernement ou une transformation des structures économiques, dont, moyennant certaines réserves et garanties, un chrétien pourrait s'accommoder, que cette conception lourdement matérialiste et athée de la vie humaine dont le marxisme-léninisme s'emploie à obtenir par tous les moyens le succès définitif.

Ils oublient aussi que cette même Encyclique *Divini Redemptoris*, si sévère — et justement — pour le communisme athée, contient également de graves avertissements aux patrons et industriels qui portent « le lourd héritage d'un régime économique injuste, qui a exercé ses ravages durant plusieurs générations. » (N° 50.)

Ils oublient également que cette Encyclique s'accompagnait d'une autre condamnant, non moins vigoureusement, les erreurs et les pratiques du *National-Socialisme*, dans le moment même où il se présentait comme le rempart de la civilisation contre le bolchevisme.

Un vrai chrétien ne cherche pas à neutraliser une *Encyclique* par une

autre, mais bien à discerner l'unité et la cohérence des unes avec les autres par une intelligence attentive à comprendre tout l'ensemble dans les perspectives de la foi. Plutôt que d'utiliser un passage isolé de son contexte pour la défense d'intérêts particuliers et temporels, il s'applique au contraire à tout repenser dans la continuité des enseignements de l'Église, unissant Léon XIII à Pie X et Pie XI à Pie XII. Ainsi, seulement, on peut être assuré de penser et de sentir avec l'Église du Christ.

Sous prétexte de combattre le communisme, un chrétien ne peut oublier, encore moins contredire l'Évangile, accepter ou défendre des pratiques, des attitudes, des idéologies condamnées par l'idéal qu'il professe et que de récents documents pontificaux comme l'enseignement traditionnel des Docteurs et des Pères ont maintes fois dénoncées comme incompatibles avec un christianisme authentique.

La lutte contre le communisme, même athée, n'autorise pas les abus et les injustices du monde capitaliste. La fin ne justifie pas *tous* les moyens. S. S. Pie XII le soulignait judicieusement dans un message fameux au Président Truman, le 26 août 1947 :

« Les injustices sociales, les injustices raciales et les haines religieuses existent aujourd'hui parmi des hommes et des groupes qui se réclament avec fierté de la civilisation chrétienne ; elles sont une arme très utile et souvent efficace entre les mains de ceux qui sont décidés à détruire tout le bien que cette civilisation a apporté à l'homme. »

D'ailleurs, ce langage est parfaitement compris de ceux à qui il s'adresse. Parmi d'autres, on aime à relever les propos tenus, l'an dernier, à la *Conférence du Fonds monétaire international*, par M. Black, un des grands hommes de Wall Street, s'adressant aux délégués des gouvernements et de la finance de quarante nations :

« Pour ceux d'entre nous qui jouissent des grands bienfaits de la liberté, il est souvent difficile de comprendre l'attrait d'une idéologie qui, dans la pratique, refuse à l'individu le droit de régir son propre destin. Mais pour ceux qui n'ont pas cette chance, la liberté est bien peu de chose quand elle ne consiste qu'à vivre dans la misère. » Et il en arrivait finalement, à cette conclusion : « Il est dangereusement illusoire, à mon avis, de croire que le niveau de vie des masses peut être relevé sans modifier une structure économique qui permet à une minorité de jouir de la plus grande partie du revenu national.»[1] (*Figaro*, 16-9-1950.)

Voilà des paroles justes et courageuses qui répondent exactement au vœu qu'exprimait le Souverain Pontife. C'est en prenant, eux-mêmes, l'initiative et la responsabilité des « réformes sociales justes et nécessaires » que les chrétiens accompliront toutes les exigences de leur christianisme sans, pour autant, se faire les complices d'un communisme intrinsèquement pervers.

1. Sans doute, les profondes transformations économiques introduites par les dernières guerres ont considérablement réduit cette disproportion dans nos pays, mais, tout récemment, M. Dodd, directeur de la F.A.O. rappelait qu'un tiers de l'humanité (Europe-Amérique) dispose des trois quarts des ressources alimentaires du globe.

Mais il est des chrétiens qui estiment impossible de réformer nos structures économiques, sans un bouleversement radical des institutions et de l'économie de nos pays. Et comme le salut des masses leur semble préférable à celui de quelques privilégiés, certains d'entre eux se résignent volontiers au triomphe du communisme dans le monde et chez eux, espérant que d'un mal passager mais inévitable, Dieu saura tirer un plus grand bien. Sans aller jusqu'à coopérer activement à la victoire mondiale des Soviets et du communisme, ils se refusent à l'empêcher ou à la retarder et préconisent l'abstention sous le signe du neutralisme, du pacifisme, voire du progressisme. Eux aussi se refusent à envisager l'éventualité d'une guerre même défensive contre l'Union Soviétique. Cette attitude spécieuse séduit un certain nombre de chrétiens ; des intellectuels, mais, également, des militants ouvriers. Elle n'implique pas nécessairement une adhésion à l'idéologie marxiste condamnée par l'Église, ni même une coopération plus ou moins directe à l'action du Parti Communiste. Elle se contente de rester dans l'expectative, dans une passivité, une neutralité résolue à ne pas se compromettre dans la défense d'un ordre économique et social qu'on juge pire encore que celui qu'instaurerait une victoire communiste. On renonce à prendre parti entre deux régimes qui comportent l'un et l'autre des injustices, on se contente, au jour le jour, de vivre sa foi et de pratiquer la charité. Si le communisme triomphe, on s'efforcera de rendre témoignage comme firent les premiers chrétiens au sein d'un monde non seulement païen, mais hostile au christianisme. Du moins, on n'aura pas à subir le reproche d'avoir fait servir son christianisme au soutien des « fauteurs de guerre » et de « la réaction ».

Telles sont les raisons qui déterminent, dès aujourd'hui, plus d'un chrétien, à faire figure d'objecteur de conscience dans le conflit qui opposerait et, déjà, oppose le monde communiste aux démocraties occidentales.

Nul doute que cette attitude fasse le jeu des communistes et tende à créer une atmosphère de démission et d'acceptation devant leurs efforts pour l'établissement de leur dictature. Elle paralyse et décourage toute résistance. On devine les conséquences d'un tel défaitisme et sa gravité. Cependant, ces chrétiens se sentent fiers de leur bonne conscience. Ils se jugent en règle avec les directives pontificales qui interdisent l'adhésion et la collaboration au communisme car, de fait, ils demeurent strictement en dehors du Parti, ne participent à aucune de ses activités politiques et ne font aucunement profession de matérialisme athée. Ils s'abstiennent seulement d'empêcher son triomphe, comme de participer aux efforts qui le contrarient.

Il y a bien le vieil axiome des juristes : « *Qui peut et n'empêche pèche* » : il y a aussi le devoir de défendre la patrie en danger et le patrimoine national. Mais ils se sont persuadés que les méfaits du capitalisme et de l'impérialisme et les calamités d'une nouvelle guerre, constituent pour

le bonheur et la civilisation de leur peuple, et pour le christianisme lui-même, un danger pire encore. Alors, ils choisissent d'accepter le moindre mal ou, du moins, de rester neutres et passifs, mais les mains pures du sang que d'autres répandront. Grâce à leur sagesse, ils demeureront dans le nouveau régime comme un levain préservé qui fera lever toute la pâte.

Il y a dans l'attitude d'attente et de volontaire passivité adoptée par certains chrétiens face au communisme, un postulat et un préjugé de base qu'il importe, avant tout, de discuter. Ils croient à l'inévitable triomphe du communisme, concrètement de l'Union Soviétique. Toute résistance leur paraît condamnée d'avance, à un sanglant échec, donc inutile et malfaisante. Ils choisissent le moindre mal. De plus, ils ne sont pas sûrs que notre civilisation, notre régime économique et social vaille d'être préféré et encore moins défendu, au péril de la vie de milliers de Français à l'encontre de la civilisation et du régime que promet le communisme.

C'est ce jugement de valeur initial qui fonde l'option des chrétiens progressistes et apparentés. Fidèles, malgré tout, à l'Église Catholique, attachés au christianisme, ils ne donnent leur adhésion ni au Parti Communiste, ni à son idéologie matérialiste et athée, mais ils acceptent volontiers de voir s'accomplir, dans leur propre pays, comme dans le monde entier, une expérience communiste de large envergure. Et cette éventualité qu'ils acceptent et ne veulent pas éviter, leur semble, malgré tout, préférable au maintien de l'ordre actuel. Mais, n'est-ce pas, déjà, une adhésion? — Préférer, c'est choisir, c'est adopter. Ils laissent à d'autres de réussir l'opération, mais ils souhaitent son succès et, en tout cas, ne veulent rien faire pour l'entraver. C'est peut-être habile, mais est-ce courageux? est-ce bienfaisant?

***

En regard de cette attitude, les chrétiens dont nous sommes préfèrent le courage à l'habileté. Ils se gardent d'oublier le grand mot de Périclès : « *Il n'y a pas de bonheur sans liberté, mais il n'y a pas de liberté sans courage.* »

A l'heure du choix, il ne s'agit pas de se dérober, ni d'éluder, mais bien de prendre position. Celle que nous avons sommairement décrite et qui comporte, suivant les individus et les groupes, plus d'une variante suppose, en tout cas, qu'on est, plus ou moins, convaincu de la supériorité ou, du moins, de l'inévitable réussite de la solution communiste dont l'U.R.S.S. fournit le modèle et la possibilité pratique pour tous les peuples satellites.

Pour nous, la vérité se trouve à l'opposé.

D'abord, nous ne pouvons, sans renier notre Christianisme, adopter le point de vue marxiste d'un déroulement de l'Histoire entièrement dominé par les facteurs matériels de la production des valeurs d'usage.

Nous croyons à l'action divine dans l'Histoire et, conjointement avec elle, à l'intervention possible et même efficace de la liberté humaine.

D'ailleurs, le simple souci de l'objectivité nous oblige à remarquer que l'instauration historique du communisme en Russie s'est principalement accomplie par l'intervention de volontés énergiques et révolutionnaires, sans que se manifeste dans ce pays, encore rural et féodal, le jeu des lois immanentes de la production capitaliste. Marx n'avait-il pas dit : « *La production capitaliste engendre elle-même sa propre négation avec la fatalité qui préside aux métamorphoses de la nature* » ?

En fait, un parti fortement organisé a réussi, par la violence et l'astuce, à établir une puissante et implacable dictature qu'il n'a cessé de vouloir étendre à l'univers entier. « *La révolution victorieuse dans un pays a pour tâche essentielle de développer et de soutenir la révolution dans les autres.* » (Staline.)

Ses moyens sont ceux de toutes les dictatures, mais étrangement renforcés par le progrès des techniques de propagande, d'embrigadement, de surveillance et de contrainte, y compris le régime concentrationnaire.

Nous savons, par de multiples et incontestables témoignages, ce que subissent, et dans quels sentiments, les peuples, jadis libres, des pays baltes, de Pologne, de Tchéco-Slovaquie, de Hongrie, de Roumanie ; comment y sont traités, en particulier, tous ceux, prêtres ou laïcs, dont l'attachement à la Foi et à l'Église Catholiques refuse de céder devant la violence ou l'intimidation.

Et pour quels résultats tangibles, cette terreur organisée ? — Malgré l'habileté des propagandes et des camouflages, on peut savoir, avec une approximation suffisante, que les effroyables hécatombes d'hommes, les destructions et les gaspillages immenses de richesses et d'énergies, les restrictions forcenées imposées à l'exercice des plus essentielles libertés n'ont abouti, en dehors de certaines réalisations spectaculaires et d'une aristocratie privilégiée de fonctionnaires et de partisans, qu'à imposer à la masse un niveau de vie médiocre que l'ouvrier français et, à plus forte raison, américain, considérerait comme une régression.

La préoccupation d'une juste répartition des biens de consommation ne doit pas faire perdre de vue que cela suppose l'existence de richesses à répartir. La productivité précède et conditionne toute possibilité de distribution.

Pour conserver à notre peuple son niveau de vie actuel, à plus forte raison pour l'améliorer, il faut, indispensablement, maintenir et développer notre production. Il faut être bien naïf ou singulièrement aveuglé par le parti pris pour imaginer qu'une révolution communiste aboutirait nécessairement à un accroissement rapide de la production française en quantité ou en qualité.

Nous savons que ce serait, plutôt, le contraire et que le niveau de vie s'abaisserait encore davantage. Et à quel prix ? — Au prix de toutes les libertés qui nous sont chères et dont, malgré tout, la masse des

Français bénéficie largement ; au prix de ce climat d'aisance et de sécurité qui attire chez nous, aujourd'hui encore, tant d'étrangers, y compris ceux-là qui ont fait l'expérience de la vie quotidienne en U.R.S.S. ou chez ses satellites ; au prix de ces valeurs de civilisation et de spiritualité incompatibles avec le matérialisme athée que la dictature soviétique s'applique, par tous les moyens, à faire prévaloir partout où elle s'établit en Asie comme en Europe.

Finalement, il apparaît, avec évidence, qu'on nous propose, ni plus ni moins, d'aventurer toutes les garanties de liberté, toutes les institutions protectrices ou soutiens de notre civilisation chrétienne et française, en vue d'une amélioration peu probable des conditions matérielles de vie de notre peuple.

Comment, alors, un vrai chrétien de France pourrait-il hésiter à défendre et sauvegarder, même par la force, le patrimoine et les institutions qui, tels quels, tant bien que mal, assurent effectivement à son peuple des possibilités de vie matérielle et spirituelle, malgré tout, supérieures à ce qu'elles seraient en cas d'extension à notre pays du régime qui sévit à l'Est de l'Europe? — C'est son droit de repousser la violence par la force et de s'opposer par tous les moyens de la légitime défense à l'asservissement de son peuple par une dictature étrangère et surtout inhumaine. Et s'il a quelque amour de son prochain ainsi menacé, il s'en fera un devoir.

Mais, cette légitime et, croyons-nous, nécessaire résolution ne devra jamais lui faire oublier que l'ordre qu'il s'emploie à défendre ne comporte pas que des avantages pour tous ; qu'il y subsiste des injustices et, plus encore, des imperfections, d'où le devoir de travailler, non moins résolument, à toutes les réformes sociales « justes et nécessaires », dans le cadre et selon les principes de cette authentique démocratie chrétienne, si bien définis naguère par S. S. Pie XII, dans son Message de Noël 1944.

Dans ce cadre et dans ce climat, depuis soixante ans et plus, par le jeu combiné de l'action syndicale et des initiatives parlementaires, la condition des travailleurs de l'Ouest Européen comme de ceux d'Amérique du Nord s'est incontestablement améliorée. Les structures capitalistes se sont également modifiées, plus profondément qu'on ne dit.

D'autres réformes, d'autres transformations économiques et sociales éminemment souhaitables, voire même urgentes, peuvent encore s'obtenir sans remettre en question les bases de nos démocraties fondées sur le respect de la personne humaine et celui, non moins nécessaire, des initiatives créatrices de progrès et de prospérité.

Liberté, justice, fraternité ne souffrent pas d'être disjointes. Il n'y aura jamais chez nous de vraies richesses à distribuer, ni de juste distribution possible sinon dans un climat de liberté et de fraternité. Mais il n'y aura d'authentique liberté et de véritable fraternité que dans le respect du droit de chacun à vivre une vie vraiment humaine.

MICHEL RIQUET, S. J.

LA BELLE MIGNONNE ET LA RAMÉE

par HENRI POURRAT

Il y a eu un âge de la magie, âge des cavernes où les chasseurs dessinaient sur la roche leur gibier de bisons, de rennes, d'avance transpercé. Et il y a eu alors une entreprise générale d'incantation : les contes. Les mêmes sorciers ont imaginé les bottes qui à chaque pas font sept lieues, la table qui sur un mot — table, table entable-toi! — *se couvre de victuailles, les baguettes, les formules. Et le garçon dépourvu épouse la fille du roi, le petit valet misérable réduit à rien son terrible maître.*

Hardiment, follement — mais déjà ils trouvaient le rythme avant de trouver la méthode — ils ont inventé les réussites, encore à concevoir et à former. Comme leurs autres découvertes — le briquet, le marteau, l'arc, la roue — complètes comme des recettes, balancées comme des chansons, ces imaginations incantatoires ont fait le tour de la terre.

Venue de l'âge visionnaire, à travers les siècles de la coutume paysanne et de la chicane citadine, l'histoire du gamin triomphant de son seigneur ogre, tout autant que de l'Auvergne est du Rouergue, du Périgord, de qui sait où? Plus on s'occupe des contes, plus on prend le sentiment qu'ils sont tous de partout. Dans chaque coin on devrait les trouver tous ; ce ne serait qu'affaire de recherche assez poussée — ou alors le coin est dans son tort.

Pareil à l'art de faire le feu, il y a eu un art de faire prendre feu à ce monde tel quel : la vie se change, par magie, puis par astuce, en ce paradis que l'homme a toujours pris pour montré et promis.

Suffit d'amasser le bois mort, la mousse sèche, de se parer du vent, de battre le caillou, de souffler sur l'étincelle. Un point rougeoie. Une boucle bleue monte. La flamme, savamment charmée, commence de danser, enroulée aux fumées ; et le feu s'agite, bavarde, travaille, faisant incantation, déjà, de la vie de la maison, de celle de la forge.

Il était forcé que, comme la technique du feu, les contes allassent partout. Si l'Unesco désirait faire sentir l'unité de l'esprit humain, il n'aurait qu'à diffuser ces vieux contes magiques, les mêmes sur toute la planète. Mais lorsque à peu près mis au point ils partirent de bouche en bouche, peut-être la terre était-elle plus ronde qu'aujourd'hui?

I

Il y avait une fois un homme qui revenait de foire. On le nommait La Ramée. Ses camarades lui avaient fait porter ce nom, à la guerre, parce qu'il était du pays des grands bois — les bois peureux qui vont d'Allègre à Auzelles, en passant par Saint-Vert, Saint-Germain-l'Herm, Saint-Amant-Roche-Savine. Les sapins y font noir au-dessus des fontaines. Le vent y chasse au loup dans les chemins perdus. On n'y

rencontre pas grand monde : un bûcheron qui fagote ; une vieille qui va à la branche morte. Mais les peureux y rencontrent les peurs.

La Ramée n'était pas peureux. C'était le soir. Il y avait eu grande foire à la Chaise-Dieu, en ce jour. Il rentrait chez lui, vers Saint-Vert. Tout à coup, sous le couvert, il a vu quelque chose comme une nuée blanche. Un cheval, un cheval tout blanc, et qui errait là, pas par pas, en quête de son maître.

La rencontre semblait étrange. Mais ce cheval s'est laissé approcher. La voix apprivoise les bêtes. Au son de la voix, elles se rangent au commandement. — Et La Ramée lui a mis la main à l'encolure, tout en lui parlant, l'a flatté. Devant cette jolie monture qui semblait à la fois fringante et soumise, il s'est souvenu du temps qu'il était soldat, à la guerre. Il l'a enfourché, l'a tourné, l'a guidé des genoux.

Et ce cheval allait où La Ramée voulait aller, sans bruit, sans hâte. Puis s'animant, il a pointé l'oreille et secoué son crin. Il a pris un pas plus dansant, le cheval blanc. « Chance pour moi, se disait La Ramée. Qu'il aille donc, qu'il aille. Je serai à la maison une demi-heure plus tôt. »

Le cheval a pris le trot ; le trot, et bientôt le galop, dévalant à travers pays, comme si le vent l'enlevait. Le galop et le grand galop, de terre vague en terre vague, sans plus se soucier des chemins. Malgré son cavalier, il a foncé du côté de la rivière, a passé cette rivière et sauté le buisson, en moins de rien a remonté la côte.

Le chapeau de La Ramée était parti en l'air. Ses cheveux se soulevaient. Les oreilles lui sifflaient. Ce cheval n'allait plus comme fait un cheval : il volait tel que poudre et vent dans la tempête. C'était l'éclair, et blanc et fou comme l'éclair.

« Ha, mais, il m'emporte, il m'emporte ! » La Ramée n'aurait plus su dire où il se trouvait en ce tourbillon, ni même s'il était encore au pays des vivants.

Courbé sur l'encolure, noué des bras, des jambes à ce démon déchaîné, il se sentait parti vers quelque précipice, quelque gouffre d'enfer.

Une idée tout à coup lui a traversé la tête :

— C'est le drac... J'ai affaire au drac...

En même temps, l'idée lui venait de ce que, vite, il fallait dire. Tout collé qu'il était à ce dragon volant, il lui crie dans l'oreille :

— Reporte-moi où tu m'as pris !

Et le drac s'est vu forcé de lui obéir : de le ramener là où il était venu le prendre.

La Ramée s'est retrouvé dans le bois, assis tout à plat sur la mousse, devant une touffe de fougère, verte comme une fournaise verte.

Du cheval blanc, soudain, plus traces. Il s'était défait en fumée dans l'air obscur, sous la branche du sapin.

Quand la femme de La Ramée a su cela, elle a frémi.

— Si nous nous mettons à avoir des affaires avec le drac, nous n'avons pas fini d'en voir.

Peut-être a-t-elle entrevu, pauvre femme, la longue histoire qui commença ce soir-là...

Le drac peut prendre toutes les formes. C'est le peloton qui roule sur le chemin : celle qui le ramasse, qui coud une robe de ce fil, quand elle mettra la main au bénitier, en entrant dans l'église, verra ce fil partir comme du fil d'araignée ; et sa robe tombant par morceaux, devant toute la paroisse, la laissera en chemise... Ou bien le drac, par certaines nuits de grand'lune, c'est l'ombre sans tête et sans forme qui fait le tour du village en chevauchant un porc.

— Mon pauvre homme, donne-toi de garde! Ha! surtout ne va rien chercher... Il nous arriverait du malheur.

Mais lui, il a haussé l'épaule. Il ne craignait à la rencontre ni homme ni drac. Il a chargé son fusil de chevrotines, de façon à l'avoir toujours là, sous la main.

La femme le regardait faire, serrant les doigts, le frisson de la petite mort dans le dos.

Un autre soir, aux environs de la Saint-Jean, ils étaient allés au bois, avec leurs trois garçons. En revenant, le plus jeune a vu sous un buisson quelque chose de noir.

— Ho! père, viens voir : un agneau!

Un agneau noir comme la poix, qui les regardait, qui semblait dire : « On m'a abandonné : ramassez-moi, emmenez-moi, vous autres! »

Des marchands, peut-être en passant... Quand une brebis met bas sur le bord de la route, elle délaisse son agneau, si l'agneau ne peut suivre ; elle, elle suit le troupeau. Elle est bête de troupeau plus encore que mère brebis.

— Surtout n'y touchez point! N'allez pas prendre cette bête! a crié la mère.

Mais le père avait déjà chargé cet agneau sur son cou, à la chèvre morte.

— Je le porterai bien toujours jusqu'à la maison! Là, je le saigne.

Chez lui, ce n'était pas loin. Mais il lui a semblé, il lui a bien semblé, que cet agneau, qui n'était pas pesant, d'abord, se faisait de plus en plus lourd. Et La Ramée, le souffle coupé, fondu de sueur, a eu sa charge de le porter jusqu'à la porte.

Il l'a versé par terre, l'a lié sur un banc. Deux, trois coups, il repasse son couteau sur sa paume, après l'avoir affilé à la meule. Cependant il a envoyé les enfants au jardin cueillir ciboulette et cerfeuil — c'est pour faire une sanguette.

Mais tandis qu'il hache ses herbes menu, sans qu'on sache comment l'agneau s'est détaché, on le voit tout à coup gambader dans la cour. Il se retourne vers La Ramée, qui le regarde, tout pantois :

— Hache-les bien, tes herbes!

Et le voilà qui cabriole et part à rire, d'un rire plus pointu que le cri de l'écureuil.

La Ramée a sauté sur son fusil. La Ramée a tiré.

Et ses deux aînés, les deux jumeaux s'abattent en jetant un cri : les chevrotines ricochant contre la muraille leur sont arrivées dans le ventre.

La mère a cru devenir folle.

Elle les a soignés ; elle les a guéris, tellement quellement, plus quellement que tellement.

Elle, elle ne guérissait pas de ses craintes : elle se disait que le drac leur ferait payer ce coup de fusil. Il semble vouloir ne faire que des farces, mais souvent il les fait sanglantes.

Depuis la blessure de ses garçons, La Ramée ne chantait plus. Et il ne parlait plus depuis la peur de sa femme. Elle voyait bien qu'il tournait et retournait quelque chose en sa tête.

Un matin, il s'habilla de ses dimanches, prit sa trique ferrée.

— Puisque c'est ça, dit-il, nous ferons comme d'autres, nous quitterons notre pays de loups et de chasses volantes, nous descendrons au bon pays. On m'a parlé d'un petit bien, entre Brioude et Brassac. Bon, je vais m'enquérir.

Il revint le soir, tout échauffé. Le bien se trouvait en face d'Auzon, sur le bord de la rivière. Il appartenait à un M. du Grappin, qui n'avait que trop de terres par là et voulait vendre. On n'aurait pas assez d'argent pour le payer, encore qu'à fagoter et à bûcheronner, on eût mis de côté quelques pistoles ; pour le reste, on ferait un papier.

— Ha ! dit la femme, se voir dans les dettes...

— Pas de raisons : c'est résolu ! Quand nous serons au bon pays, je me croirai en Paradis.

C'est bien le bon pays entre Brioude et Issoire. L'Allier s'y traîne tout doux dans les langues de sable au milieu du bocage. Il y côtoie les grandes pièces de froment, qui se bercent, toutes dorées, toutes craquetantes, dans un parfum de pain chaud. Et sur les vignes de la côte, le gros soleil bourdonne comme une mouche à miel.

A la Toussaint, la vente fut passée. A la Saint-Martin, on s'installa sur la rivière.

On dit bien qu'il faut louer la montagne et vivre à la plaine. Le pays plat, pourtant, ne les enchanta pas du premier coup. Ils se sentirent plus d'une fois aussi déroutés que le père l'avait été, la fois qu'il descendit à Brioude bêcher la terre en journées. A Brioude, elle est plate comme un billard, à Saint-Vert elle pend plus roide qu'un toit de chaume. Sur le midi, on lui apporte la soupe, dans le champ. Il prend l'écuelle des deux mains et se laisse aller en arrière selon son habitude : chez lui, son séant rencontrait tout de suite la pente, comme un siège. Mais là, quel patatras ! La soupe lui passe par-dessus la tête...

— Saleté de pays bâtard, où on a la terre si loin de son fondement!

Malgré cela, La Ramée se voulait tout content et tout fier. Mais la femme, la pauvre, ne savait pas être contente. Elle sentait, elle n'aurait pu dire à quoi, qu'il leur fallait s'attendre à quelque malencontre.

Cette année-là fut une année de neige. Il en tomba, il en tomba, dans les montagnes. A la lune de Pâques, il neigea encore à grosses pattes, plus de huit jours. Puis le vent tourna au Midi. La pluie vint par-dessus la neige, comme des cordes. On entendait le ruisseau d'Auzon rugir en taureau fou. L'Allier enfla prodigieusement. En une nuit, roulant, grondant, il inonda le pays, le ravagea jusqu'à se frayer de nouvelles voies!

Un bouleversement. On n'y reconnaissait plus rien. Des terres, dans son changement de cours, il avait fait son lit; ou il les avait réunies à celles de M. du Grappin. A peine s'il avait laissé la maison et un pauvre champ la flanquant.

Comme si le diable s'en mêlait, comme s'il avait de loin amené ce malheur...

Car c'était du malheur, peut-être! Quand vint le matin, tout noir, tout venteux sous la pluie, les La Ramée se virent devant la rivière : elle avait emporté leurs bêtes avec leurs champs. Et eux, là, nus comme la main, dépouillés de tout.

Ne restait qu'un peu de blé au grenier, de quoi vivre trois semaines. Que faire? Que dire?

L'homme ne dit pas grand-chose. Son malheur le plia. On a bien assuré qu'il ne s'était pas jeté à l'eau. Peut-être a-t-il voulu seulement rattraper la maie, qui était partie avec le flot et qui tournait dans un remous, devant la porte. Mais il a été saisi par le froid, il a glissé en quelque trou, on ne l'a retrouvé que le surlendemain, arrêté par les branches d'un saule, du côté de Vézézoux.

La pauvre femme, que pouvait-elle, avec ses trois garçons? Les deux aînés avaient à peu près l'âge d'aller labourer, l'âge où l'on n'ôte plus son bonnet devant les gens — on ne l'ôte que pour faire ses prières. Seulement, ils n'étaient pas de ces si grands, si forts, depuis ce plomb dans le ventre. Ils n'avaient pas beaucoup d'idée non plus. Ainsi, leurs prières, ils n'avaient jamais pu les apprendre.

Le troisième, lui, savait les siennes. Sa mère y avait tant pris peine qu'elle les lui avait apprises. A force, à force!

Le matin, il disait donc, en se levant :

— Mon Dieu, votre petit serviteur se lève.

A midi, en mangeant la soupe :

— Mon Dieu, votre petit serviteur mange.

Et le soir, en entrant au lit :

— Mon Dieu, votre petit serviteur se couche.

Ces trois prières-là lui profitaient très bien. En sa journée, il tordait du travail. Du reste, pour épargner une peine à sa mère, à ses frères, il aurait, lui, passé dans le feu. Pour les siens, ceux de sa maison, il avait le cœur comme un morceau d'or.

Le père enterré et le blé mangé, un soir d'avril, ils se trouvèrent donc devant la huche vide. L'air était doux dehors sur les buissons en fleurs. On voyait deux papillons voleter l'un à l'entour de l'autre, jaune et blanc comme la pâquerette. Le coucou chantait, pour la première fois de l'année. Quelle dérision, puisque les pauvres n'avaient même pas un liard en poche. Tous les chiens de ce pays auraient pu venir lever la patte contre leurs jambes.

Ils étaient là, sans pain et sans idée, quand tout à coup, dans le chemin, ils entendirent un bruit de pas. Des pas pesants, sonnant le fer sur le caillou.

Devant la porte est apparu un grand gros homme, monté à l'avantage sur un grand gros cheval. Une face de deux pieds carrés, cramoisie dans le crin noir, et la panse à l'avenant. Sa bête et lui, ils étaient harnachés de cuir rouge à clous de cuivre, et il avait un couteau tranche-lard pendant à sa bedaine.

Il mit pied à terre, jeta la bride à l'un des jumeaux, passa ses petits yeux de goret qui clignotaient sur ce garçon, sur ses deux frères, et sur leur pauvre mère, prit un gros souffle.

— Voilà! fit-il sans autre bonjour ni bonsoir. C'est moi, monsieur du Grappin, votre voisin — et votre créancier aussi. J'ai besoin d'un valet pour le domaine où j'habite, plus haut, là-haut, au-dessus de Sarpoil. Je prendrai l'aîné des garçons.

La malheureuse n'avait pas songé à cela, qu'il y avait encore l'intérêt de la dette à verser chaque année! Louer un des jumeaux. Celui-là, au moins, aurait son pain. Ce qu'il gagnerait aiderait la maisonnée à vivre.

Du reste la mère sentait qu'elle n'était pas en termes de discuter la chose, elle, la pauvrette, avec ce personnage. Elle se tenait là devant lui, blanche comme sa coiffe, tremblante comme un jonc dans l'eau.

— Si le premier ne faisait pas l'affaire, reprit le monsieur, je viendrais prendre le deuxième qui le remplacera. Et si le deuxième ne pouvait non plus, ce serait le troisième.

La pauvre femme avait mal dans le ventre à l'idée de donner des garçons l'un après l'autre à ce monsieur qui semblait plus un ogre qu'un chrétien. Mais dire non lui était bien défendu.

— Voilà, dit encore le monsieur : faisons nos conventions ; j'aime que tout soit réglé. Je loue ce valet pour un an, jusqu'au premier chant du coucou. Trente écus l'an! Je l'héberge, le nippe, le goberge. Chaque jour je lui donne un œuf, et de pain tout ce qu'il en pourra frotter avec son œuf. Mais il devra nourrir ma chienne qui l'accompagnera au labour. Et il ne reviendra du champ que quand ma chienne en reviendra. Mets

bien tout dans un coin de ta tête, mon garçon. Les conventions, moi, c'est ric et rac! Est-ce donc entendu, convenu?

— C'est entendu et convenu, répéta le jeune La Ramée en passant d'un pied sur l'autre; et il n'osait regarder ni le monsieur ni sa mère.

— Comme je m'y tiendrai ferme, dit M. du Grappin, je mets les points sur les *i*. Pas d'histoires, surtout, pas de plaintes! Le premier qui se plaint de l'autre — et je mets cela dans mes conventions — oui, maître ou valet, le premier qui dit n'être pas content, l'autre lui vide les poches, et pour lui lier la bouche, il lui enlève une courroie de peau large de trois doigts, de la barre du cou jusqu'au bas de l'échine!

Le garçon fit signe de la tête, avec un rire de politesse, que c'était convenu aussi, si le monsieur le voulait. La pauvre mère essayait de rire, pareillement. Ce monsieur du Grappin était donc un plaisant; son fils ne serait pas malheureux dans cette place. Elle se sentait pourtant tout oppressée. Une de ses poules chantait comme le coq, ce qui n'est pas bon signe.

— Voilà donc, conclut le monsieur, nos conventions sont faites, il n'y a plus à y revenir. Maintenant, monte derrière moi sur Grand-Vent. Grand-Vent, c'est mon cheval.

Le garçon, le baluchon passé au bras, monta en croupe derrière son maître, et ils se mirent en chemin, dans la poussière. De la porte, la mère et les deux frères les regardaient partir.

C'était une de ces soirées d'avril toutes blanches où le soleil se montre à peine à travers la nue. Dans les eaux mortes qu'avait laissées la crue, on entendait le peuple des grenouilles faire de tous ses coassements une sorte de roulement. D'une autre façon couverte, le tonnerre roulait aussi, plus lointainement, du côté de Nonette. Les odeurs de la terre, du blé vert, des vertes haies d'églantiers étaient de grande force. Mais le garçon ne faisait remarque de rien.

Il passa sans le voir par le gros bourg de Lamongie, par Madriat où est la belle sainte Vierge, par Bansat, qui est un village entouré de murs comme un château, sous un curieux clocher à deux étages.

Au carrefour, on prit à main droite; Grand-Vent commença à monter.

On laissait en arrière cette butte pointue comme un tas de sable sous un tamis qui porte en frontail Usson, sa bande de toits rouges et son formidable château noir. Le pays se creusait, se relevait en croupes rondes coiffées de villages tassés, en rampes roides de vignes et de taillis. Le garçon n'aurait eu qu'à tourner quelque peu la tête : il aurait trouvé par là-bas tout ce fond des montagnes, rosissantes, bleuissantes, du côté d'Issoire et de Clermont. Mais lui, il continuait de ne regarder rien. Ce qu'il voyait suffisait à le dépayser, tant quitter sa maison lui chavirait le cœur.

Pendant ce temps sa pauvre mère s'affairait; et elle aurait bien voulu

ne penser à rien, mais elle le suivait en idée sur la route. « Il doit être à Bansat... Il doit être à Sarpoil... Je ne sais pas, c'est ce temps lourd qui vous oppresse ; il va prendre de l'ennui... Par ce temps, les petits valets qui sont loués loin de chez eux n'ont pas envie de chanter. Mon Dieu, mon Dieu... Mais c'était bien forcé de le mettre chez les autres... Peut-être pourtant que je n'aurais pas dû le laisser suivre ce gros monsieur à face rouge qui a l'air de rire, mais qui vous dévisage avec des petits yeux en verre à vitre. Cet homme, je ne sais pas pourquoi, me semble la moitié du diable. »

Elle ne croyait pas si bien dire, la pauvre femme.

M. du Grappin avait son domaine en montant vers Chauvaille. La maison tourne le dos au grand chemin, tout aveugle, toute rousse. Et encore aujourd'hui on la nomme la Maison du Diable, car ces gens ont passé quasiment pour des ogres dans les racontages des veillées.

Afin de donner grand aspect au domaine, M. du Grappin avant planté une allée de peupliers de sa porte à sa vigne. La maison n'était rien, mais il tirait orgueil de cette vigne, de ces peupliers d'Italie. Il vivait là chichement, avec sa dame, une énorme particulière, rouge plus que lui encore. Elle n'avait qu'une dent en bouche, rousse comme la pierre de la maison, mais longue comme une dent de râteau, de sorte que cette dent lui arrivait jusqu'à mi-menton.

— Voilà, ma grosse mignonne, a fait le monsieur, descendant de cheval, j'amène le nouveau valet. Petit, pour ce soir, va te coucher. Qui dort dîne. Demain, on te nourrira, puisque demain tu travailleras.

Le lendemain, La Ramée se présente à cette dame. Il n'osait pas lever les yeux sur elle. Avec ce cou plus large qu'une cuisse, de peau écarlate et grenue comme celui d'un dindon, avec surtout cette dent rousse, elle l'effarait.

— Rappelle-toi les conventions : tu as droit à un œuf chaque jour.

Elle lui donne un œuf, mais un œuf cuit au dur. On ne frotte pas beaucoup de pain avec le jaune d'un œuf dur. Pour portion, le garçon n'a donc eu qu'un croûton comme le poing.

Le monsieur arrive là-dessus, des deux mains remontant ses grègues.

— Et vite, et vite, attelle les bœufs. Tu viens demander la besogne du jour? C'est de labourer le grand champ de la Côte-Blanche.

Lui, il tire la tourte du tiroir, se coupe un chanteau de pain de toute la largeur, et il commence à tailler au saucisson.

— Allez, valet! Tu devrais déjà être parti. Tu sais ce qui est convenu : tu emmènes la chienne, tu la nourris, et tu ne reviens que lorsqu'elle veut revenir.

Tout déferré, le garçon va au champ. Il coupe une verge d'osier, la

plante en bordure comme jalon, se met à la charrue. Et le voilà guidant les bœufs, les yeux sur son jalon, et il s'essaie à chanter *la Youyette.*

De bon matin, Pierre se prend, se lève,
Met son chapeau dessous son bras,
Chez la Youyette, Pierre s'en va.

Mais il n'avait pas de cœur à pousser le couplet : cette chanson s'arrêtait dans sa gorge.

Il tâchait cependant d'aller, raie après raie.

Bien le bonjour, beau-père et belle-mère,
Que le bonjour vous soit donné !
A la Youyette je veux parler.

Si encore il avait eu son pain pour lui et sa tranquillité à lui dans le travail! Mais cette engeance de chienne revenait toujours lui demander un autre bout de croûton, et elle l'aurait dévoré, lui, La Ramée, s'il ne lui avait jeté la bouchée...

— Ha, tu es bien tombé, malheureux! Ne pas manger, t'échiner tout le jour... Et ces trognes qu'ils ont, le maître, la maîtresse... Et cette chienne, qui t'avale tout ton pauvre dîner... Et ce chien de pays, sans arbre, sans fontaine... Quel chrétien pourrait y tenir?

Il laboure comme il peut, prêt à choir sur les dents, de fatigue et de faim.

La chienne le suivait pas à pas. Elle ne voulut repartir du champ qu'à la nuit bien venue.

Enfin le garçon revient à cette maison du diable. Il ne tenait plus sur ses jambes.

Le monsieur l'attendait sur le seuil, les mains passées dans sa ceinture.

— Voilà, voilà, on a fait sa petite journée... En compagnie de la bonne petite chienne, et bien mangé! bien bu! Pas à plaindre, je pense! Demain, tu me continueras le labourage... Mais qu'est-ce qu'il y a? Tu n'as pas l'air en train.

— Il y a qu'on ne peut pas travailler si l'on n'est pas nourri. De la panse vient la danse. Aucun valet ne tiendrait dans une place pareille.

— Alors quoi? Tu n'es pas content?

— Hé non, maître. Content, non, je ne suis pas content!

Le malheureux! Leurs conventions qu'il oubliait... Cette journée de misère les lui avait fait passer de la mémoire. Mais M. du Grappin ne les avait pas posées pour rien.

A peine laisse-t-il dire l'autre : il se jette sur lui. La dame aussi, qui guettait derrière le battant de la porte, comme une grosse aragne qui guette la mouche du fond de sa bourse.

Tous les deux glapissant, cramoisis de plaisir, ils attrapent le pauvre

agneau, le dépouillent de sa casaque, de sa chemise, l'enlèvent, l'appliquent à plat sur la table où l'on mange.

— Ha, tu n'es pas content! Ha, je t'avais averti, et que je ne voulais pas de plaintes! Mais il t'a fallu entamer ta petite chanson. Suffit, suffit. Je vais t'en faire chanter une autre, mon La Ramée! Est convenu ce qui est convenu!

A cette idée qu'ils allaient lui peler l'échine, le malheureux criait tout ce qu'il savait crier.

Mais eux, sans plus de pitié qu'un morceau de fer, ils l'entreprennent...

On a raconté cela ensuite, dans les villages, comme si on avait été dans la salle pour les voir. Lui, son couteau tranche-lard en main, tout rouge et frémissant en ses babouines, tout le crin hérissé, enfin l'ogre dont on fait peur aux marmousets dont le pan de chemise passe encore la culotte. Et elle, l'ogresse, penchée, qui avançait la dent, qui avançait les ongles... Grondant de contentement tous deux. Comme le matou et la minoune tombés sur la pauvre souris que la faim a forcée de sortir de son trou...

On l'a conté... En daubant, en outrant, peut-être. On dit que tout en riant, trépignant, ils ont bien pris plaisir à se moquer de La Ramée.

— Ha, voilà! ha, voilà! Tu bois du lait, dis, mon valet? Tu bois du lait? Qu'est-ce qu'elle en dit ta bonne femme d'échine? Et qu'est-ce qu'elle en dira ta bonne femme de mère?

... On jure que c'est vrai : qu'ils lui ont enlevé une courroie de deux, trois doigts de large au long du dos...

Le lendemain, M. du Grappin a vidé les poches de son valet — qui n'avait rien, même pas de mouchoir, rien qu'un mauvais couteau et qu'un sifflet de saule; puis il l'a chargé comme une valise, comme un manteau roulé, en travers de Grand-Vent, et il l'a rapporté à la chaumine, près d'Auzon.

— Reporte-moi où tu m'as pris!

La mère et les garçons piochaient le seul champ qui leur restât au bord de la rivière. L'épierrant, le remettant en état.

Quand elle a vu revenir son enfant, saigneux comme une bête de boucherie, qui gémissait, elle en aurait pleuré; mais des larmes de sang. Elle s'est appuyée au mur de la maison, tout près de partir en faiblesse.

Cependant il lui a fallu donner l'autre jumeau. C'était dans le marché... Contre les conventions passées, qu'allait-elle faire, elle, la pauvre femme, qui n'avait pas de défense, qui n'avait pas de détour? Et à cette heure, elle ne trouvait même plus ses mots...

L'ogre a cligné ses petits yeux de goret, a fait monter le second jumeau en croupe et il est reparti sur Grand-Vent, son cheval.

Comme trois jours avant, les grenouilles roulaient et le tonnerre grondait, là-bas, au fond du soir.

Le lendemain, dès l'aube, M. du Grappin appelle La Ramée. Il lui donne ses commandements.

... Et tout se passe pour le deuxième garçon comme pour le premier : tout, l'œuf dur, et le croûton, le champ de la côte à labourer, la chienne à faire suivre, à nourrir — et ne rentrer que le soir, quand elle-même elle voudrait revenir au logis.

Quelle journée derrière les bœufs, à côté de cette chienne! Il avait commencé de chanter la chanson du laboureur qui revient de labourer, plante son aiguillade — ho! — plante son aiguillade : il ne l'a pas chantée longtemps.

Trouve sa femme au coin du feu
Toute déconsolade,
Ho!
Toute déconsolade!

Mais il était plus déconsolé qu'elle. Le soir, il n'aurait plus voulu que dire :

Va, soleil, va, couche-toi!

comme les moissonneurs aux reins moulus, à qui tarde tant à cette heure de le voir descendre tout rouge, au bout de la plaine! Car alors ils pourront rentrer chez eux, boire et manger, s'allonger et dormir. La faim l'avait vidé, la fatigue le surmontait.

Le monsieur le regardait revenir du pas de la porte.

Au premier peuplier, il lui a fait un signe de gentillesse. Et au deuxième, d'un ton de câlinerie, il lui a posé la question.

— Mais qu'est-ce qu'il y a? Tu n'as pas l'air content?

Ma foi, l'autre a répondu droit devant soi, en garçon qui ne sait plus qu'une chose : qu'il n'en peut plus! Ce qui était convenu lui était bien loin de l'esprit.

— Moi, content? Ah non, maître. Ah, pour être content, que non.

Aïe, le malheureux! L'ogre et l'ogresse ont à l'instant fondu sur lui. L'ont dépouillé, l'ont aplati de son long sur la table. Avec autant de plaisir que le putois en met à saigner les poulets, lui ont enlevé trois doigts de peau, du haut du cou jusqu'au bas de l'échine... Il criait, il criait... A se faire entendre de chez sa mère.

Le lendemain lui ont vidé les poches, l'ont chargé sur Grand-Vent. Et M. du Grappin l'a reporté à la chaumine. La mère se trouvait là, piochant, épierrant le champ, avec son seul troisième garçon.

Lorsque par-dessus la haie elle a avisé ce cheval, et le monsieur, elle a chu de tout son long au milieu de son champ, le nez sur la motte.

— Voilà, a dit le monsieur. Je tiens les conventions, sachez les tenir aussi. Ces deux-là se sont plaints. Ce ne sont pas de bons valets, faut croire. Le pain, la besogne, la chienne, rien n'allait. Je les ramène et je prends le troisième.

— Entendu, maître, a dit le troisième, dans sa simplesse. Eh bien, partons.

Il a profité de ce que la mère n'avait plus de sentiment : elle ne l'aurait jamais laissé partir. Mais lui, hardi petit! Il voulait aller voir à la maison du diable! A l'idée de ses frères écorchés de la nuque aux reins sur deux pouces de large, tout le sang lui bouillait, tout son sang le portait.

Tonnerre du ciel! Ses frères, ses compagnons de vie! Il avait toujours tout partagé avec eux, le pain de miche et le cœur de la salade, les noisettes rapportées du bois, les poires rapportées du bourg. Ses frères, ceux des courses à dénicher les merles, ceux des pêches à la truite dans la rivière, et sa mère, la pauvre bonne femme, qui se faisait tant de souci pour eux : oui, ceux de la maison, ceux qui s'étaient serrés devant le feu de deux tisons après la mort du père. Ils avaient mangé ensemble le dernier morceau de pain, et songé ensemble au lendemain où il n'y aurait plus rien à manger. Il savait de tout son cœur ce qu'ils lui étaient : ceux avec qui aller, venir, veiller, dormir dans une même maison, et qu'à eux quatre ils ne faisaient plus qu'un, au milieu de tout le reste du monde.

Tout cela, sans peut-être se le dire, il le sentait jusqu'au fond de ses os, comme on sent une rage de dents, tandis qu'il empaquetait bas et chemises dans un mouchoir dont il nouait les quatre coins.

— Ha, vous les avez bien arrangés, mes pauvres frères! Nous allons voir si vous m'arrangerez aussi. Je ne suis pas fin, je ne sais pas ce que je ferai, mais je sais bien qu'il faut que je me paie sur vous.

Il n'avait qu'une idée dans la tête, ce Mal-Mouché, comme on le surnommait. Mais quand il l'avait, il l'avait.

— Attends, toi, l'écorcheur! Tu cherches un bon valet? Eh bien, tu vas le trouver.

Ses yeux gris lui étincelaient, à croire que le diable lui sautait des fenêtres. M. du Grappin aurait senti quelque inquiétude s'il l'avait seulement regardé au visage. Mais un ogre, c'est bête. Celui-là se carrait dans sa ceinture.

— Nous avons toujours bien travaillé la peau de ces deux drôles, la grosse mignonne et moi. Le dos va leur cuire quelques jours. Maintenant, au tour de l'autre! Et qu'il la danse. L'entendre crier fera passer un quart d'heure... Ha, mon petit valet, je te vois d'ici à plat sur notre table. Si tu te doutais, si tu te doutais de ce qui t'attend!...

S'amusant de ces belles imaginations, M. du Grappin sortit, se mit en selle. Son baluchon au bras, le Mal-Mouché sortit aussi de la maison. Le monsieur se penchait pour l'empoigner par le collet, l'enlever de terre, le poser en croupe derrière lui. Il n'en fut pas besoin. Le petit s'élança, s'installa sur Grand-Vent d'une façon si résolue que M. du Grappin en resta ébahi.

Mais assuré sur soi comme il était, en sa grosse ruse et sa grosse force, il n'allait pas se dire que ce gamin pouvait avoir en tête de lui chercher des histoires.

La pauvre mère revint à soi juste pour voir Grand-Vent disparaître au galop dans un nuage de poussière. Et il emportait son dernier, son Mal-Mouché, secoué par le galop et baluchon dansant, comme il avait emporté les deux autres. Un de ces soirs, on lui rapporterait aussi celui-là, tout gémissant et tout saigneux. Elle suivait des yeux ce tourbillon, dans le chemin. Mon Dieu, mon Dieu! Qu'on a de misère en cette vie! Le caquet des oiseaux, le coassement des grenouilles, les rayons rasants du soleil qui poudroyaient à travers la haie reverdie, elle n'eût plus rien voulu de tout cela. Elle se serait voulue au fond de la rivière. Mais il fallait se remettre debout, debout et droite en pied, et se jeter sur l'ouvrage : achever de donner une façon à ce champ, fumer, semer, herser, emprunter des semences et des bêtes ; et tout, et tout, panser le dos de ses deux jumeaux, leur rendre un peu de courage, prier Dieu et ses saints et refaire la maison.

Au soir tombant, M. du Grappin tourne à Sarpoil. Avant la nuit, il met pied à terre chez soi. Le Mal-Mouché va se coucher, puisque c'était la règle pour les valets qui arrivaient à la nuit.

Mais aussi, le lendemain, le garçon se lève sans qu'on l'appelle.

— Et attention! Puisqu'ils se tiennent si fort sur ce qui est convenu, je vais m'y tenir encore plus fort, et à fer et à clou! La bataille commence.

Il va au poulailler, cueille un œuf dans le nid, ramasse une plume de poule, revient, décoiffe son œuf, et y trempant la plume, il oint de jaune d'œuf toute une tourte de pain.

Tout cela sans bruit, discrètement. Mais le monsieur et la dame l'entendent, de leur chambre. Ils descendent, quatre à quatre. Ils paraissent dans la salle comme ce jeune La Ramée achevait d'oindre sa petite portion.

Ils ont bien tiqué, tous les deux. Que dire, cependant? Le valet s'en tenait aux conventions passées.

Rechignant à moitié, le monsieur donne ses ordres. Le Mal-Mouché les prend. Il prend aussi la tourte. Il passe l'aiguillon à travers, le met à son épaule et part devant les bœufs pour labourer la terre.

La chienne l'accompagnait, en le surveillant de coin. C'était le train de la maison.

« Bon, se disait La Ramée, tout en allant vers le soleil levant, au guilleri des oiseaux : il faut d'abord que je pense à cette chienne. »

Il ne savait penser qu'à une chose à la fois, ce qui faisait qu'il y pensait de toute sa force.

Sitôt rendu au champ, il attrape la chienne — il venait de voir ce qu'il y avait à faire.

— Puisque je dois te nourrir, dis, chienne, toi, tu dois travailler pour moi!

Il l'attelle devant les bœufs.

Et allez, au labour.

La terre s'ouvrait en fumant. Un fil d'argent descendait du mufle des bœufs qui avançaient pas par pas. La chienne tirait, peinant, laissant pendre la langue. La Ramée chantait *Quand le laboureur*, ou *la Youyette*, et d'autres, d'autres, au plaisir de la gorge.

Ils ont donc labouré ainsi : dans le frais de l'air vif, d'abord, en compagnie des hochequeues qui sautillaient et du vent qui passait.

Puis le soleil a monté et a commencé de taper dur. Raie après raie, la chienne peinait, tirait la langue de plus en plus.

A midi, La Ramée dételа.

Ha, la chienne, croyez qu'elle n'a pas attendu. Être remise à la charrue ne lui disait rien, mais rien du tout. Dès qu'elle s'est vue libre, elle a enfilé le chemin, détalant, détalant. Et elle le faisait poudroyer sous ses pattes mieux que lièvre jamais ne fit.

Le Mal-Mouché a dîné tout à l'aise. Il a regardé à la marche des nuages, à la couleur des puys, là-bas, côté de soir, le temps qu'il ferait le lendemain. Et ils étaient couleur de fleur, signe que le temps se maintiendrait au beau.

« On dit bien qu'il ne faut pas vendre sa bonne fortune. Tout ira, si Dieu veut. Mes pauvres frères, j'aurai réparation du tort qu'on vous a fait... Ce jour, je suis venu à bout du chien : un autre jour, je viendrai à bout du maître. »

Le dîner fini, il a ramassé les miettes au creux de sa main, il les a avalées. Puis il est revenu, en ramenant ses bœufs.

— Valet, tu reviens bien si tôt? a fait M. du Grappin, qui est apparu sous la treille.

— Maître, la chienne m'a donné le signal. Ce qui est convenu est convenu, comme vous dites. Est-ce que, par hasard, vous ne seriez pas content?

Si ferme il a parlé, regardant de ses yeux gris le monsieur au visage, que l'autre s'est retiré d'un pas. Il lui a semblé qu'il allait recevoir quelque camouflet en pleine trogne. Oui, à cette minute, il a eu soudain le sentiment que de ce petit valet lui viendrait une grande bourrasque. Il a soufflé deux, trois fois dans ses joues.

— Maître, a redemandé le Mal-Mouché, vous n'êtes pas content?

— Si, si, valet, je suis content.

Mais s'il l'était, sa mine ne le montrait pas. Et, tournant les talons, il s'est renfoncé sous la treille. Il s'est assis au banc du fond, sur une fesse, sur l'autre, puis s'est remis debout en roulant de gros yeux. Il est allé à la cuisine où il savait trouver sa femme.

— Nous avons pris un estafier qui ne sera pas facile à conduire. Une tourte tous les matins, sans parler d'un œuf frais pondu... Que dis-tu de ce valet qui revient du labour au milieu de la journée? Dis, grosse mignonne, qu'allons-nous faire?

— Et pardi, débarrasse-t'en!

— Mais il est convenu qu'il reste jusqu'au premier chant du coucou.

— Aie donc un peu de manège, innocent que tu es. Tu lui commandes une chose qu'il ne puisse pas faire. Quand il vient dire qu'il ne l'a pas faite, tu es dans ton droit de le jeter dehors!

— Ha, grosse mignonne, comme tu as de l'idée. Voilà, voilà, voilà. Je vais chercher, pour demain.

Il se plaignait un peu le vin, à l'ordinaire. Mais en cette occasion, il avait besoin de boire chopine. Il en tire une, l'emporte sous la treille et se met à la besogne, cherchant l'idée, buvant un coup, cherchant, buvant.

L'idée, pourtant, ne venait pas. La tête appesantie, il va donc arpenter l'allée aux peupliers. Il regardait ses baliveaux. « Dans trente ans, se disait-il fièrement, ils me donneront un bel ombrage. Mais ce n'est pas tout : il me faut trouver à ce valet quelque travail impossible à faire... »

Il suait sang et eau. « Je trouverai demain ; ou après-demain. Les idées ne peuvent pas venir tout à coup à la tête. »

Une semaine passe ; puis deux, puis trois semaines. C'était le mois de mai. Les hannetons arrivaient en ronflant, du fond de la soirée, à l'heure où le ciel devient rose. Les chandelles des pissenlits se défaisaient sur un souffle, comme si on les tirait par un fil. Les chatons des noyers chutaient sur le chemin ; ils y mettaient ensuite une tache noire, quand tombait quelque ondée, chaude et fondante. M. du Grappin avait décidé de laisser ces noyers prendre fleur, puis passer fleur : et il ne pouvait pas en même temps faire travailler sa tête : on ne fait pas bien deux choses à la fois.

Enfin, un soir, l'idée lui vint.

Le Mal-Mouché s'attendait à quelque anicroche. Mais on peut dire qu'il l'espérait. Ses frères, sa mère! Il avait une si grande passion de tirer vengeance de ceux qui les avaient mal traités, que quand il y repensait, vrai, il n'en vivait plus. Mais il savait se taire, attendre, et guetter l'occasion.

« Pour de l'esprit, je n'en ai point. Je prendrai les choses tout droit, comme un boulet de canon : on verra ce qu'on verra. »

Certain matin, en se présentant aux ordres, il comprit à la mine du monsieur qu'il allait y avoir du nouveau. Hé bien, tâchons de faire face à tout.

Il avait passé l'aiguillon par le milieu de la tourte, et il tenait cet aiguillon sur son épaule.

— Voilà, dit M. du Grappin, avec un coup de tête en arrière. Les labours sont finis et les semailles, les façons données à la vigne... Donc, ce matin, tu vas faire du bois, deux faix de bois. Un, de branches non tortes ; l'autre, de branches tortes ; si droit qu'il se pourra, si tort qu'il se pourra : deux faix plus gros que toi. Et je les veux dans deux heures d'ici. Est-ce compris?

— Ce sera comme vous le voulez; oui, maître, c'est compris.

Le Mal-Mouché se retire.

M. du Grappin, en se frottant les mains, va au cellier parler à la grosse mignonne : elle caillait les fromages.

— Voilà!... Je lui ai dit : dans deux heures d'ici! Et il n'y a de bois que dans notre bois de Chambelève. Faut bien deux heures pour aller et venir, monter là-haut, passer en ce fond de ravin — et c'est tous mauvais chemins par là — abattre le bois, trier branches tortes et branches non tortes... Tu vois, ma grosse mignonne?

Il était si content de soi que, pour se récompenser, il se versa un petit verre de riquiqui. Et puis un autre.

Il en sirotait encore un, au fond de la cuisine, se disant que les deux heures allaient avoir passé, quand il a entendu le valet revenir et se décharger de deux fagots, deux gros fagots, là, dans la cour.

— Comment, toi, te voilà déjà? Mais, ce que je t'ai commandé, est-ce fait, comme je te l'ai dit?

— Tout est fait, maître, venez voir.

— Deux fagots plus gros que toi? L'un de branches non tortes, l'autre de branches tortes?

— De bois aussi droit qu'il se peut, aussi tort qu'il se peut... Et venez voir : des fagots plus gros que vous.

Le monsieur s'enlève pesamment, les mains aux genoux; et il va voir devant la porte.

Il voit.

Et les yeux manquent de lui sauter de la tête.

Ce La Ramée a coupé l'allée de peupliers. Il a coupé toute la vigne...

— Mes ceps! hurlait le monsieur, rouge comme sang de bœuf. Ma treille qui me donnait de si bon vin! Mes peupliers! Mon allée qui, dans dix-huit ans, m'aurait donné si bel ombrage! Ha, bandit! Ha, crapaud de poison de charogne!

— Alors, dites, maître, peut-être que vous n'êtes pas content!

— Content? Tu oses me demander si je suis content, canaille?

Le Mal-Mouché a tiré son couteau de sa poche avec un peu trop de promptitude. Mais il aurait eu tant de goût, tant d'entrain à se lancer sur l'ogre...

— Si, si, valet! a crié l'autre, ravalant ses paroles. C'est bon, je suis content; pour aujourd'hui, va où tu veux!

Il l'a suivi de l'œil qui sortait de la cour, le bonnet sur l'oreille. Et il a laissé passer trois bonnes minutes encore, pour être certain que ce La Ramée ne pourrait l'entendre. Alors il est allé porter ses plaintes à son ogresse.

— De la vie des vivants! Voilà, c'est la bataille! Crois-tu, cet estafier! Va-t-il être plus fort que moi, ou serai-je plus fort que lui? Il faut trouver quelque besogne qui le surmonte.

— Hé oui, grand soliveau! Tu es trop godiche, aussi! Tes fagots de

branches tortes et de branches non tortes! Comme une devinette! Il n'a eu qu'à savoir se tirer de l'attrape. Deux fagots! Donne-lui donc quelque forte besogne : tout un bois à abattre, tout un chemin à bâtir.

— Voilà, grosse mignonne, voilà, tu as trouvé. J'ai de l'esprit plus qu'il ne m'en faut pour l'ordinaire. Mais les idées ne me viennent pas bien aisément.

Il veut aller s'asseoir sous la treille, à l'ombrage, pour se remettre de son émoi : plus d'ombrage, plus de treille. Le sang lui remonte à la face, d'un coup de pompe. Il lui a fallu boire une demi-pinte d'eau claire pour se rafraîchir.

Une semaine passe, deux, trois semaines. Les genêts s'étaient chargés d'or sur la Côte-Blanche. Le soir, à la fraîcheur, un fil d'air apportait l'odeur du serpolet. Le blé montait ; le foin montait aussi dans les prés maigres de par là, une bourre brune par le bout que dépassaient les fleurs des nez-d'ivrogne, des marguerites. On se trouvait dans les grands jours, et cette large levée bleue des Dore, des Dôme, au fond du ciel, disait que le temps resterait tourné au beau.

Le monsieur avait décidé d'attendre que l'herbe fût en fleur pour trouver une idée. Son occupation du moment, c'était donc de laisser pousser l'herbe. Ensuite, il s'occuperait de trouver comment prendre le dessus sur ce damné valet. Ha, lui frotter aussi l'échine!

Mais quand on a de l'esprit, on finit par tout démêler. Un beau soir, M. du Grappin s'avise qu'il n'a qu'à reprendre ce qu'a dit la grosse mignonne, d'un chemin à bâtir. Le lendemain matin, quand La Ramée se présente, le pique-bœuf à l'épaule, la tourte au pique-bœuf, il lui donne ses ordres :

— Voilà, valet. Mon commandement est que tu traces un blanc chemin allant de mon devant de porte à l'entrée de mon bois, là-haut. Tout beau, tout blanc, tout bien allant. Et qu'il soit fait ce soir. Dis, valet, c'est compris?

— Ce sera comme vous le voudrez ; oui, maître, c'est compris.

Le Mal-Mouché tourne les talons.

— Attends, va, toi qui as pelé le dos de mes deux frères! Maintenant, à toi, à moi! C'est moi qui te pèlerai! Ou alors il faudra que le diable te pèle!

En ce mois de mars, encore, quand voletaient papillons blancs, papillons jaunes, le Mal-Mouché marchait comme s'il les poursuivait, le nez en l'air et la bouche entr'ouverte. Mais depuis qu'il avait ces affaires avec son ogre, il savait serrer les dents, il savait regarder droit.

— C'est dit, juré, je n'en démordrai point. Je l'entreprends à dater d'aujourd'hui, et je le mène tambour battant jusqu'à ce qu'un de nous deux renverse l'autre cul par-dessus tête.

Il allait suivre les ordres reçus en vrai délibéré, qui ne va pas chercher midi à quatorze heures.

— Un blanc chemin à faire? Bon, tu seras servi. Va, je te ferai passer par de fameux chemins.

Il faut croire que c'était le temps où la fève est en fleur : alors il y a, dit-on, de la folie dans l'air. Il enfonce son bonnet sur sa tête, retrousse ses manches et, pour aller plus vite, déchausse ses sabots. Le voilà parti à la course.

Et tout roule, et tout saute. Il tire des remises char et charrette, pousse Grand-Vent, presse les bœufs, vole de Badarel à Riolette, de la Reynerie à la Malotière, met en branle meunier, métayers et voisins. Tous voient la chose, s'écrient et rient. Et tout de suite ils veulent le suivre, ravis du tour à jouer au monsieur, à la dame. Car ces du Grappin n'étaient pas tellement en odeur de sainteté dans le canton.

Peut-être a-t-on, dans la suite des temps, carabiné l'histoire du Mal-Mouché. Vous savez bien : le premier qui rapporte en dit long comme le bout du doigt; le deuxième conte, ça va jusqu'au poignet, le troisième jusqu'au coude, le quatrième jusqu'à l'épaule.

Enfin voici : sur le soir, le Mal-Mouché reparaît, rechausse ses sabots, et bien campé devant la porte :

— Le chemin blanc est fait. Maître, venez le voir.

Le monsieur va voir, aussi la dame. Ils manquent d'avoir un coup de sang. Les voilà, bégayant, bleus de colère, comme des frénétiques.

Tout leur blé, le blé des domaines! Le Mal-Mouché l'avait mis en farine : de cette farine il avait tracé un blanc chemin montant du devant de la porte au bois de Chambelève.

Déjà les pauvres gens accouraient de partout, comme les moineaux vont aux vignes. Et le monsieur, la dame regardaient leur farine partir ainsi aux besaciers, aux oiseaux des buissons, aux quatre vents du ciel...

— Maîtresse, j'ai fait le blanc chemin qui m'était commandé. Voyez-vous autre moyen de le faire en un jour? Maintenant, si vous n'êtes pas contente, faut le dire!

Contente? Elle s'étranglait de contentement.

D'un ton à décourager toutes les ânesses du bas pays, elle commence à brâmer :

— Ho, notre grain, notre chevance! Tout perdu, gaspillé! Nous en avons pour bien six mille écus au bas de l'échine!

Par chance pour elle, ce mot d'échine rappela au monsieur ce qui était convenu. Vite, il plaqua la main sur la bouche de sa femme.

— Tais-toi, grosse mignonne! Voilà, voilà, nous sommes contents!

Une heure après, ils s'étranglaient encore, mangeant la soupe aux choux.

— Tu n'as pas su t'y prendre, grand veau! grondait la dame.

— Hé, j'ai fait ce que tu m'as dit de faire, grosse mignonne.

— Il te fallait lui commander chose qui ne se puisse absolument pas, pas plus que faire passer un bœuf par le chas d'une aiguille.

— Que tu as de l'idée, grosse mignonne! Qui ne se puisse absolument

pas, voilà! Et faire main basse sur lui; alors dis, ma petite femme, et l'écorcher tout vif!

Le Mal-Mouché sentait bien qu'au point où les choses étaient portées, il faudrait que tout craquât. Mais il irait, il irait vertement. Chaque matin, désormais, il se levait avec plus de courage que la veille. Avec sa tourte et son pique-bœuf, il se présentait à son monsieur, d'aplomb dans ses sabots.

Arrive un matin où le Mal-Mouché venant aux ordres les trouve tous deux, la dame aux côtés du monsieur. Ils fixent sur lui leurs petits yeux féroces.

— Voilà, La Ramée, je répète : il y a des voleurs dans le pays; alors tu feras sortir les vaches de l'écurie par le fenestron, et tu les feras entrer dans l'enclos sans débarrer les portes; ni, bien sûr, sans ouvrir de brèche à la muraille... Dis, La Ramée, as-tu compris?

— Oui, maître, j'ai compris. Ce sera donc comme vous voulez.

Il s'en va, regardant droit devant soi, à bout d'horizon. Les choses se présentaient à son esprit l'une après l'autre, tout droit, tout roide, avec une force de tonnerre.

— Cette fois, je crois que nous le tenons, dit le monsieur à la dame, sur les neuf, dix heures du matin. Veux-tu, grosse mignonne, allons voir jusqu'au clos? Nous le prendrons sur son embarras, nous lui réglerons son compte.

Ils vont. Et l'idée que ce satané petit valet leur tomberait tantôt dans les mains les faisait fringuer de plaisir.

D'un peu loin, ils le voient, assis près de la porte, sur un quartier de pierre, son pique-bœuf entre les jambes.

— Eh bien, valet? Tu as fait à mon commandement?

— Oui, maître, comme vous me l'avez commandé.

— Les bêtes sont dans le clos, sans que tu aies ouvert la porte ni ouvert de brèche dans le mur?

— Elles y sont, sans qu'il y manque rien.

M. du Grappin, ébahi, tire la clef de son gousset; il ouvre... De fait, les vaches sont là.

Mais les vaches mises en quartiers. Le Mal-Mouché les a coupées au couperet, a poussé ces quartiers par le fenestron, les a jetés par-dessus le mur. N'était-ce pas le seul moyen de mettre les bêtes hors de l'écurie, puis dans le clos, sans débarrer les portes?

On conte l'histoire ainsi, et que l'ogre et l'ogresse, noirs de fureur, semblaient du coup comme leurs bêtes, coupés en quatre.

— Crache dessus et prie le bon Dieu qu'il gèle!

Puis les voilà à beugler d'un tel ton qu'ils auraient bien couvert la voix de tous les taureaux du pays.

— Mais dites, maître, maîtresse, vous n'êtes peut-être pas contents?

Se faire peler l'échine, de surcroît? Il leur fallait bien l'être! Ils écumaient de contentement, tous deux.

Ils mangèrent tout ce qu'ils purent de cette viande, dans les jours qui suivirent. Le reste, ils furent forcés de le vendre : trois sous la livre. Les pauvres gens en profitèrent.

Le Mal-Mouché, sans doute, n'avait pas encore fait tout à fait amitié avec ces bœufs, ces vaches. Surtout, il était pris par cette guerre à mener contre l'ogre. La guerre, c'est de tout saccager à l'ennemi, et c'est toujours un triste fait. Reste qu'il était tombé là-dedans, et il ne songeait plus qu'à faire le dégât. Il irait! Il ferait! Les cent dix-neuf coups et la vole! Dès qu'il repensait aux jumeaux qui hurlaient sous les petits yeux clignotants de cet autre, ou à sa mère tombant pâmée de douleur derrière la haie, comme elle serait tombée d'un coup de couteau, le Mal-Mouché sentait le feu lui chauffer le sang, et sa colère se remettait à bouillir.

Le monsieur et la dame n'ont pas soupé ce soir-là. Le bouillon même n'aurait pas passé.

Ils gagnent leur chambre ; ils commencent par s'enfermer à double tour. Après cela seulement, et encore à toute petite voix, de peur qu'il ne les entende et ne prenne le droit de tirer son couteau, ils se mettent sur le valet. Ce tison d'enfer en moins de quatre mois aura saccagé le domaine : il a coupé l'allée, il a rasé la vigne, jeté le blé au vent et les bêtes aux orties! Chaque jour une tourte, un œuf! Il ne leur laissera que les yeux pour pleurer...

— Voilà, grosse mignonne, comment se douter? Après la mort du père, je l'ai vu, ce gamin : il était là, un pauvre pitaud de campagne, ouvrant la bouche comme un goujon qui a perdu l'eau...

— Tu aurais dû y regarder à deux fois! Maintenant que feras-tu, dis-moi, grand âne rouge?

Coiffé de son casquamèche, l'ogre se promenait en pantillon, du lit à la fenêtre.

— Voilà, voilà, grosse mignonne : oui, que ferai-je?

— Il est plus fort que toi, le vois-tu? Ne nous reste plus qu'à nous retourner vers quelqu'un de plus fort que lui. Je vais mander deux mots de lettre à ma cousine la babouane. Et lui, nous l'enverrons demain garder les cochons dans son bois.

— Ha, voilà! c'est ça, grosse mignonne.

— De ceux qui ont eu des affaires avec la cousine babouane, par là-haut, ils ne sont pas épais ceux qui ont reparu. Si fort que soit ton Mal-Mouché, la babouane lui fera un sort.

Tout de suite, à la chandelle, elle écrit cette lettre. Il ne faut pas remettre au lendemain les bonnes actions qu'on peut faire le jour même. Cra-cra, la plume d'oie grinçait, tant elle appuyait sur les mots. Et elle l'expédie par la chienne, qui était dressée à aller trouver la cousine — il y avait probablement en tout ce commerce un peu de sorcellerie.

Après quoi, déchargés d'un poids, puisque ce serait à la babouane à

faire son petit travail de bénédiction, ils se mettent au lit tous les deux, s'endorment et ronflent de concert.

Le Mal-Mouché le sentait bien : il se brassait quelque chose pour lui. On devait être aux bouillons de la lessive! Mais si le bon ange voulait continuer à l'aider, il lui ferait surmonter l'ogre, l'ogresse et le diable.

Il se sentait réveillé comme un cinq sous, fort comme un avant-train.

Le vent passait, portant l'odeur des seigles mûrs, cette bonne odeur de boulangerie. On allait dans le mois prendre faux et faucille. Dès que le coucou voit qu'on y touche, il ne chante plus. Parce qu'une année la tourterelle l'a loué pour faire sa moisson, et lui, tout échiné, a bien juré qu'on ne l'y reprendrait point. Le temps des blés venu, il se tait, il se cache.

Mais le Mal-Mouché, lui, ne se cachait pas. Devant ce grand pays d'été, couleur du temps, plein de vols de pigeons et de volées de cloches, il sortait au matin, prenait le vent, secouait les oreilles. Et il ne voulait rien craindre de ce qui pouvait lui venir à la rencontre.

— Voilà, valet, lui a dit l'ogre : tu vas mener mes quarante cochons à la glandée, au bois de Plantechoux, au bois de la babouane. Pour le chemin, suis la chienne : elle te le montrera. Dis, Mal-Mouché, as-tu compris?

Il ne comprenait que trop. A la glandée? Les glands n'étaient pas mûrs!

Mais il fait signe que c'est bon, que c'est chose entendue.

Il part, poussant ses quarante porcs. Il va, un chalumeau de blé aux dents, d'un pas aussi carré que s'il allait à la soupe.

C'était haut, c'était loin, ce bois de Plantechoux, plus haut que Chambelève et le Vernet-la-Varenne.

Il montait, derrière la chienne. Arrivé à Pierregrosse, il voit dans un vert pré une bergère gardant ses moutons.

— Garçon, où vas-tu de ce pas?

— Bergère, au bois de la babouane.

— Tu y vas, tu n'en reviendras pas : la babouane te mangera, pauvre garçon.

— Non pas peut-être, bergère, si vous me donniez un fromage.

— Ho, tiens, pauvre garçon, de mes fromages, en voici un.

Arrivé au Peigneur, il voit sur un pâtis un berger qui gardait ses chèvres.

— Garçon, où vas-tu de ce pas?

— Berger, au bois de la babouane.

— Tu y vas, tu n'en reviendras pas : la babouane te mangera, pauvre garçon.

— Non pas peut-être, berger, si vous me laissiez ramasser cette vesse-de-loup.

— Ramasse, pauvre garçon, ramasse!

C'était un de ces champignons des pacages, rond comme un caillou de ruisseau, mais devenu tout brun avec le temps.

Arrivé aux Fialins, le Mal-Mouché voit dans une terre vague un chasseur qui chassait le lièvre.

— Garçon, où vas-tu de ce pas?

— Chasseur, au bois de la babouane.

— Tu y vas, tu n'en reviendras pas : la babouane te mangera, pauvre garçon.

— Non pas peut-être, chasseur, si vous me prêtiez votre fusil.

— Tiens, prends, je te le prête. Et si jamais tu désengeançais le pays de cette babouane, je te le donnerais!

Le Mal-Mouché met le fusil sous son bras, dans son manteau de pluie; ce fromage rond, fromage de brebis, il se le colle sur la manche, à son bras gauche. Et ainsi muni, poussant les quarante cochons, il entre au bois de Plantechoux.

Il n'avait pas fait trente pas, dans les sapins, les bouleaux, les mélèzes, qu'il avise la mère babouane.

Elle semblait l'attendre. Elle était faite comme l'ogresse, mais en plus fort, en plus rouge, en plus rogue. Haute comme une tour, comme la tour de Montpeyroux; et ses cochons, qui vaguaient çà et là, grognant, fouillant la terre de leur groin, ses cochons, plus gros que des maisons.

— Hé, garçon, que demandes-tu?

— La pâture de mes porcs.

— Le bois est mien. Et mien tout ce qui entre. Toi et tes cochons je vous mange, si je suis plus forte que toi. Comme tu peux prendre mes cochons, si tu es le plus fort. Mais dis un peu : est-ce pas toi qu'on nomme le Mal-Mouché?

— Si, babouane, c'est moi.

— Et on te dit si fort, toi, pauvre drôle?

Elle l'envisageait d'un air de dérision, clignant ses petits yeux pleins de cire, que l'âge commençait d'érailler. Elle avait le cou plus large que le pied des pères sapins qui entouraient la place, les bras plus épais que leur pile. Toute mafflue et de face écarlate, elle se tenait là, ses grosses mains rouges de buandière sur son ventre. Et pour mieux regarder le Mal-Mouché, elle rentrait la tête dans les épaules. Ainsi, rassise en sa force trapue, on la sentait plus forte que deux pressoirs à huile.

Le Mal-Mouché ne s'étonnait pas.

— Dis, reprit-elle, qu'as-tu donc là de rond et de blanc, sur ta manche?

— Oh, tu sais, mère babouane, on m'appelle le Mal-Mouché : je ne me mouche pas toujours juste entre mes deux pieds...

— Ha, mais, alors, dis, quand tu craches... Crache devant toi, pour voir?

L'autre fait mine de se secouer, tire le fusil à travers le manteau et en plein mufle de la dame envoie la décharge de plomb de lièvre.

— Ho, nom d'un chien! Tu as une façon de cracher... Oui, tu es fort. On ne m'a pas raconté de craques. Mais dis, pourrais-tu bien faire ce que je fais? Regarde.

Elle se baisse, cherche de droite, de gauche, parmi l'herbe, trouve enfin quelque pierre, la ramasse, la serre en sa poigne. Puis elle rouvre la patte, et le gravier en tombe en pluie.

Le Mal-Mouché hausse l'épaule.

Il se baisse à son tour, fait mine de chercher, montre la vesse-de-loup, puis la serre en son poing, et de ce poing sort une fumée rousse.

La babouane fait des yeux ronds comme des lunes. Elle reste si saisie, d'abord, qu'elle n'a pas une parole. Elle s'est seulement quelque peu plus tassée encore, pour s'enfoncer, disparaître entre deux de ses sapins.

— C'est vrai, tu es le plus fort. Ecoute, Mal-Mouché, tu m'as mouchée, comme tu as mouché le cousin, la cousine d'en bas : le bois est tien, je te le quitte et je te laisse mes cochons, les pauvres petites bêtes. Adieu donc, tiens-toi fier.

Elle s'en est allée comme elle avait dit, traînant ses chaussons dans la mousse et les chanterelles.

Il se trouvait que c'était jour de foire, là derrière, à Saint-Germain-l'Herm. Les gens qui montaient à la foire ont vu la babouane déguerpir : le dos rond, la trogne basse, plus honteuse que la chienne de M. du Grappin quand le Mal-Mouché la dételа, qu'elle détala vers la maison, le balai entre les jambes. Ce n'a fait qu'un bruit aussitôt, qui a couru toute la montagne.

Le Mal-Mouché, cependant, ramasse tous ses cochons, les mène vendre à Saint-Germain. Il faisait bon le voir, poussant ce flot de porcs, de ces bêtes rondes comme des muids, et trottinant comme des marmots qui vont à la moutarde! Les oreilles, plus larges que feuilles de chou, leur battaient le groin, et la petite queue, derrière, tirebouchonnait. Quand les marchands les virent!... Ils se les disputèrent, ils se les arrachèrent. A six louis la pièce, ces porcs se vendirent comme des petits pains.

Pendant qu'il y était, le Mal-Mouché vendit aussi ceux de son maître.

Voilà la foire en ébullition, tous les gens en mouvement, comme des pois à bouillir dans la marmite. Il ne se parlait que de cette vente de cochons et du départ de la babouane. Tout le monde voulait voir La Ramée : les plus hardis venaient le complimenter et lui toucher la main. S'il n'avait bu que de l'eau, chez son maître, il se rattrapa, ce soir-là! Avec l'un, avec l'autre, il a fallu trinquer.

Monsieur et Madame du Grappin étaient montés à petits pas du côté de Chauvaille pour avoir plus tôt les nouvelles...

Et ils virent bien qu'il y en avait. Les gens descendaient tous par bandes, faisant de grands bras, parlant dans le haut de la voix.

Quand on les avise, on s'arrête, on se concerte. Puis on se décide à approcher. C'était là, au tournant, sous la petite tour où on dit que se retirait quelquefois la babouane. Un peu confusément, avec des éclats de voix et des envols de main, cinq ou six de ces gens ensemble, ils content la diablerie : la babouane mouchée au bois de Plantechoux, la babouane déguerpie, tous les cochons vendus en foire!...

Les deux du Grappin deviennent rouges, ils deviennent bleus, ils deviennent noirs, ils passent par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. En fin finale, ils restent blancs de rage, plus blancs que leur chemise.

— Dites qu'il a su se montrer, votre valet! Ce La Ramée! Mais pas de pays où il arrive de plus drôle de choses que dans ce monde!

L'ogre et l'ogresse restent là, plantés, au tournant, si démontés qu'ils n'auraient pas reconnu leur main droite de leur gauche.

— Alors? Nous qui pensions que la cousine babouane l'étriperait, le réduirait à rien...

— Et il a vendu nos cochons! Nos quarante cochons! Tout ce qui nous restait de notre chevance!

— Ha oui, nous voilà bien! Ruinés, rasés, tondus...

Ils semblaient des ensorcelés ; la tête leur fumait comme un cuveau de lessive.

— Regarde, grosse mignonne! Regarde comme j'ai maigri! Je passe les deux poings entre mon ventre et ma ceinture!

— Et moi! mes robes! J'ai fondu!... Il aura notre peau.

— Le pire, voilà, nous sommes forcés de le garder jusqu'au printemps, jusqu'au chant du coucou...

— Jusqu'au chant du coucou... Sais-tu, grand âne rouge? Tu me donnes une idée. Viens, rentrons vite dans notre pauvre maison. Tu vas m'apporter suffisamment de poix résine, un sac de plumes...

Le Mal-Mouché revenait de la foire, le fusil en bandoulière, le chapeau en bataille. La chienne suivait à quatre pas derrière, la queue ramenée sous le ventre. Mais lui, il sentait ce boursicot plein d'or au fond de sa poche, et tendant la guêtre dans les tourbillons de poussière, il allait en chantant turluron, turlurette.

Car lui-même il a fait — ou bien ces trois garçons de Sarpoil — une chanson de son aventure. Seulement, elle s'est perdue. Plaise à qui la retrouvera, au fond de nos campagnes, de me la faire connaître.

Tout le portait, ce soir-là : le vin, la victoire, la grande vue. L'air, sur la côte, sentait la poudre des chemins, la fougère chauffée et la fleur de verveine. C'était, donc, à soleil rentrant ; et son poudroiement rouge emplissait la montagne, il vous en mettait plein les yeux. La Ramée marchait et chantait.

Mais en quittant la route, il dresse les oreilles. En entrant dans la cour, il fait halte : pas de doute : on entend chanter le coucou.

Coucou ! coucou ! coucou !

— Ho, ho ? Avant le printemps, et l'hiver, et l'automne, déjà son chant ? Quel diantre d'oiseau est-ce là ?

Il empoigne son fusil, passe à l'enclos, en trois pas et un saut. Et là, dans le cognassier, qu'avise-t-il ? Quelque chose d'emplumé, mais gros, plus gros qu'un des porcs de la babouane. Ce volatile chantait à perdre haleine :

Coucou ! coucou ! coucou !

— Ha, le bel oiseau, maman ! Chante, coucou, chante... Je vais t'apprendre à chanter, avant le mois d'avril !

A la minute, voilà le prétendu coucou favorisé d'un coup de fusil dans le fondement.

Quelle bramée. L'ogresse — car c'était elle, qui s'était frottée de poix résine et roulée dans la plume — l'ogresse dégringole sur la chienne et l'éreinte. Et voyez ce que c'est quand la chance vous en veut : la pauvre créature, tombant sur le derrière, trouve encore le moyen de casser sa dent rousse.

L'ogre accourt, bramant lui aussi.

— Quoi, maître ? Alors ? Vous n'êtes peut-être pas content ?

On ne sait trop ce qui ce soir-là, le poussant à bout, lui a fait perdre la tête : peut-être surtout le coup de fusil sur sa femme, peut-être surtout la vente de ses cochons ? Toujours est-il qu'il a éclaté tout à coup :

— Ah ! non et non ! Je ne suis pas content, grand assassin, bandit, mangeur de monde !

Les choses n'ont pas traîné.

Oui, La Ramée lui saute dessus, l'attrape, le roule, le pille, l'emporte, l'applique tout à plat sur la table, lui arrache casaque, casaquin...

— Et allez ! Tu vas apprendre le goût de la farce que tu as faite à mes pauvres frères !

Son petit couteau dans les doigts, il commence d'enlever à l'ogre un ruban de peau en partant du bourrelet de la nuque.

Est-il allé jusqu'au bas de l'échine ? Les uns ont dit que oui. D'autres disent que non. Qu'en ce cas ce n'a été qu'une aiguillette de peau. La cruauté poussée est d'une bête butée, d'une bête brute. Ou plutôt, pour cette cruauté calculée, il faut être pire qu'une bête ; vicié de sang, échauffé de cervelle.

Le Mal-Mouché, dès le premier instant, eut assez de sa vengeance. Il jeta son couteau. Et avant même que l'ogre fût bien au fait du badinage, l'empoignant par les cheveux et par le fond des brayes, il alla le déposer sur l'herbe de l'enclos, aux côtés de l'ogresse.

Ils en seraient morts, ils n'auraient fait faute qu'à leur écuelle. Mais ils n'en moururent pas. Comme les chats, les ogres ont neuf vies. Quand l'échine et le bas de l'échine leur ont un peu moins cuit, ils se sont hissés

sur Grand-Vent. Au petit pas, geignant, les mains aux reins, ils sont allés retrouver la cousine babouane. Son repaire était un château, quelque part du côté d'Auzelles.

On croit savoir, par des bavardages d'auberge, qu'à sa mort elle a tout laissé à un enfant qu'ils ont eu sur le tard et dont ils l'ont fait la marraine.

Le Mal-Mouché n'a emporté qu'une chose de la maison du diable : une seule chose — et aussi l'argent des cochons pour ses services, et la reconnaissance de dette trouvée dans la poche de l'ogre. Devinez quelle chose? Eh bien, la grande dent rousse de l'ogresse ramassée sur le gazon, au pied du cognassier, quand il est venu y poser l'ogre.

— Té, je l'emporte. Ce sera pour faire un manche de couteau, en souvenir!

Il ne l'a pas mise en sa poche, bien qu'il ne fût guère délicat sur le dégoût. Il l'a attachée du cordon de peau de l'ogre, et il la faisait tournoyer autour de sa tête.

Il est parti ainsi, d'un tel train, d'un tel cœur. Il semblait le roi du pays, dévalant par ces côtes, et tout le monde l'acclamait.

Avant l'heure de la soupe, il était à Sarpoil.

Avant la nuit fermée, il était chez sa mère.

Quand elle l'a vu entrer, la pauvre bonne femme!...

Chaque soir, elle tremblait de voir reparaître Grand-Vent lui rapportant son Mal-Mouché au dos pelé. Si elle entendait les pas d'un cheval dans le chemin, du carreau de légumes qu'elle sarclait, elle se levait toute blanche. L'ogre rouge allait reparaître, il jetterait à ses pieds, comme un sac, barbouillé de sang, le pauvre dernier de ses garçons...

Et ce garçon revenait de son pied, non coq saigné, mais coq chantant. Avec la dent de l'ogresse et le cordon de peau de l'ogre, il rapportait une bourse pleine de pièces d'or...

Les deux jumeaux, s'ils n'étaient tout à fait remis, se remirent du coup.

Tout leur âge, le dos leur a cuit, aux changements de temps. C'était même bien commode pour leur mère, quand elle se demandait si elle devait faire sa lessive. Et plus tard pour leur belle-sœur.

Car ils ne se sont pas mariés. Tous deux ont fait des oncles. Ils n'étaient pas devenus de ces plus fins, mais enfin, ils pouvaient aller avec tant d'autres, qui attendent de l'être.

Le Mal-Mouché, de la bourse d'or, a acheté un moulin. Aux Virans, dit-on, près d'Ambert. Lui, il s'est fait meunier, pour racheter son péché, de cette blanche farine éparpillée de la maison du diable au bois de Chambelève. Il s'est marié. Il a pris une brave petite et ils ont eu beaucoup d'enfants.

Bien sûr, du jour qu'il s'est marié, il n'y a de lui plus rien à dire.

HENRI POURRAT

AU RÉGIMENT DE NEUSTRIE

(SOUVENIRS)

par le COLONEL GIRARD

Le manuscrit de ces souvenirs jusqu'à ce jour inédits a été découvert récemment à Châteaudun par M. Paul Desachy. Leur auteur, Étienne-François Girard, eut une carrière de soldat : il fit la plupart des guerres de l'Empire et devint colonel. Sous la Restauration il fut nommé maire de Toulon et révéla dans ce poste de réelles qualités d'administrateur. Le colonel Girard n'eut jamais rien du reste d'un traîneur de sabre : ce chef courageux n'aimait pas la guerre pour la guerre et il témoigna toujours d'une grande humanité. Ses souvenirs, qu'il ne destinait pas à la publication (il n'avait songé en les écrivant qu'à ses descendants et espérait que leur lecture aurait pour eux quelque utilité et quelque agrément*), révèlent l'honnêteté d'esprit, une heureuse philosophie et de rares dons d'observation. M. Desachy qui s'apprête à les publier intégralement estime à juste titre qu'ils* « soutiennent la comparaison avec les meilleures autobiographies de l'époque. »

François Girard était né à Châteaudun. Il conte dans ses premiers cahiers sa jeunesse qui à la suite de la mort de ses parents fut assez misérable. A dix ans il travaillait aux champs dans des conditions très rudes quand on l'envoya à l'abbaye de Saint-Avit, près de Châteaudun, pour le service de l'Église. *Là il apprit à lire, mais on le traita avec une telle sévérité et tant d'injustice qu'il prit un jour la fuite et gagna Paris. Pour ne pas être à la charge de lointains parents auxquels il avait été, dès la première nuit, demander un gîte, il résolut de devenir soldat. Il allait avoir dix-huit ans.*

Les pages qu'on va lire sont un témoignage précieux sur la vie d'un régiment d'infanterie à la veille de la Révolution. Les notes sont dues à M. Paul Desachy (N.D.L.R.).

AYANT décidé de m'informer d'un enrôlement, j'allai me promener au bord de la Seine que je longeai jusqu'à la place de Grève lorsqu'un recruteur m'aborda et me proposa de prendre parti pour son régiment qui était colonel général de Dragon, justement en garnison à Châteaudun.

— Non, répondis-je, je suis encore trop petit pour faire un cavalier. D'ailleurs je ne veux pas aller dans cette ville où la plupart des officiers, le colonel et le major me connaissent.

Je le quittai. Un autre vint aussitôt à moi et d'un ton joyeux :

— Monsieur l'abbé, voulez-vous prendre parti pour le plus beau régiment de France? Voyez un habit blanc comme neige, revers et parements de velours noir et passepoil rose. Est-il rien de plus seyant? Avec cela, un très bon colonel et une charmante garnison. Allons, monsieur l'abbé, quittez ce vêtement noir qui vous va si mal et sous cet uniforme vous serez un très joli garçon et un bon soldat.

— Je l'espère bien, affirmai-je, car je suis déjà décidé à servir.

Il me mena chez son capitaine, rue Saint-Germain-l'Auxerrois.

— Mais quel âge avez-vous? demanda ce dernier.

— Bientôt dix-huit ans, dis-je résolument.

— Dix-huit ans!... Hum!... Peut-être pas même quinze. Avez-vous des papiers, un passeport, quelque chose d'équivalent?

Je n'avais rien. Il m'interrogea sur mon pays, ma famille ; je lui parlai de mon parrain chez qui je logeais.

— Hé bien, conclut-il brusquement, en se tournant vers le recruteur, il est jeune, mais plein de bonne volonté. Il faut le recevoir.

Ces mots étaient à peine dits qu'une jeune et jolie demoiselle sortit d'un cabinet voisin.

— Oh! papa, papa! Le beau petit soldat que cela fera. Je veux l'enrôler moi-même.

Dès qu'elle eut rempli l'imprimé, elle le présenta à son père, puis à moi, en me priant de le signer :

— Mais, je ne sais pas écrire.

Elle parut surprise, embarrassée. Son père lui conseilla de me guider la main pour tracer mon nom. Elle le fit avec adresse, puis m'embrassa avec grâce.

— Allons, mon garçon, me dit le capitaine, quelle somme allez-vous me demander pour votre engagement?

— Mais ce que vous donnez aux autres.

— Peste! Je donne cent vingt francs à ceux qui sont grands et bien faits, mais à un petit bonhomme comme vous... tenez, voilà douze francs et comme je suis généreux j'y ajoute un chapeau, un plumet, une cocarde [1].

J'étais si heureux de la réalisation de mes plus chers désirs que j'acceptai sans marchander.

Un homme entra, des chapeaux plein les bras. Le capitaine en choisit un, m'en coiffa, m'attira devant une glace :

— Comme ça lui sied bien! s'écria-t-il. Il a déjà l'allure d'un vieux militaire. Promenez-vous ainsi dans Paris ; les femmes vous feront les yeux doux et les jeunes gens vous envieront.

— Non, non, répliquai-je. Gardez-moi mon chapeau. Je reviendrai le prendre demain dans la matinée avant de partir pour mon régiment.

1. La prime pour un engagement de huit ans était alors de cent francs, plus un pourboire.

— Quoi, sitôt? Mais je puis vous autoriser à rester cinq ou six mois à Paris. Rien ne vous presse.

— Si, je veux rejoindre tout de suite.

Le sergent me conduisit chez le commissaire, pour la ratification de mon engagement. Lui aussi s'étonna de mon désir d'être incorporé si vite.

— Le capitaine aurait préféré que vous attendiez six mois ; vous êtes si jeune et si petit. Vous auriez pu pendant ce temps ou grandir ou être racheté par vos parents. Mais maintenant que voilà votre enrôlement ratifié, il n'y a plus que le ministre qui puisse vous vendre votre congé et le capitaine ne peut rien y gagner.

Je demandai au sergent d'écrire sous ma dictée une lettre de remerciement à mon parrain. Je rentrai chez celui-ci qui ne cessait de me recommander d'éviter soigneusement les pièges des recruteurs et le lendemain matin, quand il fut parti à son bureau, au lieu de rejoindre sa femme qui m'attendait pour prendre une tasse de café, je me glissai dans la rue et je grimpai dans un fiacre.

J'indiquai la rue Saint-Germain-l'Auxerrois au cocher quand celui-ci compléta l'adresse :

— Ah! parbleu! chez le capitaine Cheneva, si je le connais! c'est lui qui recrute pour le régiment de Neustrie.

J'étais tout troublé encore de ma fuite quand j'arrivai chez le capitaine. Il le remarqua.

— Rassurez-vous, me dit-il, vos parents n'ont plus aucun droit sur vous.

Le sergent nous rejoignit. Il amenait un jeune homme, enrôlé pour le même régiment et qui partait avec moi. Nous montâmes tous les trois dans un fiacre qui nous attendait. Hors des barrières, on déjeuna gaîment. Le sergent nous accompagna environ une lieue encore jusqu'à une auberge où il ne voulut pas que nous nous séparions sans avoir trinqué une dernière fois. Puis il me prit dans ses bras, m'embrassa avec effusion :

— Mon petit ami, un jour vous serez mon officier.

— Vous ne le pensez pas, ni moi non plus, répondis-je.

— Si, si, j'en suis sûr et j'en serai bien aise.

Sa prédiction s'est réalisée. Je suis devenu son capitaine et, malgré les fâcheuses habitudes qu'il tenait de son métier de recruteur, je lui ai toujours été vivement attaché.

Mon camarade était un beau garçon de vingt-trois ans, très doux de caractère. Je lui proposai de diriger notre marche et notre dépense. Nous disposions de trente sols par journée, sans être obligés d'arriver à la date indiquée sur notre feuille de route. Il se conforma à tous mes désirs et me marqua la plus obligeante amitié.

Cependant, au bout de quelques jours, il me tint ce langage, auquel j'étais loin de m'attendre :

— Le métier de soldat, me déclara-t-il, est le dernier de tous.

— Vous le connaissez donc?

— Malheureusement trop... Si vous voulez, au lieu de rejoindre le régiment, nous passerons à l'étranger.

Je protestai avec vivacité :

— Non! je serai fidèle à l'engagement que j'ai signé. Et si dans huit ans je ne suis pas satisfait, il me restera la ressource de m'en aller.

— Huit ans, s'écria-t-il. Avant la moitié, vous en serez dégoûté.

— Mais si vous trouvez le métier militaire si déplorable, pourquoi le prenez-vous?

Il hésita un instant :

— Ça c'est mon secret... Mais je sens que je peux me confier à vous. Eh bien, sachez donc que j'ai servi trois ans dans le régiment de Flandre, et que j'ai déserté parce que je ne pouvais supporter plus longtemps les mauvais traitements dont nous étions victimes.

J'objectai.

— Peut-être serez-vous moins maltraité au régiment de Neustrie....

— Tous se valent, fit-il en hochant douloureusement la tête. J'ai eu assez de camarades de garnison pour savoir que tous sont menés de la même manière.

— Mais alors, pourquoi rengagez-vous?

— Je n'ai que ce moyen d'éviter mon arrestation et les galères.

J'étais atterré.

— Ne vous affligez pas, continua-t-il. Ne suis-je point hors de danger? Si vous voulez me suivre demain nous changerons de direction. Sinon je m'en irai seul de mon côté et serai bientôt à la frontière.

Le lendemain il tenta encore de m'entraîner. De mon côté je m'efforçais de le convaincre de m'accompagner. A un croisement de grande route il s'arrêta :

— C'est ici alors que nous devons nous quitter.

Je le suppliai de me suivre, mais il s'arracha brusquement de moi, fit quelques pas, se retourna, puis revint en courant :

— Ah! tant pis, quoi qu'il arrive je reste avec vous. D'ailleurs je crois que vous me porterez bonheur.

Son visage était baigné de larmes. J'étais plus ému encore. Je lui sautai au cou et l'embrassai du profond de mon cœur.

Nous reprîmes la route plus allègrement et bientôt nous arrivions à une auberge où se trouvait un soldat du régiment de Perche qui avait fini son temps et ne cessait de redire sa joie de retrouver son village et les siens. Je craignais qu'il ne retournât encore mon compagnon. Je feignis la fatigue et le pressai d'aller lui aussi se coucher. L'autre voulait se joindre à nous et partager l'un de nos lits.

— Non, répondis-je, je n'aime pas coucher à deux.

— Il faudra bien t'y faire, répondit-il avec humeur et même t'habituer à coucher à trois.

Au petit jour je réveillai mon camarade. J'avais toujours peur qu'il ne changeât d'idée.

— Partons vite. En marchant bien nous pourrons être à la caserne ce soir même.

— Mais je ne suis pas pressé. Il sera toujours trop tôt d'y arriver.

Il faisait le malade. Nous traînâmes toute la journée le long des routes. J'essayais de le distraire et de détourner ses pensées. Le jour tombait, nous étions loin encore de notre but. Il voulait coucher dans une chambre séparée. Je ne le quittai pas. Toute la nuit je l'entendis se retourner, soupirer, gémir. Au matin il refusait de se lever.

— Partez seul, ne cessait-il de me répéter. Enfin je le décidai, il était midi. Nous pourrions encore atteindre la garnison le soir même [1]. Nous pénétrâmes à sept heures du soir dans la cour de la caserne.

De nombreux soldats nous entouraient, nous questionnaient. L'un d'eux me prit par le bras, m'arracha du groupe, me proposa de me mener à sa propre chambrée et de m'y trouver un lit. Il s'occupa aussi de loger mon compagnon et revint près de moi. Il m'interrogea sur mon pays. Quand il sut que j'étais de Châteaudun il poussa un cri de surprise.

— Mais alors, vous connaissez monsieur Molard?

— Hélas! le pauvre homme est mort quelques jours avant mon départ.

Il devint tout pâle.

— Mort!... vous en êtes sur? Mais quel monsieur Molard?

— Le pharmacien de la place d'Armes.

Il me serra convulsivement le bras :

— Combien avait-il d'enfants?

— Trois. Je n'en connais que deux, l'un qui est à Tours et sa fille toujours dans sa maison. Le troisième est soldat, je ne sais où.

— Le troisième, c'est moi, me cria-t-il.

Il éclata en sanglots et se jeta sur son lit.

La retraite était battue. Un sergent fit l'appel, prit mon nom, m'avertit de me tenir prêt le lendemain à huit heures pour qu'il me présentât au colonel.

Les soldats couchaient à trois par lit. Mes deux camarades me demandèrent quelle place je préférais. Je les remerciai de leur politesse et, dans la crainte de tomber à terre, je choisis celle du milieu que je pensais la meilleure. Je revins de mon erreur. Mes voisins, dont l'un avait fait la guerre du Hanovre, me permirent tout juste de me poser sur un côté, le corps constamment allongé. Je fus aise que le petit jour me permît d'aller respirer autre part.

Tandis que le sergent me conduisait chez le colonel je le priai d'intervenir pour me laisser dans la compagnie où je venais de retrouver un compatriote.

— Molard, me dit-il, n'a plus qu'un an de service et ne veut pas ren-

1. Les manuscrits de Girard n'indiquent ni le nom de sa première garnison ni la date où il est arrivé. Par reconstitution nous avons établi que cette ville était Bitche et cette date : juillet 1784.

gager. Je ferai mon possible pour vous maintenir près de lui, il vous conseillera et vous pourrez le remplacer. D'ailleurs c'est ma compagnie et j'aurai plaisir à vous garder.

Le colonel, quand il me vit, eut un mouvement d'humeur.

— Qu'est-ce que vous me présentez là? Un enfant à allaiter? Il n'a ni l'âge, ni la taille! Je n'en veux pas.

Le sergent fit observer que j'avais dix-sept ans et huit mois, que j'étais bien constitué. Je protestai de mon côté de mon désir de servir, de ma bonne volonté, de ma certitude de grandir.

— Bon, me dit le colonel, mettez-vous sous cette toise.

Il constata :

— Cinq pieds, un pouce... Sergent, conduisez ce jeune homme chez le quartier-maître et qu'il le porte sur le contrôle de votre compagnie. [1]

Je rentrai ravi au quartier. Molard, dans sa tristesse, était cependant heureux de n'être pas séparé de moi. Je lui demandai ce qu'il fallait faire pour devenir un bon soldat.

— Ce n'est guère facile, me dit-il ; il est presque impossible d'échapper aux punitions infligées pour les motifs les plus insignifiants. Tâchez toujours d'être exact aux cinq appels quotidiens, de soigner votre armement et votre personne. Pour le reste! Enfin, dans huit ans, vous éprouverez le plaisir que je ressentirai dans un an à rentrer chez moi.

— Mais non, je veux être militaire toute ma vie.

— Vous avez donc été bien malheureux?

Je lui contai mon existence au couvent de Saint-Avit. Il connaissait mes frères.

— Savent-ils, me demanda-t-il, que vous êtes dans ce régiment?

— Ils le sauront quand je serai officier, répondis-je fermement.

— Quoi, vous ne savez ni lire, ni écrire et vous croyez parvenir au grade d'officier! Nous ne sommes plus au temps des miracles.

Le miracle s'est accompli. Je n'ai revu mes frères que lorsque j'étais capitaine et M. Molard m'a vu colonel.

Après l'appel de midi n'ayant aucun ordre de service nous allâmes acheter ce qu'il me fallait pour mon petit équipement. Le lendemain je remis au fourrier dix-huit francs pour complément de la masse que chaque soldat devait posséder. Ainsi je me trouvais à l'égalité de tous les anciens soldats. Il ne me restait plus qu'à m'y mettre sous le rapport de l'instruction. Un caporal m'apprit en cinq jours la position du corps et la marche sans armes. Huit jours plus tard je faisais partie de la première classe des recrues et quinze jours après cette classe passait au bataillon.

1. C'était la taille minimum exigée pour l'infanterie. La décision du colonel ne fut ratifiée que l'année suivante, à l'inspection générale du duc d'Ayen (22 août 1785). Etienne-François Girard ne figure qu'à la date du 31 juillet 1785 sur le contrôle des soldats du régiment de Neustrie, compagnie de Touvoye (2e compagnie de fusiliers du 2e bataillon).

La propreté était pour moi un besoin. Ma tenue et mon armement me firent remarquer dans les inspections. Mon amour-propre s'en réjouissait et me fortifiait dans ma volonté de franchir les échelons.

Mon tour de garde arriva bientôt. Je la montai avec grand plaisir et fis sentinelle avec une sorte de fierté. Le service dont mes compagnons se plaignaient n'était pour moi qu'un amusement.

Honteux de ne savoir ni lire ni écrire, je priai un camarade, qui avait passé deux ans dans un séminaire, de m'enseigner l'un et l'autre. Il consentit à la condition que je prendrais la garde pour lui. Après un mois de leçons il m'affirma que j'en saurais bientôt assez pour faire un fourrier : il m'enseigna ensuite le calcul. J'étais en pleins progrès lorsqu'il eut le malheur de se voir condamner à vingt-cinq coups de plat de sabre à la parade. Il en conçut une telle humiliation qu'il déserta. Je désespérais de retrouver jamais éducateur meilleur et plus complaisant.

Le régiment reçut l'ordre de se rendre à Wissembourg [1].

Il n'y avait pas encore un an que j'étais au service lorsqu'un événement troubla ma vie heureuse et faillit perdre le régiment.

Trois grenadiers furent condamnés à recevoir chacun vingt coups de plat de sabre devant leur compagnie assemblée [2].

L'un d'eux fut frappé avec tant de force que le sang jaillit du nez et des oreilles. Plusieurs de ses camarades, émus de pitié, crièrent : « Assez! Assez!... »

Le major [3] qui, en l'absence du colonel, avait décidé la punition et y présidait donna l'ordre de frapper plus fort, de faire sortir des rangs ceux qui avaient protesté et de leur appliquer le même traitement. Cet excès de cruauté révolta les grenadiers, ils arrachèrent leurs camarades à leurs bourreaux.

Le lieutenant-colonel mit le régiment sous les armes ; mais celui-ci prit le parti des grenadiers, alla chercher le drapeau et se disposa à passer, tambour battant, dans la principauté des Deux-Ponts, pays étranger, à plusieurs lieues de Wissembourg où se déroulait cette scène.

La colonne sortit par la porte de Landau, elle prenait la direction de la ville de Deux-Ponts lorsque les officiers, un instant auparavant si cruellement injustes, s'abaissèrent jusqu'à supplier ces grenadiers qu'ils venaient de maltraiter, de les aider à faire rentrer le régiment à la caserne. L'exaltation était telle qu'on ne les écouta pas.

1. Le 22 octobre 1784.

2. Le châtiment à coups de plat de sabre, emprunté à la rude discipline prussienne, avait été introduit en 1775 dans les régiments français par le ministre de la Guerre, le général comte Claude-Louis de Saint-Germain.

3. L'officier qui assumait les fonctions de major au régiment de Neustrie entre 1784 et mai 1788 était M. Pavin de Fontenay. Le colonel était le comte Hippolyte de Guibert, mais le commandement était surtout exercé, en l'absence de ce dernier, par le mestre de camp en deuxième marquis du Puget de Barbentane.

Les sergents et les caporaux s'adressèrent alors aux hommes. Ils leur assurèrent d'abord que, quelles que fussent les conséquences ils ne les abandonneraient pas. Mais ils leur conseillèrent de réfléchir. Porter le drapeau à l'étranger c'était trahir la France, la priver de deux mille cinq cents braves qui lui devaient leur vie, et c'était affliger aussi les familles, les amis, là-bas au pays. Ces paroles eurent leur plein effet. Le régiment rentra à la caserne. Les officiers n'osaient plus paraître ; le commandement fut exercé par les sergents-majors et les caporaux chefs de chambrée. Je parlais aux douze camarades de la mienne. Je leur conseillai de ne point sortir, de ne pas boire, d'assurer le service plus exactement que jamais, de montrer au général qu'on allait certainement nous envoyer, que tout fonctionnait dans l'ordre le plus parfait. Ils me le promirent et se répandirent dans les chambrées voisines pour donner le même mot.

Le sergent-major fit d'une pareille recommandation l'ordre du jour de la compagnie ; il devint celui du régiment. Jamais le service ne fut fait avec plus de conscience et de soin que pendant les huit jours où nous attendîmes le général.

M. le duc d'Ayen, qui nous avait passé la dernière revue, arriva muni des instructions du ministre. Il fit prendre les armes, passa silencieusement dans les rangs parfaitement silencieux eux aussi. Il se plaça ensuite en avant et au centre du régiment : les officiers s'assemblèrent autour de lui, et après un roulement de tambour, il nous dit de toute la force de sa voix :

— Soldats du Régiment de Neustrie, j'ai été très affligé de ce qui s'est passé parmi vous. Mais le Roi apprendra avec plaisir que ce n'a été de votre part qu'un moment d'égarement et que votre véritable intention a toujours été de lui rester fidèle. Le rapport que je lui ferai du bon ordre et de la belle tenue dans lesquels je vous ai trouvés obtiendra de sa clémence l'entier oubli du passé et je crois pouvoir vous assurer d'avance qu'il ne sera fait aucune recherche à ce sujet.

Le général resta dix jours près de nous. L'ordre et la tenue furent admirables. Il partit et il ne fut plus question de cette affaire.

Le colonel revint. Les officiers parurent un peu plus circonspects, un peu moins sévères. Mais cela ne dura pas. Ils reprirent bientôt leur caractère hautain et la cruelle habitude d'appliquer les coups de plat de sabre à la moindre faute.

De Wissembourg nous fûmes envoyés à Landau [1] où se trouvait le 4e Régiment de hussards. Un brigadier me donna des leçons d'équitation, tandis qu'un camarade de ma compagnie m'apprenait la danse et un troisième l'escrime. Ma jeunesse, ma souplesse, ma volonté m'assurèrent, sauf en équitation, de remarquables progrès. Je m'étais pris pour l'escrime d'une véritable passion ; je m'y épuisais, j'y dominai bientôt tous

1. 10 octobre 1785.

mes adversaires. Je me mis en tête ensuite d'étudier la musique, mais le professeur que j'avais choisi essaya de me décourager en m'affirmant que je n'étais nullement doué. Je ne voulus pas l'écouter et me présentai à mon capitaine de musique pour remplacer un timbalier. Il m'eût bien accueilli mais il demanda l'autorisation au capitaine de ma compagnie qui me fit appeler :

— Comment, me dit-il, tu veux être tambour?

— Non, mon capitaine, timbalier.

— Tu ne seras ni timbalier ni tambour. Tu ne quitteras pas la compagnie. Il manquera bientôt un caporal ; je te proposerai au colonel.

L'excellent ami qui m'enseignait l'escrime eut le malheur de tirer l'épée avec un soldat du régiment de Foix et de le blesser. Il fut condamné à recevoir vingt-cinq coups de plat de sabre pendant deux jours à la tête de chaque parade. Le frère de ce pauvre garçon, soldat à notre compagnie, était de service dans la garde montante devant laquelle devait avoir lieu l'exécution. Il n'en put supporter le spectacle et sortit des rangs en sanglotant. Le major demanda pourquoi il quittait son poste. L'officier commandant du peloton lui expliqua qu'il n'avait pu assister de sang-froid au châtiment de son frère. Alors le major le fit amener auprès de ce dernier pour subir la même peine. Un roulement de tambour couvrit les rumeurs : la garde défila, le cœur navré de douleur.

Je m'étais lié avec le fils d'un libraire de la ville qui me prêtait des livres que je recopiais pendant mes loisirs. Ce libraire avait un oncle horloger au foyer duquel j'étais également accueilli. Un jour de carnaval j'y rencontrai des jeunes gens et des jeunes filles de mon âge. L'une d'elles avait pour moi un penchant que je partageais. Nous nous aimions tendrement, mais, hélas! cette idylle faillit me mener à une mort tragique.

Pour le Lundi-Gras s'organisait un bal costumé dont toute la ville parlait. Mes nouveaux amis et particulièrement mon amie insistèrent pour que je les y accompagnasse. Je demandai à mon capitaine la permission de la nuit : il me la refusa. J'avais pris mon parti de cette déception, mais les jeunes filles se moquèrent de moi, me reprochèrent ma pusillanimité alors que tant de soldats trouvaient le moyen de sortir furtivement la nuit de la caserne.

— Nous vous déguiserons si parfaitement, disaient-elles, que personne ne saura vous reconnaître.

L'amour-propre, le désir me firent commettre la fatale imprudence. Le planton, à la barrière du quartier, que je connaissais me laissa passer. J'allai rejoindre les demoiselles mais j'étais loin d'avoir ma gaîté habituelle et elles s'en aperçurent. Je leur avouai mon inquiétude :

— Oh! dit mon amie, c'est bien plutôt à moi à n'être pas tranquille. Nous avons comploté de vous déguiser en femme et j'ai bien peur qu'on ne vous enlève!

Toutes s'occupèrent de ma toilette. Ma jeunesse et ma taille se prêtaient

admirablement au travesti. Dans la salle du bal mon propre capitaine fut le premier qui m'aborda. Bien qu'il ne me dît que des amabilités je tremblais, malgré le masque, qu'il ne me reconnût. Un officier de hussards me tira d'embarras en m'invitant à danser. Après cette première valse mon major me demanda la seconde. J'étais bouleversé, je frissonnais dans ses bras. Il s'en aperçut facilement et, mettant mon trouble au compte d'une pudeur effarouchée, s'efforça de me rassurer.

— Cela ne dépend pas de moi, murmurai-je à mi-voix.

Je ne sais comment il interpréta ma réponse. Toujours est-il qu'il ne voulut plus me quitter, ni me laisser danser avec d'autres. Il en vint aux déclarations chaleureuses et aux offres les plus insensées. Il voulait savoir qui j'étais, connaître mon domicile, ma famille. Il me suppliait de soulever mon masque et de lui montrer mon visage.

Je balbutiais dans un mauvais allemand, modifiant ma voix de mon mieux, des remerciements et de timides excuses.

Le buffet lui parut un terrain d'opération plus favorable. Il me prit par un bras, mon capitaine par l'autre et tous deux m'y entraînèrent. On nous servit des bavaroises. Je soulevai la mentonnière de mon faux visage et bus la mienne à travers la gaze. Mon supplice dura jusqu'à quatre heures du matin où le groupe de mes amis vint enfin me tirer d'affaire et m'arracher à ce soupirant.

Il fallut me déshabiller, ce qui n'alla pas sans rire ni railleries dont le galant major et moi faisions les frais.

Le jour naissait quand je me glissai dans mon lit. J'y étais à peine que le sergent de semaine survint, m'apprit qu'un contre-appel à minuit avait constaté mon absence et qu'il avait ordre de me conduire à la chambre de police. Je le suivis sans dire mot. Mon major — si aimable vis-à-vis de moi toute la nuit — quand il apprit que j'avais découché, me marqua pour vingt coups de plat de sabre à recevoir à la tête de la garde montante. J'en fus informé par mon ami l'escrimeur qui venait, comme je l'ai raconté, d'en recevoir cinquante et son frère vingt-cinq. Il était accablé de chagrin :

— Jamais vous ne pourrez supporter une telle souffrance. Vous êtes encore un enfant. Moi je suis fort et solide, je n'arrive pas à m'en remettre.

— Soyez tranquille, dis-je froidement. Ce n'est pas d'eux que je mourrai... M'êtes-vous assez dévoué pour faire ce que je vais vous demander ?

— Pour vous, je suis prêt à tout.

— Bien. Vous savez quelle amitié me lie au brigadier Henry du 4e Hussard. Allez immédiatement de ma part le prier de vous prêter ses deux pistolets. Visitez-les avec soin. Assurez-vous de deux bonnes cartouches et apportez-les moi vers onze heures.

— Mais qu'allez-vous faire ?

— C'est bien simple. Je ne tiens pas à la vie et la quitterai sans regrets. Voici mon projet : dès que le major me fera avancer ainsi qu'il en a

coutume je l'aborderai tenant sous ma capote mes deux pistolets. De l'un je lui brûlerai la poitrine et de l'autre, je me ferai sauter la cervelle. Mais pour que tout réussisse comme je l'entends, il faut que vous soyez aussi proche de moi que possible et, au cas où mon second coup manquerait son but, que vous me passiez votre sabre au travers du corps. Je ne vous mets pas en danger. Votre acte sera porté sur le compte de l'indignation causée par mon crime : vous en serez même peut-être récompensé. Voilà ce que j'attends de vous.

Il me jeta un regard de feu, me serra fortement la main :

— Ami! s'écria-t-il, à la vie, à la mort!

Ma décision était irrévocable. Je ne pensais plus qu'à ma fin lorsque mon capitaine, chargé, ce jour-là, de la visite du quartier, pénétra dans la chambre de police :

— Comment, toi, ici et condamné à vingt coups de plat de sabre. Qu'est-ce que tu as donc fait?

Je lui dis mon escapade de la nuit. Il se rendit chez le major, intercéda en faveur de ma jeunesse, de ma conduite qui n'avait jusque-là donné lieu qu'à des éloges. Le major me fit amener par un sergent dans son bureau où se trouvait aussi le plus ancien capitaine du régiment. Il me demanda brusquement pourquoi j'avais découché.

Je répondis simplement que je n'avais pas su résister aux amis qui m'entraînaient au bal.

— Belle excuse, fit-il d'un ton dur, elle ne t'empêchera pas de subir la punition que tu as méritée, car qui sait ce que tu as réellement fait pendant cette nuit...

— Rien de mal, je vous assure, et nul ne pourrait mieux l'attester que vous-même.

— Quelle audace! Veux-tu que je double ta peine?

Il était rouge de colère, mais le vieux capitaine intrigué de ma réponse intervint pour lui demander de me laisser m'expliquer :

— Alors, fais vite, mauvais sujet.

Je lui dis tout, mon travestissement et sa méprise, les danses avec lui, la bavaroise au buffet

— Comment aurais-je supposé, ajoutais-je, mon major, qu'après avoir été si aimable hier avec moi vous seriez si sévère aujourd'hui.

Les deux officiers se retirèrent dans un coin de la pièce. Le capitaine crevait de rire. Ils se parlèrent bas. Puis le major rappela le sergent, lui dit de me laisser rentrer dans ma chambrée et, se tournant vers moi, l'air encore furieux :

— Allons, c'est bon! je te fais grâce...

Il ne se doutait pas que c'était à lui-même qu'il faisait grâce...

Je retournai à ma compagnie. Tous me félicitaient d'avoir échappé au cruel traitement, mais nul ne sut ce qui me l'avait évité. Jamais je n'ai parlé de ce projet funeste que j'aurais exécuté sans faiblir si les circonstances n'avaient heureusement tourné.

Mais cet événement me fit profondément réfléchir. Je me demandais comment le roi permettait que les défenseurs de ses États et ses propres gardiens fussent traités aussi mal que des esclaves ; comment il ne comprenait pas que ceux mêmes qui nous commandent ne sont rien sans nous. Je ne pouvais échapper à l'obsession de ces idées ni aux plus fâcheuses conclusions sur les dangers que ces pratiques faisaient courir à la discipline et aux vertus militaires.

Notre colonel, le comte de Guibert, avait écrit un traité de tactique modifiant profondément l'instruction qui nous était donnée [1] ; il voulait alors s'assurer que les changements qu'il apportait dans la marche et les mouvements d'armes seraient d'une facile exécution. Il demanda comme sujets d'expérience deux jeunes hommes bien conformés et suffisamment intelligents. Je fus l'un de ceux-là. Nous commençâmes par la décomposition des différents pas. Il voulait que l'oblique se prît non en avançant l'épaule, mais en allongeant le bas de la jambe du côté de la direction nouvelle, sans tourner la pointe du pied. Je lui fis observer que je ne connaissais pas de manœuvre plus difficile à bien exécuter que cette oblique en bataille et que sa méthode la rendait plus difficile encore par la gêne de la cheville du pied qui oblique et de la hanche opposée.

— Je suis bien aise que vous m'ayez présenté cette observation, me dit-il.

Deux jours après il m'envoya chercher et me voulut seul pour continuer ses essais. Nous nous occupâmes du pas de deux pieds à la cadence de soixante-seize à la minute. Il me demanda ce que j'en pensais. Je répondis que ce pas était facile, mais que sa lenteur convenait mal au caractère français, que l'impatience des soldats, les murmures qu'on entendait quand on le leur faisait prendre dans la relève des gardes et des sentinelles en étaient bien la preuve.

— Mais, n'est-il pas favorable au maintien du silence ?

— Certainement non, mon colonel. Les rangs sont plus silencieux au pas accéléré, qui offre d'ailleurs de meilleurs avantages en campagne et surtout en face de l'ennemi.

Le lendemain nous faisions du maniement d'armes. Je lui démontrai que ne bourrer qu'une fois, le coude rapproché du canon, ne suffisait pas toujours à faire descendre la cartouche jusqu'à la culasse. On a décidé plus tard, du reste, de bourrer par le seul mouvement du poignet et le coude à la hauteur du canon. Je lui fis aussi remarquer que nos culottes étaient si étroites qu'elles nous gênaient dans les mouvements du corps,

1. Le comte Jacques-Antoine-Hippolyte de Guibert, mestre de camp du Régiment de Neustrie depuis 1776, s'était acquis une grande notoriété par ses travaux sur l'art militaire et divers ouvrages littéraires qui le conduisirent à l'Académie. Sa liaison avec mademoiselle de Lespinasse a été illustrée par la publication de la correspondance de celle-ci.

des jambes, des bras au cours du maniement des armes. Il voulut bien m'interroger sur des manœuvres d'ensemble. Je lui dis mon sentiment en toute liberté tout en m'excusant de n'avoir pas encore l'expérience de la guerre.

— Mais quel âge avez-vous donc?

— J'entre dans ma vingt et unième année.

— Combien de service?

— Deux ans et quelques mois.

— C'est trop peu pour ce que je voudrais faire de vous ; continuez à vous instruire, conduisez-vous bien, je ne vous oublierai pas.

Mais il regagna Paris, fut nommé maréchal de camp et je dus attendre une plus heureuse occasion.

Le régiment fut successivement commandé par messieurs le vicomte d'Osmond, de Martinet et Ménard. Ces chefs étaient loin d'avoir le mérite et les connaissances de M. le comte de Guibert qui, avec son père, fréquenta les camps et fit la guerre dans le Hanovre. Ces titres eussent dû lui valoir l'estime des officiers : au contraire ils le méprisaient parce qu'il n'était que le fils d'un soldat parvenu. Le temps et les circonstances nous ont cependant prouvé qu'il était rare de rencontrer, parmi les Français à vieux parchemins, un bon capitaine, alors qu'à toutes les époques les autres classes en ont abondamment fourni.

La majeure partie de nos officiers, trop entichés de leur noblesse pour daigner s'instruire et s'occuper de leur compagnie, trouvaient de meilleur ton de laisser tout faire à leurs sergents-majors et ceux-ci pour leur plaire ne se montraient ni moins despotes, ni moins durs envers les soldats.

Ce ne fut pas ma méthode quand j'atteignis mon premier grade [1], ma joie fut inexprimable lorsque je fus paré de ces humbles galons de caporal mais qui me donnaient le commandement de vieux soldats. De semblables sensations, un aussi parfait bonheur ne peuvent exister qu'à cet âge. Et ce n'est que de ce jour que j'ai commencé à être réellement militaire et à mériter le titre de soldat.

Je palliais, autant que possible, les fautes dont j'étais obligé de rendre compte. Ainsi j'évitais les punitions sévères. Ma nouvelle compagnie passait pour modèle dans le régiment. Je disais aux soldats qu'une troupe d'élite comme celle des chasseurs ne devrait reconnaître d'autre chef que l'honneur. Ils décidèrent qu'ils se surveilleraient réciproquement et se puniraient eux-mêmes : les fautes devinrent rares et moins graves. Je fus dès lors convaincu qu'il était plus facile de conduire les Français

1. Cette promotion faisait passer le soldat Girard de la compagnie des fusiliers du capitaine F.-B. Paterelle de Touvoye, comme caporal, avec nouvel engagement de deux ans du 1er août 1789, à la compagnie de chasseurs du chevalier de Courson. L'ordonnance du 17 mars 1788 prescrivait d'affecter aux chasseurs les hommes les plus lestes et les plus vigoureux sans tenir compte de leur taille, Girard devint caporal fourrier de cette même compagnie, le 1er janvier 1791.

par l'amour-propre et le raisonnement, l'esprit de justice et la bonté sans faiblesse que par la brutalité et l'humiliation. Ce principe m'a trop réussi pour que je ne le propose à tous ceux qui ont le droit de commander, ne fût-ce qu'à leur domestique.

Nous tenions garnison à Landau en 1789, lorsque le roi convoqua les États Généraux. La mésintelligence et la discorde qui y régnaient déterminèrent la formation d'une autre assemblée qui prit le titre d'Assemblée Nationale.

Celle-ci supprima les coups de plat de sabre et toute punition avilissante et ordonna que son arrêté fût lu devant les régiments [1]. Bientôt après, circulèrent dans nos casernes une foule de journaux et d'écrits assurant les soldats qu'ils seraient traités désormais en bons ciroyens et non en esclaves.

Les têtes s'échauffaient. Les plus ardents demandaient qu'on nous rendît compte de la masse, qu'ils appelaient « la masse noire » et de tout ce qui pouvait leur avoir été injustement retenu depuis 1776. Une feuille, imprimée à Paris, en nous apprenant que cette reddition de comptes avait été opérée déjà dans nombre de camps s'étonnait qu'elle n'eût point eu lieu encore au régiment de Neustrie.

Peu de temps après, le régiment s'assembla sans armes, nomma à la majorité des voix une Commission de trois membres qui, au nom de tous, devaient se faire remettre par le colonel, le major et le quartier-maître tous les registres et pièces de comptabilité établis depuis les treize dernières années.

Le malheur voulut que l'élection me désigna comme l'un des trois membres. J'essayai de m'exempter en faisant valoir mon peu d'ancienneté et ma mauvaise connaissance de la comptabilité. Mes excuses ne furent point admises. On me répondit qu'en refusant cette mission j'avouerais que j'étais du parti de la noblesse, que je démériterais de l'estime, de la confiance de mes camarades et que je n'avais plus qu'à quitter le régiment.

Quitter le régiment! C'était renoncer à toutes mes espérances, me retrouver le lendemain sans état, sans fortune...

Je dus accepter ce pénible devoir. Deux jours plus tard la Commission s'assemblait et se rendait chez le colonel pour lui demander quel jour elle pourrait commencer sa tâche. Celui-ci ne fut pas surpris de notre arrivée mais il le fut de me trouver dans cette délégation. Il me fit entrer dans la pièce voisine où se tenait le major et tous deux m'exprimèrent leur mécontentement.

Je leur exposai la contrainte qui m'était faite :

— D'ailleurs, ajoutai-je, si ce n'était pas moi ce serait un autre qui n'apporterait sans doute pas le même esprit de modération et de justice.

Ils en convinrent, et m'assurèrent alors, en termes affectueux, que si

1. Décret du 14 septembre 1790.

j'avais la confiance de mes camarades, j'avais également la leur. Le major me demanda quand nous voulions entreprendre notre examen. Je le laissai libre de prendre le temps nécessaire, à l'officier payeur et à lui-même, pour rassembler les documents, établir les états, et fixer une date convenable. Cinq jours plus tard les registres et les pièces à l'appui étaient sous nos yeux. Nous nous contentâmes de noter les erreurs volontaires ou non que nous relevions. Elles étaient assez nombreuses pour autoriser une réclamation de soixante-trois mille francs. Le procès-verbal fut adressé au ministre de la Guerre et au président de l'Assemblée nationale qui décidèrent que le remboursement aurait lieu sans délai.

Mais si cette décision fit plaisir au régiment elle en causa moins à l'état-major qui n'avait pas la somme en caisse. Mes deux collègues de la Commission s'indignaient et commençaient déjà à élever la voix. Je les calmai en leur faisant comprendre que nous aurions bien tort de forcer mes chefs à contracter un emprunt d'autant plus onéreux qu'il serait hâtif.

— Demandons-leur ce qu'ils ont au coffre, dis-je, et qu'ils signent deux engagements pour le surplus.

Je tins le même langage aux soldats que je savais avoir quelque influence sur leurs camarades. Ma proposition fut acceptée à la condition que la distribution de l'actif eût lieu dans les deux jours.

Le colonel et le major consentirent, mais ils voulurent faire ce règlement au titre de gratification. Le régiment refusa cette formule, et exigea que les reçus portassent ces mots : *A titre du remboursement des torts reconnus lui avoir été faits*. Toutes les quittances des soixante-trois mille francs furent ainsi libellées.

Notre régiment reçut l'ordre d'aller à Strasbourg dont la garnison se composait d'un régiment d'artillerie, de cinq d'infanterie, de deux de cavalerie. M. de Kinglin, gouverneur de cette ville, voulut mener la troupe comme M. de Bouilllé menait celle de Nancy. Il n'y réussit pas : après avoir fait pendre un soldat du régiment de Saintonge, il passa le Rhin avec nombre d'officiers et tous s'en furent porter secours à Mirabeau qui, avec sa Légion noire, occupait la rive droite du fleuve [1].

M. le vicomte d'Osmond, notre colonel, M. de Pesseplane, notre major et beaucoup d'autres officiers firent la même sottise [2]. Nos officiers supérieurs furent très promptement remplacés par des nobles, les autres par des fils de citoyens actifs et par des sous-officiers du régiment.

COLONEL GIRARD

(A suivre.)

1. Le vicomte de Mirabeau (Mirabeau-Tonneau), colonel émigré, frère du grand orateur.

2. Le régiment était alors à Wissembourg. Sur soixante officiers, vingt et un démissionnèrent ou abandonnèrent. La seconde fournée de désertion eut lieu à Lyon, dix mois plus tard.

LE MOULIN DE POLOGNE

par JEAN GIONO

III

Au milieu de chaque hiver nous nous consacrons à la fraternité. Nos sociétés musicales, de secours mutuels, pompiers, dames de la sainte parole, etc... enfin, toutes les entreprises de bonnes œuvres que nous avons créées pour notre distraction, et même pour le bien commun, réunissent leurs adhérents (c'est-à-dire toute la ville) en un bal fraternel. Cela se place toujours bien avant le Carnaval. L'époque du Carnaval manque de sérieux. Les masques, les déguisements permettent des fan-

RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTS CHAPITRES. — *Après la chute de l'Empire, un nommé Coste acheta près d'une petite ville de Provence le domaine dit du Moulin de Pologne. Cet homme riche et énergique avait deux filles, Anaïs et Clara, qu'il voulait marier. Une certaine demoiselle Hortense qui se chargeait volontiers de ces tâches-là lui proposa Pierre et Paul de M..., gentilshommes du pays, braves et un peu rustiques. Ce double mariage fut bientôt conclu. Anaïs et Pierre s'installèrent au Moulin de Pologne ; le père Coste émigra dans un pavillon voisin de la grande « maison de maître ». Clara et Paul s'établirent à M... Cette double union fut à l'origine d'une chaîne de malheurs serrée. Coste mourut d'un accident. Puis ce fut, après une des filles d'Anaïs, âgée de trois ans, Anaïs elle-même. Une catastrophe de chemin de fer coûta la vie à Paul de M..., sa femme et ses enfants. On en vint dans le pays à considérer la famille comme* maudite. *L'idée fut confirmée par la fin de Pierre de M... (qui devint fou) et celle de son fils Jean (accident de chasse). Après quelque trente-cinq ans de catastrophes l'unique survivante se trouvait être une jeune fille, Julie. Elle vivait seule au Moulin de Pologne quand arriva « la nuit du scandale ». Elle devait avoir elle-même à ce moment une trentaine d'années. Beau visage, mais paralysé d'un côté. Depuis quelque temps s'était installé dans la petite ville un certain M. Joseph qui, par sa réserve mystérieuse et son air autoritaire inquiétait la « société ». On le soupçonnait d'être lié aux Jésuites.*

taisies douteuses qui (on s'en est mordu les doigts une fois) sont à l'encontre de ce que l'on désire faire avec ce bal : c'est-à-dire la réunion amicale de ces sociétés, le reste du temps concurrentes. Il y a toujours des esprits portés au mal que ces magnifiques vertus de concorde et de fraternité laissent froids. La fois à laquelle je viens de faire allusion et où l'on avait placé le bal en plein Carnaval, certaines personnes avaient cru spirituel de se faire des têtes caricaturales et même obscènes représentant des personnes de notre meilleur monde qui étaient là, d'ailleurs, je dois le dire, déguisées elles-mêmes en grotesque ressemblance d'autres personnages qu'elles détestaient. Chacun pouvait ainsi voir ses propres cornes de cocu sur la tête de son voisin. C'est très désagréable. En outre, l'étalage de ces sentiments intimes est tout le contraire de ce que nous nous efforçons de réaliser avec *le bal de l'amitié*. On en fixa donc la date une fois pour toutes dans la deuxième quinzaine de janvier, pour laisser un peu de latitude, mais jamais plus tard. Cette fois, c'était le dix-huit.

On avait changé deux fois la date cette année-là. J'estime que ce sont détails à connaître pour bien se pénétrer du caractère véritable de la cérémonie (j'emploie ce mot à dessein). Primitivement fixée au quinze, on repoussa la nuit de l'amitié jusqu'au dix-sept. La couturière des *dames* n'était pas prête. Rien n'est plus agréable que de savoir quelqu'un aux prises avec des difficultés insurmontables, surtout si l'on y voit du travail gâché, de l'argent perdu et des crises de nerfs. On avait tout ça avec la couturière. Cela faisait partie du plaisir que le bal donnait ainsi pendant plus de trois semaines. Les prétextes étaient excellents. Il était facile de répondre que ni l'orphéon, ni la musique municipale, ni les pompiers ni tout le reste ne pouvaient être suspendus à une machine à coudre. On ne s'en priva pas. Mais les robes de madame K..., de madame R..., de la petite M..., des demoiselles T... étaient suspendues à la machine à coudre. Si toutes ces dames n'avaient pas dû précisément se recouvrir de la tête aux pieds avec le taffetas, le satin, la soie, les merveilles de cette machine à coudre, elles se seraient elles-mêmes fort réjouies de l'aventure, mais il s'agissait de leur propre toilette et la toilette est sacrée. Ces dames avaient des pouvoirs très étendus. Malgré la cabale, elles triomphèrent. Le comité résista juste ce qu'il fallait pour faire porter le recul d'un jour à son crédit, mais, nouvelle histoire : il y avait la couturière du grand monde et il y avait la couturière du petit monde. Cette dernière voulut avoir sa satisfaction d'amour-propre. Avec celle-là, on n'allait pas prendre des gants ; on lui opposa une fin de non-recevoir cavalière et catégorique. Là-dessus, une de nos *têtes* fit remarquer une petite chose :

— On allait bien faire, comme d'habitude, une tombola au milieu du bal? — Certes oui, vous savez bien que c'est le plus important. Il est surtout question de ramasser des fonds. — C'est là-dessus que j'attire votre attention, dit la *tête*. Le petit monde est du petit monde, je vous l'accorde, mais il fait nombre et, de plus, il prend cinq à six billets à la

tombola. La *tête* répéta plusieurs fois le mot « nombre ». C'était inutile : on avait compris. Officiellement, on se refusa à changer la date. On annonça simplement, avec la désinvolture voulue, que pour des raisons techniques (c'est un mot que nous commencions à aimer) le bal aurait lieu le dix-huit. Sans plus. Et qu'on se le tienne pour dit, cette fois.

On ne peut pas se faire une idée exacte de la fièvre qui précède notre *bal de l'amitié*. On expose les lots de la tombola dans les vitrines des commerçants. Auparavant, il y a eu tout un entrecroisement d'allées et venues de groupes de garçons et de jeunes filles qui vont de porte en porte et de boutique en boutique quêter les dons pour cette tombola. Car, il faut le dire, cette cérémonie ne vit que de générosités. Les quêteurs et les quêteuses s'habillent du dimanche en pleine semaine et ils déploient beaucoup de zèle. On les fait entrer dans les galetas, dans les pièces de débarras ; ce ne sont pas des lieux où il est agréable de traîner des vêtements du dimanche (il y a ainsi mille sacrifices obscurs autour de notre généreuse entreprise). C'est très réconfortant.

Cette fois-là, on pouvait contempler les vitrines d'exposition et se dire que jamais les choses n'étaient allées aussi loin. Il y avait de tout, non seulement du nécessaire, mais beaucoup de superflu. C'était un succès complet. On se pressait sur les trottoirs, on s'arrachait à regret à la contemplation et seulement parce que, plus loin, d'autres objets exposés sollicitaient encore l'attention.

On décorait aussi le Casino municipal. C'est difficile, car il n'est pas bien placé. Il est de biais à côté des abattoirs, dans une petite rue excentrique. L'été, avec les issues de sang et de viscères qui coulent dans le ruisseau, ce quartier sent mauvais, mais en janvier c'est très supportable. Le biais de la façade est beaucoup plus gênant. On ne peut vraiment pas, sur cette surface, accomplir les miracles de décorations qu'on voudrait. On finit malgré tout par réaliser quelque chose avec des banderoles de buis tressé et des lanternes vénitiennes.

Mais, par contre, à l'intérieur du Casino, on fait de grandes choses. C'est très vaste. C'est un ancien entrepôt de grains que les domaines ont cédé à la ville pour une bouchée de pain. On l'a aménagé sur le modèle de la Scala de Milan ; plus petit, évidemment, mais sur le modèle, avec seulement deux rangs de loges superposées. Le rideau est une splendeur ; il a été offert par l'artificier qui fournit notre fête patronale en soleils et pièces à feu. Il représente une scène mythologique bien traitée. On a tout joué dans ce théâtre : « *Les Cloches de Corneville, la Mascotte*, etc... » Si j'ai été amoureux une fois dans ma vie (en tout bien tout honneur), ça a été d'une actrice des tournées Sauvageol. Elle chantait à ravir.

L'après-midi du dix-huit janvier, il y eut dans les rues une animation extraordinaire. Le temps s'était adouci et il pleuvait. Malgré la pluie, un défilé ininterrompu passait devant les boutiques où étaient exposés les lots. On remarqua Julie qui se glissait parmi les groupes et regardait avidement les vitrines. Elle jouait des coudes tant qu'elle n'était pas au

premier rang, collait son nez à la vitre et, les mains en œillères, se perdait en contemplation. C'était vraiment, comme je l'ai dit, la collecte la plus riche qu'on ait jamais faite. Mademoiselle Meillan (j'ose dire son nom) avait enfin donné son fameux lampadaire (après l'avoir refusé trois années de suite). Je ne sais pourquoi tout le monde s'était déboutonné. Je remarquai moi-même un bocal à ludion dont, malgré toute ma connaissance de la ville, je ne pus imaginer la provenance. (Je sus après coup qu'il avait été donné par le receveur des postes.) J'aime ce petit jeu paisible. J'avais très envie de cet objet-là.

Mais Julie semblait chercher vainement. Je la vis passer à côté de moi et filer vers la vitrine des Magasins Réunis. Je la suivis, et pris intérêt à son manège. Elle était très excitée. Elle s'attarda devant toutes les expositions, sans souci de personne. Enfin, dans la foule (car il y avait foule ; il est vrai qu'avec des parapluies chaque personne tient beaucoup de large) je perdis de vue son béret vert et sa cape brune.

Je m'attardai. J'ai beaucoup de goût pour la pluie, surtout l'hiver et au crépuscule. Je rencontrai l'appariteur. Il était très ennuyé. Les illuminations du soir étaient fichues. Les lanternes vénitiennes dégoulinantes d'eau s'arrachaient des fils de fer. Il allait ramasser les chandelles. Le maire était, paraît-il, dans tous ses états. Le bal avait pour lui une grande importance politique. Il aimait trôner à la porte, dans la lumière des lampions.

Pour ma part, je raffole de la boue le soir d'un bal. Je suis très mauvais danseur. Les toilettes souillées et les semelles humides me donnent de l'avantage. Ce n'est peut-être pas franchement à cela que je pense en me réjouissant, mais c'est un fait que j'ai constaté.

Je rencontrai M. de K.... qui flânait comme moi sous son parapluie.

— Alors, me dit-il, est-ce que notre homme viendra cette fois ?

Je me contentai de sourire finement.

— Ne soyez pas si sûr, me répondit la *tête* ; il pourrait y venir en service commandé ; commandé par sa conscience, bien entendu.

Il se réjouit avec moi de la catastrophe des lanternes vénitiennes.

— Madame de K.... a trouvé, me dit-il, une combinaison charmante. Elle va faire comme Cendrillon, elle va arriver au bal en pantoufles. Non, je me trompe, ce n'est pas Cendrillon, c'est le contraire. Enfin, elle portera ses souliers sous le bras, dans une boîte. Elle se chaussera au sec. Je dirai à Michel de raser le trottoir avec la voiture. Vous ne trouvez pas que c'est charmant ?

Je le trouvai en effet.

Ceci me donna l'idée, en quittant M. de K..., d'aller faire un petit tour du côté des fameuses couturières. La pluie avait dû plonger tout ce monde-là dans un désespoir fort cocasse. Il fallait voir ça.

On ne voyait pas grand-chose. Les ateliers étaient illuminés avec les grosses lampes à pétrole, et toutes ces demoiselles tiraient l'aiguille,

fort sagement, semblait-il. On dit qu'il est possible de danser sur un volcan, je suis bien certain pour ma part qu'on danserait sous le déluge.

Je n'avais plus qu'à rentrer chez moi. Le feu de ma cheminée n'était pas éteint. Il me suffit de déposer artistement quelques brindilles pour qu'il reprenne. Je sais très bien faire le feu. Il paraît que c'est l'apanage des amoureux et des poètes. Je fis chauffer ma petite tambouille de célibataire. Je ne mangeais déjà pas beaucoup le soir. Je mis de l'eau à bouillir pour mon œuf à la cuiller et, en attendant, je me payai le luxe d'un quart d'heure de repos, les pieds sur les chenets. Je n'ai jamais fumé, mais j'aime la vue des flammes et l'odeur de la braise. Je n'ai cessé de m'en délecter chaque hiver.

Je pris mon repas bien au chaud en le faisant traîner. Je ne suis pas de ces hommes seuls qui se dépêchent. Mon état m'a toujours plu. Il n'y a jamais eu aucune raison pour que je me hâte. Mes plus grandes joies, je les ai toutes eues dans ces lenteurs.

Après quoi, je songeai à la cérémonie où il me fallait paraître.

J'avais sorti et brossé mon costume noir (je n'ai eu de vraie redingote qu'à partir de quarante-cinq ans). Ma chemise empesée, mes cols et mes manchettes étaient venus de chez la blanchisseuse à quatre heures de l'après-midi.

J'allai relever le rideau pour voir s'il pleuvait toujours. Il pleuvait toujours. Il y avait quelques attelages en route. Ils passèrent luisants de pluie. Ce devaient être des louages qui faisaient le tour de quatre ou cinq maisons pour charger de la clientèle. Il ne me fut pas possible de mettre un nom sur les cochers.

La place Notre-Dame, sur laquelle ma fenêtre donnait est évidemment assez éloignée de la rue de l'Abattoir (on aurait bien dû changer le nom) où se trouve le Casino. Mais ces attelages signifiaient que, dans presque chaque maison de la ville, il y avait, toutes proportions gardées, l'agitation qu'il y avait dans mon appartement. Je n'avais pas l'habitude de passer du beurre sur mes souliers vernis chaque soir. De l'autre côté de la place, toutes les fenêtres laissaient passer de la lumière par le joint des rideaux.

Il était dix heures moins le quart lorsque, fin prêt, je mis mon manteau. Il pleuvait toujours. Je pensai à Madame de K... Malgré mon parapluie, je me coiffai de ma casquette à oreillettes et enveloppai mon petit gibus dans un papier journal pour le porter sous le mantelet de mon mackintosh.

J'avais à peine fait quelques pas sur le trottoir que je fus dépassé par un attelage qui fit encore deux ou trois tours de roue et s'arrêta. Je reconnus Michel sur le siège du cocher en même temps que M. de K..., passant la tête par a portière, m'interpellait.

— Il me semblait bien que c'était vous, dit-il. Montez donc.

Et il abaissa le marchepied. La voiture sentait très fortement la violette. J'essayai de me caser en faisant beaucoup d'excuses, car mon

manteau, était mouillé et je voyais dans l'ombre briller des soies et des fourrures grises.

— J'ai regardé votre fenêtre en passant, dit M. de K... Elle était éteinte. Cela m'a étonné, étant donné l'heure. Vous n'êtes pas homme à commettre la maladresse d'arriver en avance. Mon intention était de vous appeler.

Je le remerciai et me tins sur mes gardes. Je le savais incapable d'amabilités gratuites.

Nous rencontrions maintenant des quantités de gens qui se rendaient au Casino. Ils avaient l'air d'être trempés comme des soupes, mais ils s'obstinaient et paraissaient même joyeux.

Nous nous attendions à trouver la rue de l'Abattoir en pleine obscurité ou à peu près. Ce n'était pas le cas. Les de R... et les de S... avaient imaginé la déroute des lanternes vénitiennes et n'avaient pu supporter l'idée de débarquer dans l'ombre. Ils avaient fourré dans les mains de trois ou quatre garçons de ferme quelques-unes de ces torches de lavandes résinées qu'on réserve pour la Saint-Jean et, quand nous tournâmes le coin de la rue, toutes ces dames et demoiselles étaient en train de débarquer au perron dans les flammes et l'encens.

— Que d'esbroufe ! dit M. de K..., qui devait penser à la boîte dans laquelle madame de K... portait ses souliers.

Le spectacle était cependant assez extraordinaire. Il avait attiré une foule considérable sur le péristyle, et même les gens se pressaient sur les marches du grand escalier. Les de R... et les de S... faisaient une entrée triomphale. Au moment où notre voiture pénétrait au pas dans la rue de l'Abattoir, où Michel essayait de passer à travers une sorte de cohue de parapluies, de l'autre extrémité de la rue déboucha l'attelage bien connu des de L... Les six petites mules grises agitant leurs clochettes se frayèrent passage plus facilement que nous. Ceux-là aussi avaient des porteurs de torches. Si ces dames ne s'étaient pas donné le mot (ce qui était impossible à penser), elles s'étaient bien espionnées.

— Vous êtes toujours le dernier informé, dit aigrement madame de K... en faisant claquer ses bracelets.

M. de K... frappa du poing à la vitre pour alerter Michel.

— Pressons, pressons, dit-il. Et à moi : — Nous allons arriver en même temps que les de L... Nous profiterons de leurs lanternes.

En effet, mais la foule embarrassait le trottoir. M. de K... criait au cocher :

— Rasez, rasez!

Enfin, il apostropha carrément les gens qui embarrassaient l'entrée.

— Allez-vous-en, mesdemoiselles, enfin, allez-vous-en!

On nous obéit et nous pûmes débarquer à la lueur des flambeaux.

M. de K... se sépara de moi sans me serrer la main. J'avais d'ailleurs moi-même le souci de placer mon parapluie dans un endroit sûr.

Les danses devaient avoir commencé depuis un certain temps. On

jouait une valse. Il ne restait que de toutes jeunes filles dans les couloirs. Elles étaient radieuses avec des teints éclatants et faisaient voler autour d'elles des regards excités comme si tout leur appartenait. Elles parlaient toutes à la fois, sans s'écouter mutuellement et gesticulaient avec une vivacité et une volubilité excessives où tombaient brusquement des silences, des immobilités de biches entendant le cor.

J'allai au buffet où l'on servait de la bière et de la limonade à des hommes de cinquante ans déjà ennuyés, et je confiai mon parapluie au patron. C'était un homme de sens à qui j'avais rendu des services.

Je fus surpris. La salle était magnifique. On avait utilisé des lampes Carcel et la lumière la plus vive inondait même les deuxièmes galeries. Le maire avait réussi, c'est le cas de le dire, un coup d'éclat. Les années précédentes, les galeries supérieures restaient toujours dans l'ombre et toutes les occupantes passaient dans l'*opposition*. Les lampes Carcel faisaient gagner au moins vingt voix à notre premier magistrat.

Le *petit monde*, dont les individualités montantes avaient installé bien en vue leurs femmes et leurs filles sur le devant de ces deuxièmes galeries inondées maintenant de lumière, montrait des soies, des moires et des satins aussi chers et aussi bien travaillés que ceux des premières galeries et, en plus, ces visages en lune que j'aime : naïfs et rougeauds, figés dans un quant à soi un peu apeuré, mais qui prenait audace dans des corps robustes, pour la plupart assez bien faits.

Certes, notre beau monde avait néanmoins la palme. Il y avait là un brio à quoi les autres ne pouvaient pas prétendre. Les sourires n'y étaient pas instantanés, mais duraient comme le soleil d'un beau jour dans des ovales bien émaillés, des joues romantiques, des yeux cernés par les ténèbres des plus belles passions. Il y avait là une science parfaite, une connaissance héréditaire des tenants et des aboutissants, une aisance à réussir les choses du premier coup qui, dans ce travail comme dans tous les autres, exige une longue pratique.

J'étais au parterre, en lisière de l'avancée des loges, et tous ces manèges se passaient à hauteur de mon œil. Les mouvements de robes m'encensaient, littéralement.

Au bal lui-même, je n'entendais rien. J'avais une méthode bien simple chaque fois. L'important était qu'on me voie ; même pas : qu'on m'aperçoive, plutôt. Je prenais donc soin, d'ordinaire, de participer avant la tombola à une ou deux contredanses (des polkas de préférence) ; après le tirage des lots, j'avais fait mon devoir, on m'avait vu, j'étais libre, j'allais me coucher.

Pour m'en tenir à ces bons principes qui donnaient d'excellents résultats, je cherchai une *petite fille* sans importance. Ce fut Alphonsine M..., la fille de « Cuirs et Crépins ». Impossible de tirer la moindre conclusion de notre conjonction provisoire. Elle n'était ni rentée, ni attirante. C'était sans danger d'aucune sorte.

Je danse mal, mais je suis arrivé à danser la polka sans y penser.

La polka n'est pas une danse de *grand monde* ; cependant, tout en sautillant, je passai trois fois à côté de madame B... qui sautillait aussi avec le petit ingénieur des Ponts et Chaussées. Je leur trouvai à tous les deux l'air bizarre. Ils semblaient être perdus dans les bois, très effrayés et surtout préoccupés l'un de l'autre.

Je reconduisis Alphonsine à sa mère avec des ronds de jambe parfaits. Dans ce milieu de petits commerçants arrivés (après un très court voyage) qui tapissaient les alentours du parterre, on papotait avec aisance et avec aigreur, malgré le brouhaha et l'orchestre. On ne me fit que des sourires *à l'élastique*. C'est que je faisais partie de la société musicale, dite de l'*Orphéon*, et que tout ce monde faisait partie de la société musicale dite de la Musique municipale. J'avais adhéré naturellement au premier groupe où étaient agglomérés les nobles et les gens en vue de la ville. Les *libéraux*, qui étaient du deuxième groupe, auraient dû comprendre que mon choix s'imposait.

J'allai récolter quelques sourires plus appuyés du côté de mes coreligionnaires. Je ne veux pas parler des « de quelque chose », même pas des de K... Je savais très bien combien valait l'aune de leurs amabilités, mais il y avait des quantités de subalternes qui avaient adhéré à l'Orphéon pour des questions de gagne-pain. On les avait employés ce soir-là à diverses besognes honorifiques et gratuites, soit à l'orchestre (qui était alternativement de l'Orphéon, puis de la Musique municipale), soit à la police aimable qui devait régner partout. Ils portaient, pour notre clan, des brassards bouton d'or.

Comme je viens de le dire, l'orchestre était tantôt composé des musiciens de l'Orphéon, tantôt des musiciens de la Municipale. Les uns cédaient la place aux autres après chaque quadrille. Cela donnait une animation très particulière au *bal de l'amitié*.

Nous employions plus particulièrement les cuivres, nous (nous étions une *fanfare*). Nous avions des pistons, des bugles, des trombones et même des cors qui faisaient un appel fort émouvant au début de chaque série de danses. La Municipale (qui était une *musique*) employait à la fois les cuivres (moins habiles que les nôtres) et les bois : clarinettes, flûtes, hautbois.

Dès qu'on entendait les cors, on voyait s'agiter les premières galeries de loges. Toutes ces dames se dressaient. C'était un flot de soies et de moires et de scintillement de bijoux qui descendait l'escalier. Les grands cygnes s'appliquaient contre les hannetons en habits noirs et notre galère commençait à voguer.

Dès que le hautbois ou la flûte lançaient leurs roulades, c'était un tohu-bohu dans les dernières galeries ; tout ça dévalait à la course et envahissait le parterre ; parfois même en poussant des cris.

Mais les choses n'étaient pas aussi tranchées que je le dis, et chaque fois des transfuges ou des hardis pénétraient dans le camp adverse.

Je fis un petit tour dans les couloirs circulaires. J'y trouvai une anima-

tion que ne justifiaient pas ces petits scandales habituels ; d'autant qu'à en juger par les visages, tous épanouis et rigolards, il s'agissait, semblait-il, d'une plaisanterie qui réjouissait de façon unanime (ce qui n'est jamais le cas pour les enlèvements de Sabines — à moins d'un sens du comique que nous n'avons pas et que je n'ai, moi-même qu'en me forçant).

Je déteste demander aux gens de quoi il s'agit. Cela me met en état d'infériorité et, même provisoirement, je n'aime pas ça. J'ai toujours été assez grand garçon pour faire en toute occasion mon propre compte. J'ouvris l'œil et je mis l'oreille en éventail, mais je ne compris le fin mot qu'en arrivant au foyer. Je dus me frotter les yeux. Julie était là!

Et elle était là de façon très particulière.

Quand je l'aperçus, elle me montrait le mauvais côté de son visage. Je ne sais pas ce qui avait précédé mon arrivée, mais ce mauvais côté n'avait jamais été aussi mauvais. La déformation de la bouche ravageait toute la joue et lançait (comme pour attirer l'attention sur lui) deux énormes rides noires vers l'œil exactement semblable à une cuillerée à soupe de lait caillé.

Elle était assise sur une chaise, contre le mur et, autour d'elle, à distance respectable, comme autour d'un cheval qui s'est abattu, toute une société chuchotante faisait demi-cercle.

Elle avait coiffé ses cheveux en tresses, fort bien, ma foi, à mon avis, et portait au cou un collier qui devait provenir de l'arrière-grand-père Coste, fait de grosses plaques de pierres vertes. Son corsage aussi était vert, très acide.

Je ne pus pas réfléchir congrument sur cette présence. Le coup venait à peine de m'être donné que Julie se dressa, écarta comme sans les voir les gens qui l'entouraient et se dirigea vers le parterre. Je m'empressai, avec tout le monde, de la suivre.

C'était une valse qui commençait avec l'orchestre de l'Orphéon. Le parterre était des plus brillants. Ceux et celles qui étaient entrés en même temps que moi, à la suite de Julie, furent immédiatement séduits par la musique et par l'éclat. On peut dire qu'ils *s'accouplèrent* sur l'instant et se mirent à tourner. Moi, j'étais plus intéressé par ce qui, à mon avis, devait suivre.

Julie resta un moment, les bras ballants. Je ne voyais toujours que son mauvais côté, mais je supposais que son bon côté devait être en train de s'occuper de quelque chose. Je fus extrêmement bouleversé de comprendre, au bout d'un certain temps, qu'en effet, il *s'occupait à séduire*.

Aurais-je eu le moindre doute à ce sujet que les visages m'auraient aussitôt renseigné. Ils riaient : les hommes avec une méchanceté dure (et même un tout petit peu désespérée) ; les femmes avec une méchanceté radieuse, délibérée, et qu'on sentait capable de durer cent ans. Manifestement, Julie désirait danser et appelait un danseur.

J'en ai assez dit sur moi-même pour ne pas courir le risque d'être accusé de sensiblerie. J'étais néanmoins mal à mon aise, et comme fâché

avec moi-même à un point que, par instinct plus que par réflexion, je me surpris à me dire presque à haute voix : « Est-ce qu'elle ne serait pas en train de faire de l'œil ? »

Elle se tourna, non pas vers moi, mais de mon côté, et c'est de mon côté que les rires s'allumèrent. Elle nous montrait alors son beau profil, sa joue lisse comme un galet de rivière, sa moitié de bouche si désirable, son œil large et pur, non pas aguicheur comme je l'avais imaginé dans mon désarroi, mais simplement au regard triste et pesant, et comme chargé de reproches. Je compris les rires de tout le monde et j'esquissai moi-même un sourire.

Mais elle ne me laissa pas le temps de m'apitoyer plus avant (si tant est que je me sois plus apitoyé que mis en défense). La valse en était à sa reprise et les valseurs, bien entraînés, tournaient sans y songer sur la lancée de leur ivresse. Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi, à ces moments-là, ils ont des visages douloureux à force de plaisir. Julie devait le comprendre, ou tout au moins désirer changer de fatigue et prendre enfin celle qui saoulait ces couples tournoyants car, comme un oiseau attiré par un serpent, je m'aperçus qu'à tout petits pas et presque imperceptiblement elle s'approchait de la masse animée des danseurs. Enfin, elle fut si près que je vis, à la lettre, certains cheveux et certaines écharpes lui caresser le visage et le corps au passage. L'instant d'après, elle avait disparu. Et comme, avec l'ébahissement que j'ai toujours eu devant le comportement général des femmes, je la cherchais dans le groupe des spectateurs, me demandant où elle avait bien pu se faufiler, et par quel miracle elle avait échappé brusquement à mon attention, certaines rumeurs inhabituelles m'apprirent qu'un fait vraiment insolite venait de se produire.

La valse même en semblait désorganisée. Le serpent ne s'entortillait plus sur sa joie, mais soubresautait par endroits comme travaillé par son ventre. A côté de moi, le public se dressait sur la pointe des pieds et tendait le cou. Je voyais les gens de toutes les galeries se pencher avidement, suivre quelque chose du regard, se le désigner les uns aux autres et, au surplus, parler avec une animation qui commençait à faire un bruit plus fort que celui de l'orchestre. Les musiciens eux-mêmes quittaient l'embouchure pour rester la bouche en cul de poule.

Soudain, j'entendis un bruit effrayant. Instinctivement, je rentrai la tête dans les épaules. J'avais l'impression que le Casino s'écroulait. C'était un *tonnerre* d'applaudissements.

Je vis enfin ce qu'on désignait du doigt. C'était cette malheureuse Julie emportée par la valse et dansant toute seule, avec, sur son atroce visage isolé, l'extase des femmes accouplées. Quel soulagement! Je me sentis des opinions et des passions semblables à celles de tout le monde et j'éclatai de rire à la seconde même où le rire général éclata...

Si j'en juge par moi-même, ce rire fut une bénédiction pour tout le monde. Le spectacle de cette fille au visage déchiré, et qui montrait

ses désirs sans pudeur, me brûlait comme un acide. On ne pouvait laisser faire sans courir le risque d'être dépouillé jusqu'à l'os, vêtements et chair, falbalas et jupons, plastrons et manchettes. Qui n'a pas ses désespoirs? Que serions-nous devenus si nous avions été forcés, nous aussi, de ne plus jouer la comédie? Le rire avec son bruit de torrent était la façon la plus simple de mouiller la brûlure et de l'étendre d'eau. On y alla bon cœur bon argent.

Pourquoi? Je n'en sais rien. Nous ne manquions pas de filles laides, Dieu merci! Julie n'était pas d'une laideur à faire rire; il s'en fallait! Aujourd'hui je ne vois même plus rien de risible dans cet événement du Casino. Que se passait-il de si extraordinaire? Julie dansait seule. De n'importe qui d'autre cela aurait passé pour une boutade. Admettez que la fantaisie en ait pris à Alphonsine M..., la petite fille que j'avais fait danser un peu auparavant : on aurait à peine souri. Le rire qui accompagnait la valse de Julie faisait un bruit régulier et bourgeois qui me rappela le râclement des cuillers et des fourchettes sur les assiettes dans un réfectoire de collège. Disons pour être plus juste qu'on ricanait. Julie voguait au milieu des chignons de paille, des catogans de charbons, des yeux ardents, des lèvres avides; son visage marqué du destin des Coste passait à hauteur des moustaches cirées, des bouches habituées aux bons cigares, offrant en vain sa marchandise gratuitement. Il n'y a rien de gratuit que la mort, je le sais depuis longtemps et de façon formelle. Le public du Casino n'était pas aussi fort que moi sur ce chapitre; il était loin de mettre un nom sur la chose, mais il se rendait compte qu'en tout et pour tout Julie n'offrait que des *places au Paradis*. C'était loin de faire le compte. Avouez qu'il y avait de quoi rire! Si on ne riait pas à pleine gorge, et si les ricanements faisaient un bruit de cuiller râclant l'assiette, c'est d'abord que dans la vie courante (qui est la nôtre) il n'y a vraiment jamais de quoi rire à ventre déboutonné, notre corps n'en a pas l'habitude (tandis que ricaner, on sait le faire). C'est ensuite en raison des choses noires et impitoyables qui décharnaient Julie. Son corps aimable (car elle avait un corps dodu, très attirant — pour ceux qui aiment les corps), il y avait des moments (et celui de la valse plus que tout autre) où on l'imaginait fait d'une carcasse en osier gonflant et soutenant jupes et corsage autour de simples ossements. Julie eût-elle dansé sur une place publique comme elle dansait ce soir-là, tout le monde se serait écarté d'elle (les couples qui valsaient en même temps qu'elle s'écartaient et on la voyait bien, toute seule, en train de se donner au vide). Mais ici, au Casino, après tous nos préparatifs, nos combinaisons, nos efforts pour tâcher de prendre du plaisir, qui aurait abandonné la partie?

La danse finie, pendant que les cavaliers reconduisaient leurs cavalières, Julie alla s'adosser à une des colonnes qui soutenaient les galeries. Les dames des premières loges se penchèrent pour la voir jusqu'à être en danger de tomber. Elle haletait et fermait les yeux.

Je remarquai qu'elle avait encore sur elle sa jupe d'après-midi aux volants noirs d'humidité et de boue. Je me demandais ce qu'elle avait bien pu faire entre le moment où elle passait la revue des vitrines et celui où elle était entrée au Casino. Ses cheveux, manifestement encore mouillés (quoique tressés en épis avec un soin et un goût auquel elle ne nous avait guère habitués) suggérait que ce temps-là, elle l'avait employé à parcourir les rues. S'était-elle peignée et coiffée dans une encoignure de porte? C'était bien possible.

Elle était maintenant l'objet de la curiosité générale. Des jeunes filles couronnées de fleurs (par les soins du Comité, on vendait au foyer des roses de Noël et des argelas de serre), bras-dessus bras-dessous avec des jeunes gens aux fronts luisants de brillantine venaient la regarder sous le nez. Des femmes, même parmi les dames membres de l'Orphéon, s'approchaient sans avoir l'air d'y toucher du pilier contre lequel Julie, adossée, continuait à fermer les yeux et à haleter. Des « officiels » à brassard se consultaient fort gravement.

Enfin, on prit la décision de commencer le quadrille et l'orchestre attaqua *les Lanciers*. Le jeune Raoul B..., très important avec sa bonne grosse figure rouge, ses sourcils blancs et ses taches de son, se détacha du groupe des « officiels » et s'approcha de Julie, certainement *en mission*. Je le vis en effet en train de lui adresser la parole et même de parler assez longuement, mais elle n'ouvrit pas les yeux et continua à haleter, comme si l'effort qu'elle avait fait pour valser l'avait essoufflée pour la vie.

Il n'était pas question pour moi d'en perdre une bouchée. Je me faufilai à travers les gens qui regardaient danser le quadrille et réussis à me placer assez près de Julie pour bien la voir, et assez dissimulé pour n'être pas remarqué. Avec la déformation de sa bouche, on ne pouvait jamais savoir si elle riait ou si elle pleurait. C'était très déconcertant. En cette occasion plus que jamais, impossible de se rendre compte si elle était touchée comme il se doit par ces ricanements dont elle était la cause, ou si nous avions à faire à l'Ajax dévastateur qu'elle pouvait être à l'occasion.

En tout cas, le quadrille se poursuivait sans incidents. Les figures succédaient aux figures. Julie, toujours adossée à son pilier et comme endormie, ne paraissait être émue ni par la musique ni par les cris (trop vifs pour n'être pas poussés surtout dans l'intention de la toucher), ni par les rires trop bruyants pour n'être pas destinés à la gifler. Cependant, on sait que la musique des *Lanciers* est très entraînante; cris et rires, en raison même, pouvaient à la rigueur passer pour être naturels et innocents; si vraiment tout à l'heure Julie ne s'était laissée emporter que par la valse, elle devait, à plus forte raison, se laisser emporter par le quadrille.

Or, je la regardais avec beaucoup d'attention et je fus très vite persuadé qu'elle était à peine effleurée par l'entrain des *Lanciers*, tout à fait insensible aux cris et aux rires, et violemment occupée, par contre, d'une

bagarre-Coste. Ces mystérieux combats dans les ténèbres desquels s'étaient perdus et brisés les arrière-grands-pères, grand-mères, grands-pères, père, mère, frère, oncles, tantes et cousins qui, jusqu'à présent, s'étaient passés loin de nous : voilà que cette fois il nous était donné de les voir sans pudeur, se livrer sous nos yeux. Je ne dis pas seulement sous *mes* yeux (exercés et sagaces), mais sous les yeux de tous, au grand jour de la gaîté égoïste (et que voulez-vous qu'elle soit d'autre?) qui éclairait le Casino du haut en bas. Car je compris aux regards qu'on tournait sans cesse vers Julie, aux éclats grésillants des rires de plus en plus secs, qu'il était à la fois question de crainte et d'horreur pour tout le monde, que la moquerie qu'on affichait était un masque, et qu'il y avait moins de désinvolture que ce qu'on voulait le faire croire dans les éventements évaporés, les visages cachés dans les mains, les chuchotements de bouches à oreilles, dans tout le brouhaha goguenard des galeries et du parterre (où, tout en suivant d'un œil les évolutions des danseurs, on ne *perdait pas de vue* Julie, comme endormie mais toujours haletante, adossée à son pilier). J'avais déjà vu une terreur, un dégoût et une avidité semblables dans les regards des curieux autour d'un épileptique tombé sur le trottoir ou, pour si paradoxalement indécente que soit mon image à propos de Julie, endormie seule contre son pilier, dans l'attitude et le clin d'œil furtif des gens qui passent au printemps à côté des chiens collés.

Le quadrille se termina par un galop fort réussi, mais l'ampleur du scandale n'avait échappé à personne, même pas aux *officiels*, car, sans interruption, sans laisser le temps aux danseurs de se disperser, on fit battre le tambour à l'orchestre. Sur le coup, je compris avec un petit frisson dans le dos que les événements allaient se précipiter, qu'on n'avait pas l'intention de laisser les choses en l'état. Chacun pensa comme moi, car instantanément le silence s'établit à un tel point que le tambour lui-même embarrassa ses baguettes au dernier roulement. Cette fois, il ne s'agissait plus du petit Raoul B..., mais je vis (nous vîmes tous) Me P... en personne s'avancer sur le devant de la scène, en grand uniforme (c'est-à-dire frac et boutons de verre étincelants de feu au plastron). Il semblait très embarrassé lui-même et, ostensiblement tourné du côté opposé au sommeil de Julie, il annonça — simplement — qu'on allait tirer la tombola.

(Je dis simplement, mais en réalité le tirage de cette tombola se plaçait d'ordinaire bien plus avant dans la soirée, après quatre ou cinq quadrilles, à un moment où la fatigue commençait à se faire sentir. Ce soir-là, on en était à peine au deuxième quadrille et personne n'était fatigué. La *simplicité* de Me P... ne fit illusion à personne.)

Le silence continua, un tout petit peu plus tendu qu'un silence naturel et, d'instinct, tout le monde s'écarta du pied de la scène pour faire place au porteur du sac à malice dont on devait tirer les numéros gagnants. Mais le porteur du sac ne bougeait pas. On le voyait, au pied du petit

escalier, comme pétrifié. Me P... lui-même s'était immobilisé dans son frac en forme de manche de parapluie. Julie s'était mise en marche!

Voir l'appariteur, voir Me P..., voir Julie, cela se fit pour moi et pour le Casino tout entier d'un même coup d'œil. Si j'en juge par moi-même, nous eûmes tous une tringle d'acier glacée dans l'échine avant que Julie ait atteint le centre du demi-cercle laissé libre devant la scène. Je me souviens seulement qu'elle marcha paisiblement et pas du tout d'une façon arrogante. Elle avait tout simplement l'air d'une personne fatiguée qui cherche une chaise. C'est dans les romans que les grands gestes déplacent de l'air ; dans la vie, non : on les fait généralement à bout de forces.

Tout cela dura donc au maximum trente secondes. J'eus à peine le temps d'avaler ma salive et, dans le silence cette fois total, et enfin naturel, nous entendîmes comme le grésillement d'un grillon solitaire. C'était Julie qui parlait. Elle s'adressait à Me P... qui se courba vers elle, les mains en éventail derrière ses oreilles et cria : « Quoi? » d'un ton furieux. Sans ce cri, nous aurions pensé être sourds tant la voix de Julie était menue et incompréhensible. (Il me sembla toutefois entendre — comme par la suite il me fut confirmé — quelque chose qui ressemblait au mot « *bonheur* ».) Sur l'injonction de Me P..., toujours tourné vers elle, les mains en éventail autour de sa tête, Julie « *grillonna* » de nouveau ce qui semblait être une demande. (J'entendis nettement le mot bonheur.)

Je me suis souvent demandé ce qui arriverait si certaines situations se prolongeaient, mais le fait est que celle-ci ne se prolongea pas jusqu'à détruire les règles d'une civilité puérile et honnête. Tout de suite Me P... se redressa et éclata de rire. Il ne s'agissait plus, cette fois-ci, de ricanements de sécheresse ou de petits spasmes menteurs : c'était du grand beau rire bourgeois, gras et puissant, qui vient du ventre, et pour lequel le verbe éclater est fait sur mesure. Jamais, de mémoire d'homme, on n'avait vu rire Me P..., je crois, mais, même sans cette circonstance, on n'aurait pu résister au spectacle de ce notaire bien pensant secoué de rire comme un prunier. En un clin d'œil le rire échela jusqu'au plafond, enflamma les galeries l'une après l'autre en rien de temps. On le voyait courir de loge en loge avec la rapidité du feu.

J'eus beau participer de bon cœur à la chose, je ne perdis pas Julie de vue. Je suis le seul à pouvoir affirmer (sur les évangiles s'il le faut) qu'à ce moment-là, quand tout le Casino riait d'elle, Julie se mit elle aussi à sourire, malgré la déformation de ses lèvres, pour moi qui savais voir, je peux en jurer. Je n'attendais pas un sourire de gaîté, j'attendais un sourire de désespoir si on peut dire. Et l'on peut, puisque c'est celui-là que je vis, clair comme le jour.

Je peux, même après tant d'années, reconstituer tous les gestes de Julie. Ils sont gravés à jamais dans ma mémoire. J'étais persuadé d'avoir sous les yeux le destin en action. La décision que Julie était forcée de prendre sur-le-champ devait terminer l'histoire.

Le rire était parti de telle façon!... Il était insensé d'imaginer qu'il puisse s'éteindre autrement que par l'épuisement du combustible. Personne ne fit attention à Julie. Elle traversa la foule qui continuait à se presser autour du demi-cercle où elle s'était fait montrer du doigt. Elle était obligée de pousser les uns et les autres. C'est ainsi, comme invisible à tous (sauf à moi) qu'elle gagna la porte et sortit. Je m'élançai à sa suite. J'eus la présence d'esprit de ne songer ni à mon manteau ni à mon parapluie.

Il ne pleuvait plus. Comme d'ordinaire en cette saison, quand la pluie cesse, un vent glacial s'était levé. Sortant brusquement du grand bruit que faisait le rire, je fus saisi par le silence des rues et la flûte lugubre du vent dans les gênoises des toitures. Des volets grinçaient sur leurs gonds et battaient. Le vent avait éteint beaucoup de réverbères, mais j'entendais sur le trottoir, devant moi, le bruit des talons Louis XV de Julie. Je l'aperçus dans la lueur qui sortait d'un fournil. Elle marchait d'un pas résolu mais sans se hâter.

Elle ne se dirigeait pas du tout du côté du Moulin de Pologne. Elle remonta la grand'rue, traversa en diagonale la place de l'hôtel de ville et prit une de ces petites rues qui conduisent au lacis ténébreux des vieux quartiers. J'étais transpercé jusqu'aux os par la bise ; mon vêtement était léger, et mon plastron amidonné ne me garantissait pas du froid. Je pensais à la pneumonie, mais je n'aurais pas donné ma place pour tout l'or du monde.

Nous étions maintenant dans l'entortillement des ruelles autour de l'église Saint-Sauveur. A plusieurs reprises, Julie hésita dans sa marche à suivre. Elle s'engagea dans la rue Jean-Jacques-Rousseau, puis revint sur ses pas et passa à cinquante centimètres de l'encoignure de porte où je m'étais brusquement dissimulé. Je sentis son odeur de chien mouillé.

Après deux ou trois hésitations semblables qui ne me prirent jamais au dépourvu, elle sembla plus sûre de son chemin. Elle traversa la place du cimetière vieux, entra sous les voûtes des rues couvertes, déboucha dans la rue Kléber, tourna à gauche vers le marché à poisson, longea les anciennes halles, pendant que deux heures sonnaient au clocher de Notre-Dame, et prit si résolument d'un certain côté que je fus saisi d'un frisson qui ne venait pas du froid. Nous étions tout près de l'impasse des Rogations ; j'entendais le vent siffler dans les grands arbres nus du couvent.

C'est en effet là qu'elle allait. Je vis la chose se faire sans avoir l'esprit de penser à quoi que ce soit. Malgré l'heure tardive, il y avait de la lumière à la fenêtre de M. Joseph. La porte des Cabrot n'était jamais fermée. Julie s'appuya contre elle, sembla chercher à l'ouvrir ou à reprendre haleine, et elle entra.

A évoquer ce moment, j'en suis encore, comme à l'époque, vidé de sang et de force. Et pourtant, maintenant, je sais. Sur le coup, je n'eus que la pensée de détaler à toutes jambes. Ce que je ne fis pas cependant.

J'entendis frapper très résolument à une porte et une voix (celle de M. Joseph) répondre : « Entrez! » Cette invitation à entrer, délibérée, spontanée, à deux heures du matin, au premier qui frappe à la porte, n'était-ce pas le fait d'un homme dont la puissance dépasse même l'idée que d'ordinaire on s'en fait? Heureusement, sur-le-champ, je n'y pensai pas, j'étais hynoptisé par des événements si imprévus!

Je dois reconnaître que l'esprit me revint assez vite. J'eusse voulu être doué du don d'ubiquité : être en même temps au Casino pour crier la nouvelle à tout le monde et être ici pour voir la suite.

Il n'y avait rien à voir, sinon très rapidement une ombre qui passa devant la fenêtre. (Etait-ce elle ou lui?)

Il faut bien croire que le danger est une fontaine de Jouvence (c'est une de mes théories) car, si je n'étais pas devenu brusquement plus jeune que je n'avais jamais été, il ne me serait pas entré dans l'idée d'escalader le mur du vieux couvent (en plastron amidonné et avec mon meilleur vêtement sur le dos). C'est cependant ce que j'entrepris de faire. J'aurais pris pour un fou celui qui, quelques heures auparavant, m'aurait prédit que je ferais servir à cette gymnastique mes souliers vernis soigneusement passés au beurre. Ce qui prouve bien qu'il ne faut jamais dire : Fontaine...

De la crête du mur (heureusement assez large) je ne vis pas grand-chose. Je n'osai pas m'y tenir carrément debout, de peur d'être éclairé par les reflets de la lampe de M. Joseph, et la fenêtre étant au deuxième étage, mais, néanmoins, j'en vis assez. A en juger par la hauteur à laquelle se trouvait la chevelure de Julie, celle-ci devait être assise. M. Joseph était en face d'elle, debout; je le voyais à mi-corps. Il la regardait, il ne disait rien; elle devait être en train de parler et lui d'écouter.

Ceci me suffisait. Je restai cependant plus longtemps qu'il ne fallait devant ce spectacle : disons cinq minutes, alors qu'en temps normal j'aurais fait mon compte en une minute. Ce fut le froid qui me rappela à mes devoirs. Il fallait, de toute urgence, prévenir M. de K...

Je ne sais plus si j'ai couru. Sans doute, car je n'ai aucun souvenir des rues que je traversai. Je ne me souviens que de l'extraordinaire sensation de vide que j'éprouvai en rentrant au Casino. Je ne sus pas tout de suite si on continuait à tirer la tombola ou si l'on avait fini. La seule chose dont je m'aperçus en montant les grands escaliers, puis en traversant le foyer, c'est qu'on ne dansait pas. Je n'entendais pas de musique.

Pour aller aux loges de première galerie où se trouvait M. de K..., il fallait traverser le parterre. Je poussai la porte qui y conduisait et me trouvai brusquement de nouveau dans notre beau Casino illuminé de lampes Carcel, avec tout notre beau monde installé sur ses étagères appropriées, mais, de toute évidence, il ne s'agissait plus de bal ou de quadrille (du moins pour le moment, car je crois savoir que, vers les quatre ou cinq heures du matin, sous l'impulsion de l'orchestre de la Musique municipale — l'Orphéon déclara forfait — on recommença

cahin-caha à danser devant un public clairsemé, en tout cas sans les *grandes familles*). Il ne s'agissait plus, comme je le vis tout de suite, que de conversations fort animées qui se tenaient de groupe à groupe. On ne riait plus ; on parlait avec violence. J'entendais dire que c'était « intolérable ». Il me fut assez difficile d'arriver à la loge de M. de K... Les couloirs étaient littéralement obstrués de paquets de gens agglomérés et discutant avec animation. Ici, les *têtes* ne manquaient pas. Je crus comprendre que, sans être le moins du monde inquiet sur le sort de Julie, on parlait de son suicide probable, de la fin totale des Coste après ce scandale, « qu'il n'y avait pas d'autre solution ».

Chez M. de K..., celui-ci *tenait le crachoir* avec une aisance parfaite. Je vis qu'il prenait le temps de faire les gestes qu'il avait l'habitude de faire quand il était en représentation. Il parlait devant M. de T... ; M. de S... et déjà les dames ne l'écoutaient plus.

Il m'aperçut. Je devais avoir sur le visage certains signes (le froid notamment avait dû me faire blêmir). Il se tut et me regarda d'un air si interrogateur que toute la société se tourna vers moi. J'avais trop l'habitude de ce monde pour savoir qu'en aucun cas il ne fallait éclater ou montrer une émotion quelconque. J'avais d'ailleurs la gorge serrée. Mon silence me donna barre sur M. de K... et je l'entendis qui m'interrogeait.

— Savez-vous où elle est ? dis-je enfin.

Je ne reconnus pas ma voix. J'avais versé de l'huile sur le feu, mais avant de la voir s'embraser je dis (et cette fois fort naturellement) :

— Elle est chez M. Joseph.

On me regarda en chien de faïence, dans le plus grand silence.

Je racontai ma poursuite et même l'escalade du mur.

— Vous avez fait preuve du plus grand discernement, me dit M. de K... en se dressant. (Malgré tous ses travers, cet homme savait prendre une décision.) M. de T... et M. de S... étaient manifestement accablés. Ils avaient — Dieu me pardonne ! — l'air de m'en vouloir pour cette nouvelle, et même d'en vouloir à tout le monde si j'en juge par le regard que, se détournant de moi, ils jetèrent sur notre grand Casino illuminé.

— Mon manteau, dit M. de K... Mais il était sur le dossier de son fauteuil et personne n'eut à le lui faire passer ; il le prit lui-même.

— Soyez prudent, Georges, dirent les dames. Il eut un beau geste d'insouciance. M. de T... et M. de S... s'effacèrent pour nous laisser passer.

Cette fois, malgré tout, j'allai chercher mon mackintosh et mon parapluie.

— Ceci dépasse en fait notre compétence, dit M. de K...

Les rues étaient sinistres. Le vent avait forci et éteint tous les réverbères. Les volets battaient partout une chamade fort sombre.

— Savez-vous ce qu'elle a demandé tout à l'heure? dit M. de K...

J'avouai que je n'avais rien compris.

— Il m'a semblé entendre qu'elle parlait de bonheur.

— Il n'y avait rien à comprendre, me dit-il, mais elle a en effet demandé à Me P... (de la bouche même duquel je le tiens) si à notre tombola on pouvait *gagner le bonheur*.

Nous arrivions à l'impasse des Rogations. De la rue on ne voyait rien, sauf cette lumière à la fenêtre. Il me fallut faire la courte échelle à M. de K... Il était fort lourd et, dans sa hâte à atteindre le sommet du mur, il m'écorcha le bras avec son talon.

— Tenez ferme, dit-il.

Je ne l'avais jamais vu aussi excité.

Nous ne restâmes pas longtemps sur le mur. D'après M. de K..., il y faisait froid et on n'y voyait pas grand-chose. Nos deux personnages là-haut n'avaient en effet pas changé de place.

— J'y perds mon latin, dit M. de K... ; je me demande ce qu'elle est en train de lui raconter. Vous qui êtes pétri de bon sens, êtes-vous d'avis, comme moi, que, somme toute, ce soir nous nous sommes très bien comportés à son égard? A part de petites manifestations détestables, je vous l'accorde, mais fort difficiles à éviter avec un public aussi mélangé. Je puis vous assurer par exemple qu'en ce qui me concerne, ma femme et moi nous avons à peine souri. C'est une chose que je dois dire.

Nous étions retournés à l'entrée de l'impasse et, à notre grande surprise, nous trouvâmes là trois ombres que nous reconnûmes en approchant pour être Me P..., madame et le neveu des de S..., fort attaché au ménage.

— J'ai appris la nouvelle, dit Me P... et savais que vous étiez là. Je suis tout de suite venu. Les autres n'ont pas voulu approcher et sont restés près des Halles. Que se passe-t-il?

M. de K... fit le mystérieux et ajouta que, pour rien au monde, il ne fallait permettre à la « foule » de venir ici.

— Il ne s'agit pas de foule, dit Me P..., mais de quelques amis qui sont également les vôtres, d'ailleurs, et qui, je vous le répète, n'osent pas approcher, ou ont le tact de ne pas le faire.

— Ne nous disputons pas, André, dit M. de K...

Il s'avança et ils se mirent à chuchoter.

— Que se passe-t-il? me demanda madame P...

— Je n'en sais rien, madame, lui répondis-je. C'était (en plus) l'absolue vérité.

— Venez, me dit M. de K... à la fin de sa messe basse.

Nous entrâmes de nouveau dans l'impasse et nous fîmes le pied de grue un bon quart d'heure. Les autres étaient partis. Le froid était piquant. Une demie sonna à l'horloge. Nous en étions à faire des suppositions fort ténébreuses. Maintenant, la fenêtre des Cabrot s'était éclairée.

Moi, qui ai l'ouïe fine et suis très attaché aux biens terrestres, j'entendais, malgré les grondements du vent, le bruit d'un moulin à café.

Je jouais sur le velours. Sans le froid, j'aurais volontiers été spectateur jusqu'à la fin du monde. Mais étant donné les circonstances, je dis à mon compagnon que le plus sage était, je crois, d'aller nous coucher.

M. de K... ne fut pas de cet avis, et presque bruyamment. Je le suppliais d'être prudent quand la porte des Cabrot s'ouvrit et le père Cabrot portant une lanterne sortit, précédant M. Joseph.

Ce dernier se dirigea rapidement et droit sur nous comme s'il nous savait être là, de toute éternité. Il nous tendit à la fois les deux mains et nous dit :

— Messieurs, c'est la Providence qui vous envoie. J'ai un grand service à vous demander.

Je vis avec joie qu'en prononçant cette phrase il s'était ostensiblement adressé à M. de K... qui gargouilla tout de suite une sorte d'acceptation assez humble.

— Je sais, dit M. Joseph, que vous êtes en très grande odeur de sainteté auprès de M. Grognard, le loueur de voitures. Voudriez-vous m'accompagner et me recommander à lui le plus chaleureusement possible ? J'ai besoin tout de suite du coupé le plus rapide et le plus confortable qui soit. Sans vous, à cette heure-ci, cela représente trop d'aléas et de paroles inutiles. Je suis pressé. Je vous en saurai un gré infini. Venez.

En toute autre occasion, l'attitude de M. de K... m'aurait comblé d'aise. Il ruait littéralement de la fesse.

M. Joseph se tourna vers moi.

— J'irai chez vous, sans doute dans la journée, dit-il. J'ai également besoin de vos services.

Il empoigna le bras de M. de K... et l'entraîna assez vite et à la façon, me sembla-t-il, d'un gendarme emmenant un condamné.

Le père Cabrot qui trottinait à leur côté me fit penser, je ne sais pourquoi, à un farouche sans-culotte : sans doute à cause du bonnet de coton qu'il avait gardé.

Je rentrai fort mélancoliquement chez moi. Je ne pus dormir. Cette visite que M. Joseph m'avait promise me trottait par la tête. J'essayais de me souvenir du ton qu'il avait mis à la chose ; je ne retrouvais rien de précis, mais mille raisons de m'inquiéter. Je me fis d'amers reproches pour m'être mis ainsi le doigt entre deux pierres. J'enviais le reste de la ville qui, pour ne s'être mêlé de rien, que de rire, dormait maintenant bien en paix dans son lit.

J'attendais M. Joseph ; ce fut M. de K... qui arriva, et sur le coup de huit heures du matin. Il ne frappa même pas à la porte si tant est que je m'en souvienne, mais secoua la serrure sans arrêt malgré mes objurgations, pendant que j'enfilai mon pantalon. Les yeux lui sortaient de la tête. De toute évidence, il ne s'était même pas couché.

J'eus la présence d'esprit de ne poser aucune question : cela lui aurait

donné barre. Je gardai le plus profond silence et m'occupai à ranimer le feu. Le résultat fut surprenant.

— J'aimerais bien prendre un peu de café avec vous, dit M. de K... d'une voix mourante.

C'était une belle victoire, mais j'avais mes propres inquiétudes, je ne l'appréciai pas à sa juste valeur.

Je m'assis en face de M. de K... et, sans mot dire, je me mis à moudre le café.

— Il est allé porter plainte, dit enfin mon hôte.

— De quoi? demandai-je bêtement.

— De tout, dit M. de K...

Ce qui montrait qu'il avait perdu la tête.

— Ah! poursuivit-il, mon pauvre ami! Vous voilà en train de tourner la manivelle de votre moulin à café pendant que tout ce qu'il y a de bien dans cette ville se ronge les poings! Je sors de chez les P... Ils sont dans un état à faire peur.

Je me sentais évidemment assez mal à mon aise. Dans n'importe quel cas, l'innocence est toujours impossible à démontrer; elle n'existe pas et pour personne. C'est dire s'il y avait de quoi être aigri contre ceux qui voulaient se comporter en juges. Je le dis timidement. M. de K... eut un geste pour signifier qu'en haut lieu c'était le moindre de leurs soucis.

Je mis de l'eau sur le feu et demandai d'une voix assez ferme les raisons de cet abattement général, car enfin, passons sur les événements du Casino (quoiqu'il était encore possible de les réduire à leur juste valeur); quels sont les faits dont nous sommes sûrs? Les seuls d'après lesquels un homme de bon sens peut espérer ou craindre. Il a demandé un coupé rapide et confortable; j'appuyais sur le mot confortable qui, à mon avis, n'est pas un mot effrayant. Où y a-t-il de quoi avoir peur?

— Vous n'y êtes pas du tout, me dit M. de K... Et il prit haleine assez longuement.

— Hier soir, dit-il, ou plus exactement tout à l'heure, car il n'y a que quelques heures que cela s'est passé, vous m'avez vu partir dans la nuit avec cet homme terrible. Je veux croire que votre amitié pour moi s'en est alarmée, mais auriez-vous eu le talent de Victor Hugo qu'il vous aurait été impossible d'imaginer quelles épreuves j'allais subir. D'abord, son séide n'a pas cessé de grogner sur mes talons comme un tigre. J'étais agrafé par une poigne de fer; mon bras en est bleu et si, devant vous, on s'est comporté avec politesse, il a bien fallu néanmoins que, par la suite, je passe par où il voulait me faire passer. J'ai dû frapper de mon propre poing à la porte de ce Grognard, appeler de ma propre voix que tout le voisinage a entendue et reconnue, et recevoir en personne, devant vingt fenêtres ouvertes malgré le froid, les rebuffades de ce loueur de voitures mal embouché, qui s'est calmé d'ailleurs tout de suite, non pas à ma vue, mais au nom seul de M. Joseph.

» Cela n'est déjà pas mal, comme on dit, et à mon sens est déjà trop, mais il m'a fallu boire le calice jusqu'à la lie, vous n'êtes pas au bout de vos étonnements. J'ai dû les suivre dans les écuries et, poussé par des invitations auxquelles il aurait été de la dernière imprudence de se dérober, choisir moi-même le coupé — et savez-vous lequel on m'a obligé de choisir? Celui qui va chercher Monseigneur, aux limites du canton, le jour de la confirmation solennelle! Oui, mon ami! J'ai été accablé sous les signes les plus évidents de la puissance infernale, non de cet homme, mais de la confrérie à laquelle il appartient : et que peut-être il domine. J'ai très bien senti dans tout ça un plan parfaitement préconçu. Faites-moi la grâce de croire que, pour si grand que soit le danger que j'ai couru, que je coure encore, qui nous menace tous, je n'ai pas perdu une once de mon sang-froid et de mon jugement. Nous sommes perdus! C'est moi qui vous le dis. »

L'air lui manqua et il fit une pause. J'étais évidemment très embêté, surtout à l'idée que cet homme m'avait promis sa visite pour aujourd'hui même.

M. de K... poursuivit :

— Je n'étais pas au bout de mes peines. On attela le coupé à trois chevaux, on le sortit. Cela fit du bruit sur les pavés. J'ai dit vingt fenêtres? Que je ne bouge pas de place s'il n'y avait pas plus de cinquante personnes en train de regarder ce qui se passait quand, bien éclairé par la lanterne que Grognard élevait à bout de bras, et celle que le séide me balançait sous le nez, on me fit monter dans le coupé. Tel que je vous le dis, mon ami! Au su et au vu de tout le monde. Le diable s'installa près de moi, et nous voilà partis; devant plus de cinquante paires d'yeux de toutes opinions, je vous le répète. Cabrot et le cocher faisaient sur le siège un bruit infernal. Et vous êtes-vous jamais rendu compte du tapage *invraisemblable* que font, à quatre heures du matin, sur nos gros pavés, dans nos rues désertes qui sonnent comme des tambours, trois chevaux ferrés de neuf qu'on oblige constamment à piaffer? Voilà où nous en sommes!

» Et ce n'est pas fini. Je n'osais rien dire, bien entendu. Et je dois avouer que je ne bougeais pas plus qu'un terme. On passe par de drôles de moments, au cours d'une vie. La culture et l'intelligence sont des défauts et des faiblesses dans les grandes occasions. Vous dirai-je à quoi j'ai pensé? Oui : à Pignerol, au Masque de fer, au Château d'If, à la Bastille. Ah! ils ont le talent de vous arracher au train-train. Mais, je ne m'attendais pas au plus beau. C'est alors que cet homme diabolique a pris la parole. Que je meure à l'instant dans votre fauteuil si cela ne s'est pas passé exactement comme je vous le dis. Cet homme posa *amicalement* sa main sur mon genou, et d'une voix où personne, sauf vous, et moi, bien entendu, n'aurait été capable de sentir tout le commandement, il me dit ceci qui sera gravé mot à mot dans mon âme jusqu'à la fin de mes jours : « J'avais besoin d'un homme de sens à côté de moi. Vous servez de témoin » de moralité dans une affaire qui va passionner l'opinion publique, et où

» il faut que l'opinion publique ne puisse pas divaguer. Vous en avez » le soin. Je vais, dans quelques instants, *enlever* une demoiselle de la » plus grande qualité, et l'emmener au chef-lieu où j'ai des appuis » suffisants pour pouvoir me marier avec elle sans attendre les délais » habituels. Vous êtes ici pour certifier que tout s'est passé le plus » noblement du monde. » Et il ajouta : « Je n'aimerais pas perdre la » confiance que j'ai en vous. » Textuel!

» Mettez-vous à ma place. C'est ce que j'ai dit aux P..., aux S..., aux T..,, à tous ceux que j'ai vus avant de venir ici. C'est une affaire de vie ou de mort non seulement pour moi mais pour eux aussi. J'ai supplié, je n'en avais heureusement pas besoin ; ils ont tous compris à demi-mot. Je répète, pour vous : « Au chef-lieu où j'ai des appuis » suffisants. »

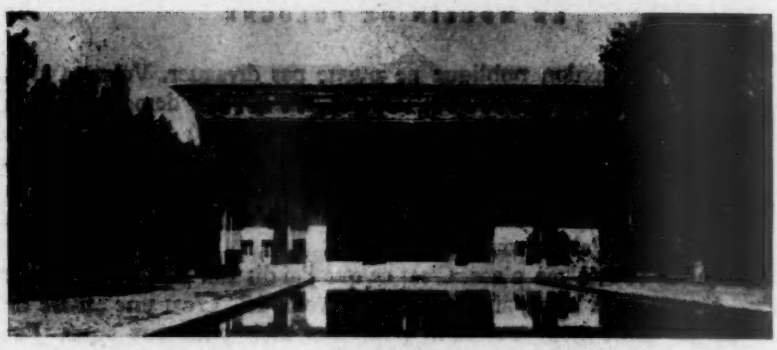
J'assurai M. de K... que je pouvais très bien moi-même utiliser le demi-mot quand il s'agissait de ma propre conservation.

— Bien entendu, me dit-il! Vous avez également compris de qui il s'agissait? C'est exactement ça. Nous sommes allés à l'impasse. Mademoiselle de M..., accompagnée de la mère Cabrot qui l'escortait comme une châsse, est venue au coupé pendant que l'on m'en faisait descendre par l'autre portière. Je dois dire, en toute franchise, que, est-ce la nuit ou un arrangement quelconque, pour le peu que j'en ai aperçu, j'ai trouvé mademoiselle de M... charmante. J'ai eu l'esprit, d'ailleurs, de le lui glisser en quelques mots. Si je ne m'abuse, mon ami, elle est, permettez-moi de le dire, au comble du bonheur. Je crois aussi que ma façon de procéder avec elle a eu le meilleur effet sur cet homme, qui n'est peut-être pas dangereux si on prend soin de ne jamais traverser ses desseins. Il m'a dit : « Félicitez madame, cher ami. » Ce que j'ai fait sans restrictions.

» Ils sont partis. Cabrot et sa femme sont rentrés chez eux et m'ont fermé la porte au nez comme à un paquet de linge sale. Et me voici. »

JEAN GIONO

(La fin dans le prochain numéro.)



DE CHIRAZ A TÉHÉRAN

par Agnès Chabrier

CHIRAZ

Au matin de mon départ pour Chiraz une tempête de sable souffle sur Abadan. Nous rencontrons à l'aéroport la femme de M. H..., venue accompagner son frère. Elle nous le présente avec une souriante timidité. Ils ont tous deux grande allure. Manoutcher R..., un homme mince et de très haute taille, est beau mais aussi brun de peau que sa sœur est blanche. Nous allons voyager ensemble si la tempête se calme.

On enregistre nos bagages. La douane examine soigneusement mes valises. Quand l'avion des Iranian Airways qui vient d'Ispahan se pose sur la piste, dans un brouillard de sable si épais qu'on le distingue à peine, Jimmy dit admirativement :

— Le bon pilote!...

(Je retrouverai entre Chiraz et Ispahan les Français de cet équipage et connaîtrai leur histoire.)

Sous le vent qui noie tout, je me hâte vers l'avion. Manoutcher R... est venu s'asseoir à mes côtés. Le décollage est difficile ; aussitôt quitté Abadan, le ciel s'éclaircit. Nous survolons le Chatt el-Arab. Ses dattiers sont noirs et grises les eaux du golfe Persique que nous coupons de biais.

Manoutcher R... qui parle français n'a jamais quitté l'Iran et peu pratiqué notre langue. Professeur de littérature à l'École Supérieure de Chiraz, il est distant, réservé, vaguement dédaigneux. Sous les robes persanes d'autrefois et le haut bonnet d'astrakan, il aurait eu une beauté peu commune. Je m'assoupis pendant un quart d'heure. Quand j'ouvre

1. La photo reproduite au-dessus du titre représente le Palais des Quarante Colonnes à Ispahan (XVIIe siècle). Voir dans la précédente livraison la première partie de ce *Voyage en Iran* qui se situe en mars-avril 1951.

les yeux, le paysage que nous survolons a changé. C'est un déploiement de montagnes aux couleurs tendres, arrondies, douces, cachant des lacs étroits. L'avion traverse des nuages. Les montagnes, quand nous les revoyons, sans soleil, me paraissent hostiles et noirâtres et nous passons au front des neiges. L'atterrissage est assez brusque. Il n'y a pas de piste à Chiraz ; l'aéroport est encore en construction. A peine ai-je quitté l'appareil qu'un policier m'accoste. Sans la carte orange, bien évi-

demment, ce voyage à l'intérieur de l'Iran eût été impossible. Un autocar s'approche de l'avion. Manoutcher R... s'occupe de moi.

— Prenons un taxi... Nous retrouverons nos bagages à l'agence Irantour.

Le vent souffle sur les hautes herbes du terrain d'aviation. Le contraste est grand entre le golfe Persique et les mille deux cents mètres d'altitude de Chiraz. Ce vent, agréable d'abord, me glace. Les montagnes qui enserrent le large plateau fauve touché de corail semblent lointaines. Leur sommet rond est couvert de neige ; le ciel bleu est plein de nuages. Cet horizon sans arbres, peu ordonné, sous la transparence limpide de la lumière, a la beauté délicate des paysages japonais.

Le taxi, une Austin, est très confortable. Les voitures qui font le taxi en Iran sont presque toutes de marque anglaise. Principal fournisseur

des revenus de l'État, l'Anglo-Iranian Oil C° en versant à la Perse chaque année 8 à 9 millions de livres sterling — 13 millions en 1949 — et en acquérant près de la Banque d'État pour une valeur de 12 millions de livres sterling en rials afin de payer ses soixante-dix mille ouvriers et employés, commande les finances iraniennes. Si, à la différence des autres pays de l'Orient, on trouve ici peu d'objets d'importation américaine, les produits anglais sont, par contre, abondants.

Notre chauffeur a décoré son taxi : aux amulettes et fétiches coutumiers, il a ajouté un portrait des jeunes mariés royaux. Le Shah et la reine Soraya, dans leur guirlande de roses, ne sourient pas.

Il y a cent ans que Gobineau arrivant ici, dans la caravane du ministre de France, n'y trouva que les décombres d'une ville détruite par un tremblement de terre. Après trois jours, il eut hâte de quitter Chiraz. Cinquante ans plus tard, Loti voyageur solitaire parle *de l'ombre et de la tristesse des grands murs penchés... de l'oppression de Chiraz qui lui donne envie de s'en aller coûte que coûte...* Mon compagnon est né à Téhéran. Aux questions que je lui pose, il répond invariablement :

— Je préfère Chiraz...

Mais son sourire n'est peut-être qu'ironie.

Le terrain d'aviation est à quatre cents mètres du centre. Nous quittons le chemin pierreux pour l'asphalte des rues : en longues rangées, les échoppes sont semblables sous l'ogive des portes, dans le silence d'une ville que je n'imaginais pas ainsi, calme, calme... Les artères ordonnées, bien tracées sont bordées d'arbres et de hauts murs gris. L'eau coule le long du trottoir, dans un canal d'irrigation. C'est le seul procédé de distribution d'eau qu'il y ait à Chiraz, comme d'ailleurs dans les autres villes de la Perse.

Le taxi suit le très large boulevard de Zand et nous nous arrêtons devant Irantour, l'agence de voyages. L'autocar n'est pas encore arrivé. Nous cherchons refuge dans un magasin voisin où, sous la photographie de l'usine Singer, l'on vend des machines à coudre. Est-ce parce que l'Asie commence au Danube ? Chiraz me fait penser aux villes de marché de la campagne roumaine.

Nos bagages retrouvés, à défaut de taxi, Manoutcher R... hèle un « dorutchki », une voiture légère à la capote relevée.

— A quel hôtel, voulez-vous descendre ?... Le Saadi est le meilleur...

Dans cette ville déserte, que deviendrais-je sans son aide ? Le « dorutchki » suit les rues propres, très peu orientales de Chiraz. Où sont les jardins et les cyprès fameux ? Il fait froid et mars n'est pas le temps des roses. Au coin de deux avenues bordées d'arbres, le Saadi Hôtel, une construction à perron assez prétentieuse, évoque fâcheusement les grandes villas de banlieue. C'est bien le pire : je ne me sens pas dépaysée. L'architecte a dû faire ses études en France.

Le hall, les chambres, les escaliers du Saadi sont couverts de tapis moelleux et neufs, aux couleurs brillantes. Le propriétaire de l'hôtel

est aussi marchand de tapis. Il compte sans doute sur sa clientèle pour donner une patine à ces articles d'exportation. Un valet de chambre, sans livrée, pas rasé, la mine patibulaire me montre le chemin de ma chambre. L'architecte a prodigué les ogives : l'ogive de la fenêtre fait face à celle du lavabo.

Il fait très froid dans cette chambre étrangère. Les robinets n'ont pas d'eau, le lavabo est sale, les draps trop courts sont douteux mais ce pourrait être pire. Par la fenêtre, la vue sur les montagnes corail est belle ; des pigeons frappent le carreau dans leur vol. L'hôtel n'a pas de salon, rien qu'une salle à manger, pièce aux murs roses, au tapis épais, aux petites tables couvertes de nappes de plastic jamais essuyées. Au mur, une affreuse chromo de Napoléon et de Marie-Louise. Touchée malgré moi, je me retourne vers un jeune homme solitaire qui achève de déjeuner. Autre surprise : le goût des Américains pour les cravates violemment illustrées a gagné tout l'Orient, mais celle de mon voisin propose une Tour Eiffel argentée sur champ tricolore...

Je ne peux m'empêcher de lui adresser la parole :

— Vous avez été en France ?

D'un doigt modeste le jeune Persan touche sa cravate et répond en anglais:

— Non... Mon frère me l'a rapportée d'Amérique.

Boisson favorite des Iraniens, le thé est excellent. Un peu réconfortée, je vais dans le vestibule attendre Manoutcher R... avec qui je dois visiter les tombeaux d'Hafiz et de Saadi. L'air important, la longue barbe soignée, coiffé d'un gros turban blanc et vêtu d'un caftan bleu, un mollah entre, suivi de ses épouses. Si je leur donne un regard de curiosité, elles me le rendent bien. Elles sortent de leur chambre l'une après l'autre et en passant et en repassant devant moi jouent avec leur tchador noir qui ne prend pas tout de suite le pli correct. Un jaloux a dû inventer cette parure uniforme. Aucune prescription du Coran n'oblige les femmes à se voiler. Reza Shah Pahlevi [1], le père du Shah actuel, interdit aux Persanes le port du tchador, mais depuis la guerre, elles sont d'elles-mêmes revenues à cet usage économique et pratique. Sous la mante étroite qui fait ressembler les femmes à autant de cyprès, que de pull-overs rouges ou violets, de jupes écossaises effrangées, que de bas de coton mal tendus et de souliers de chez Bata! Où sont les belles inconnues masquées aux bas de soie verte que Loti se désolait de ne pouvoir connaître?...

Manoutcher R... est exact au rendez-vous. Un taxi nous conduit à l'extrémité de la ville. Après les cités arabes, celle-ci sans immondices, sans pourriture, sans odeur mauvaise ni poussière me semble très propre.

1. Fils d'un petit propriétaire du Mazanderam devenu colonel d'une brigade de cosaques persans, épaulé par les Anglais, il s'empara du pouvoir, puis du trône en 1925. Il entreprit de moderniser son royaume. Pendant la guerre il favorisa les activités de l'Axe. Les Alliés lui lancèrent un ultimatum et les troupes anglaises et russes entrèrent en Iran. Les Alliés obligèrent alors le Shah à abdiquer le 16 septembre 1941. Reza Shah Pahlevi mourut en exil en Afrique du Sud.

Le calme de Chiraz, c'est peut-être celui d'un carrefour de grandes routes que les caravanes ont abandonné.

Au bout de longs faubourgs, à la fin d'une belle avenue aux jardins cachés s'élève le mausolée de Hafiz. Des envolées de marches blanches conduisent au tombeau d'agate sous un grand toit que de fines colonnes soutiennent. Hafiz, le grand poète soufi du XIVe siècle, commença sa destinée en pétrissant du pain ; sa poésie mystique lui conquit l'amitié des grands et du redoutable Tamerlan lui-même. A jamais, Hafiz est ici « captif du rossignol et de la rose... » Dans quel autre pays, les admirateurs d'un poète ont-ils, au cours des siècles, réclamé l'honneur d'être enterrés auprès de lui ? Derrière les grilles d'émail, de grands personnages reposent. Du mausolée, la vue sur Shiraz et la plaine qui l'entoure est admirable. Ce paysage dégagé avec ses mouvements doux, ses montagnes au cône enneigé, ses herbes qui tremblent au vent, les délicatesses exquises de ses couleurs donne à la ville le plus harmonieux des cadres. A travers les cyprès, Chiraz s'étale sous la beauté de la lumière comme une soie rose ; la faïence de ses mosquées y met des dessins bleus. Manoutcher R... arrête un autre taxi pour me conduire au tombeau de Saadi ; par un chemin pierreux et difficile, en longeant de grands jardins murés, on atteint non sans peine un vallon, large brèche dans la chaîne rocheuse des montagnes. Autour de la tombe si simple du poète des roses qui naquit à Chiraz au XIIe siècle, qui voyagea beaucoup (les Croisés le firent prisonnier) et mourut ermite, on construit un mausolée : une coupole de céramiques bleues et turquoise, un cloître aux légères et hautes colonnes, un jardin savamment tracé. Il y a foule. Le Persan de 1951, qu'il soit chauffeur de taxi ou nomade, intellectuel ou illettré, cite encore les poètes médiévaux de son pays. En trébuchant sur les pierres, nous retournons vers notre taxi.

— Voulez-vous que nous allions visiter l'un des plus beaux jardins de Chiraz ? dit mon compagnon.

J'accepte avec joie. Nous voici revenus dans la ville. Nous longeons une avenue bordée d'admirables cyprès et de longs murs jaloux. La porte d'Ebrahim K... est entrebâillée et nous entrons sans être annoncés. Nous sommes tout de suite dans un vaste enclos aux grandes allées coupées d'allées transversales. Des peupliers aux branches fragiles et claires marquent ses limites. Des parterres de fleurs sont serrés entre les dessins géométriques des bordures d'émail. Le jardin est apprêté, endimanché. Rien, ici, ne sent le sauvage. Le maître de maison, un riche marchand, importateur de thé, exportateur d'opium qui fait commerce avec la Chine, vient à notre rencontre. Comme nous nous approchons d'elle, une femme assise sous les arbres auprès d'une voiture d'enfant se lève d'un mouvement effarouché et fait un geste pour ramener sur son visage le tchador de cotonnade fleurie.

Nous traversons les serres où sont entassées dans un grand éclaboussement de couleurs toutes les fleurs du monde. Le maître de maison parle

d'abondance. Son père, dit-il, fut le créateur amoureux de ce jardin, de ces serres :

— Un jour, j'étais très jeune encore, une amie vint me rendre visite à la nuit tombée. Nous nous promenions dans le jardin. C'était la saison des roses et il y avait dans le jardin des milliers de roses. « Offrez-moi » une fleur » dit mon amie. Je ne pus résister à sa prière. Je cueillis une rose dans le plus touffu des massifs, une entre des milliers d'autres, secrètement, en me cachant comme on commet une mauvaise action.

» Le lendemain, mon père me dit : « Il me manque une rose, Ebrahim... » Qui t'a permis de la cueillir ? »

RUSSES ET ANGLAIS

— Il est tôt pour le dîner me dit Manoutcher R... lorsque nous quittons la propriété du marchand. Promenons-nous, voulez-vous ?

A cette heure, le large boulevard Zand est très animé. Des jeunes gens passent en se tenant le petit doigt. Un soldat croise un officier. Dans aucun pays au monde, je n'ai vu salut militaire plus rigide et plus respectueux. Le service de deux ans est obligatoire ; pourtant, en cas de guerre, l'armée iranienne ne disposerait que de cent quarante mille hommes. Mon compagnon ne croit pas à la guerre ; la haine qu'il a pour les Russes ne le cède qu'à peine à celle qu'il nourrit contre les Anglais. Il pense que la Russie conquierra tôt ou tard le Moyen-Orient et d'abord l'Iran. Pierre le Grand déjà rêvait d'étendre son empire jusqu'au golfe Persique, jusqu'aux mers chaudes pour dominer l'Inde. En 1946, après l'occupation de la Perse par les Alliés, les Russes établirent un gouvernement autonome dans la province d'Azerbaïdjan, la plus fertile des provinces persanes, et refusèrent de la quitter. Il fallut une intervention des États-Unis et du Conseil de Sécurité des Nations-Unies pour déterminer l'U.R.S.S. à retirer ses troupes. Elle ne le fit, le 6 mai 1946, qu'après avoir arraché au premier ministre Ahmad Ghavan la promesse d'une concession de pétrole sur tout le nord de l'Iran. Les Majlis [1] et le Shah refusèrent de ratifier cette promesse. Depuis le 16 novembre 1948, quand le jeune Shah désigna comme premier ministre Mohammed Marghei Saïd, le parti antirusse a toujours été au pouvoir et a résisté à la pression soviétique.

— Les Anglais ont inspiré toute cette politique, dit Manoutcher R... Ils ne pouvaient permettre aux Russes de s'installer dans le Nord. Depuis près de deux siècles, notre pays a été l'enjeu de la lutte qui oppose l'Angleterre à la Russie. Si notre politique fut toujours de tirer avantage de cette rivalité, l'histoire de l'influence britannique en Perse est l'histoire d'un impérialisme obstiné. La Grande-Bretagne, sous le prétexte de protéger la route des Indes ou le pétrole, a commandé toute notre politique, soulevant une tribu ou une autre, envoyant des bâtiments de

1. Le Parlement.

guerre dans le golfe Persique pour intimider Téhéran, renversant les cabinets, épaulant Reza Shah Pahlevi pour l'obliger à abdiquer en 1941. En nationalisant les pétroles, nous nous protégeons aussi bien des ambitions russes que contre l'emprise britannique...

— Vous blâmez les Anglais, dis-je, mais pendant longtemps, la politique de la Grande-Bretagne dans votre pays fut sage et ferme. Sans son intervention, rien n'aurait empêché l'Iran de devenir au XIXe siècle une province russe.

Mon compagnon me regarde de haut et se contente de dire :

— Depuis plus d'un siècle, la Perse est une colonie anglaise... Quelle est la différence ?

De notre conversation, je garde l'impression que si les Russes choisissaient d'envahir l'Iran, les Persans, incapables de défendre leurs deux mille kilomètres de frontière et d'ailleurs ayant une disposition séculaire à l'indifférence, se résigneraient à la main-mise de ces nouveaux maîtres.

— Les Russes ne feraient pas la guerre, dit Manoutcher R... Ils soulèveraient l'Azerbaïdjan où ils comptent de nombreux amis et viendraient au secours de cette province. Il arrive souvent aux troupes russes de passer la frontière du Nord et de faire des incursions en territoire persan. Personne ne s'en alarme... Il n'y a qu'un seul parti vraiment organisé en Iran et c'est le parti communiste, le parti Tudeh.

Il m'en parle avec une certaine admiration. Il ne me dira pas si lui-même est ou non communiste. C'est parmi les intellectuels que Tudeh — le mot veut dire Masses, le parti des Masses — recrute ses plus fidèles agents. Fondé sur le sol russe pendant la première guerre, le parti communiste persan fut déclaré hors la loi par Reza Shah Pahlevi ; l'armée rouge le rétablit pendant la seconde guerre mondiale. Le parti Tudeh joua un grand rôle dans les grèves sanglantes d'Abadan en 1946. Le 4 février 1949, pendant une manifestation d'étudiants contre l'Anglo-Iranian Oil Co, un attentat fut commis contre le jeune Shah et de nouveau le parti communiste iranien fut mis hors la loi. Réfugié dans l'illégalité, Tudeh, admirablement organisé, imposant à ses membres une discipline de fer jouit d'autant de pouvoir que de popularité parmi les paysans illettrés, les ouvriers d'usine, les employés de l'A.I.O.C. aussi bien que parmi les intellectuels. Le parti ne compte, dit-on, que quinze mille membres et ne cherche pas à en recruter davantage. Ce noyau compact, fanatisé suffit aux Russes. Chose étrange : Razmara qu'on appelait le « premier ministre américain », Razmara, l'homme de l'Angleterre, ne fit rien pour empêcher l'évasion, en janvier 1951, des dix chefs du parti Tudeh qui avaient été arrêtés en février 1949 après l'attentat contre le Shah. Le premier ministre, qui devait tomber deux mois plus tard sous les coups d'un « Volontaire de l'Islam », savait quand aurait lieu l'évasion. Le même Razmara avait interdit la retransmission des émissions « La Voix de l'Amérique » et celles de la « B.B.C. » et permis à l'Agence officielle iranienne de retransmettre « Tass ». Dès que les chefs Tudeh se furent

évadés, les émissions russes de Bakou ou d'Azerbaïdjan incitèrent Kurdes et Persans à la révolte.

Manoutcher R... m'aide à sauter le « djoub », le large ruisseau qui coule le long du trottoir ; son aide n'est pas superflue. L'éclairage des rues est faible et la lumière vacille. Cette eau, si vite souillée, il faut redire que les villes de Perse n'en connaissent point d'autre. Nous allons d'échoppe en échoppe admirer les tapis et regarder les artisans habiles qui cisèlent l'argent et qui font le khatamkari, le bois incrusté de métal et de nacre. Mon compagnon qui a quitté ce matin la chaleur d'Abadan ne semble pas souffrir du froid. Il me reconduit jusqu'à l'hôtel :

— Demain, je viendrai vous chercher à 10 heures. Nous irons à Persépolis.

FINANCES

Le lendemain, vendredi, nous partons pour Persépolis. Une belle avenue longe les bâtiments de l'université, le jardin public et monte vers une sorte d'arc de triomphe qui, à la limite de Chiraz, s'ouvre sur la montagne et les plaines désolées. La route, d'abord, est banale. Nous traversons un pont à dos d'âne sur la rivière Kore, aux eaux bourbeuses entre les joncs des rives. Au cours des siècles, on s'est ici souvent battu. Un cirque de montagnes austères entoure une vaste plaine. Sans être asphaltée, la route, grâce sans doute à la nature du sol et à la sécheresse du climat, n'est pas mauvaise. Sous Darius Ier, une voie impériale de plus de deux mille quatre cents kilomètres reliait Sardes à Suse ; pendant la période islamique, comme au temps des rois Sassanides, la Perse eut un magnifique réseau routier qui, dès le XVIIIe siècle, commença de se dégrader. Pourtant l'autocar a remplacé la caravane et dans tout l'Orient, le taxi en commun est roi.

— Au XVIe siècle, il y avait quarante millions de Persans, dit mon compagnon. En 1873, on n'en comptait plus que six millions. Ce pays est trois fois grand comme la France. Qui aurait entretenu ces routes et pour qui ? Maintenant, nous sommes près de dix-sept millions et dans le plan septennal, l'État a réservé 165 millions de dollars pour le développement des routes, des aérodromes et des chemins de fer.

J'ai beaucoup entendu parler de ce plan septennal qui doit s'occuper du développement de l'agriculture, de l'irrigation du sol, de l'exploitation des mines et de nouveaux champs pétrolifères, qui veut veiller à l'hygiène et à l'éducation des citoyens, aider l'industrie, doter les villes d'eau et d'électricité.

— Mais ce plan, dis-je, qui le financera ?

— Inspiré par les États-Unis, ce plan reçut leur accord. Les Américains avaient encouragé l'Iran à demander un prêt de 250 millions de dollars à la banque mondiale pour sa mise en application. L'Iran, cependant, ne reçut des États-Unis qu'une somme insignifiante. 40 p. 100 du finan-

cement de ce plan devait provenir des revenus de l'A.I.O.C. mais les Anglais, au lieu de soutenir les Américains et de conjuguer leurs efforts pour aider notre pays à devenir une nation moderne, traitèrent notre projet de chimérique et de dangereux.

Il ne me dit pas qu'abandonnés par les Anglais et les Américains, les Persans sont revenus à leurs anciennes pratiques : l'argent tombé entre les mains de quelques privilégiés n'en sort plus. Les riches Iraniens, au lieu de financer les naissantes industries de leur pays, confient leur fortune aux banques américaines : des profiteurs surgissent de toute part et l'ensemble du pays reste aussi pauvre, aussi arriéré que par le passé. La corruption de la Perse n'est que trop semblable à celle de la Chine et dans cet état de choses qui fait le jeu de la Russie, les Américains sont en présence d'un insoluble dilemme. « Donnez-nous de l'argent, disent les Persans ou, incapables d'améliorer le sort de notre population, nous préparerons la révolution qui ouvrira aux Russes les frontières de l'Iran. » Prêts à accorder de l'argent, les États-Unis se rappellent de cuisants précédents et hésitent à avancer le million de dollars dont les services publics ne profiteront vraisemblablement pas.

Mon compagnon garde le silence. Des paysans vêtus de guenilles labourent les champs. Ils poussent dans la terre sèche et caillouteuse le plus primitif des socs. Ainsi faisaient leurs aïeux quand cette province s'appelait la Perside.

— Voyez, dit Manoutcher R... Regardez-les bien. Ce pays a besoin d'être modernisé, ces gens d'être libérés, vêtus, nourris, instruits. Cette terre convenablement irriguée pourrait donner de riches moissons. Notre seule ressource pour développer l'Iran, c'est le pétrole. Il n'est pas juste que des étrangers en tirent tout le profit.

— Mais, dis-je, plus généreuse que le contrat que votre Gouvernement a signé, l'A.I.O.C. offre de payer à votre Gouvernement de gros dividendes.

Manoutcher R... s'anime, se fâche presque :

— Ce n'est pas la première crise. En 1932, au moment de la dépression, Reza Shah Pahlevi supprima la concession de la Compagnie. C'est alors, en 1933, qu'on passa un nouveau contrat de soixante ans entre le Gouvernement et l'A.I.O.C. Vous en connaissez les termes : 4 shillings par tonne de pétrole brut, une somme forfaitaire de 671.250 livres par an et 20 p. 100 des dividendes annuels. Déjà, à cette époque, les Anglais auraient dû comprendre que les temps avaient changé et reviser leur politique. En 1946, les travailleurs d'Abadan réclamèrent une augmentation de salaire, de meilleures conditions de transport, de logement, de soins médicaux. La grève se termina par la mort de dix-sept manifestants. Depuis lors, les Iraniens demandent à la Compagnie une revision du contrat. La Compagnie attendit jusqu'à l'été de 1949 pour proposer un nouvel accord que les Majlis refusèrent de signer. Les nouvelles conditions étaient pourtant avantageuses : le bénéfice total que la Perse retirait de son pétrole, de 13 400 000 livres sterling en 1949 aurait passé à

22 millions de livres pour la seule année 1950. Mais ces offres venaient trop tard. Pourquoi, en vérité, aurions-nous ratifié cet accord?... Le profit net de l'Anglo-Iranian dépassait 60 millions de livres en 1949. Nous voulions la moitié de cette somme.

Est-il juste pourtant d'exproprier l'Anglo-Iranian dont nul ne peut nier et mésestimer l'œuvre? Gobineau et Loti, dans leur voyage de Bouschir à Chiraz, parlent tous deux des grandes nappes de naphte à l'odeur fétide qu'ils ont rencontrées sur leur route. Les Persans connaissaient cette richesse mais sans les énormes capitaux et le génie technique des Britanniques, aurait-elle jamais été exploitée?

PERSÉPOLIS

Nous entrons dans Zarghoun, une ville en boue séchée appuyée contre la montagne. Nous traversons ses rues étroites et propres. La route à présent, dépassant des puits archaïques, longe les marécages de Marv-Decht. L'eau a de pâles clartés, des reflets morts. Rien ici n'a de couleur. Depuis Chiraz, nous n'avons pas vu un seul arbre. Nous suivons d'accablantes montagnes rocheuses ; des éboulements menacent la route. Nous franchissons un autre pont avant d'atteindre la grande plaine que regarde Persépolis. On voit de très loin ses hautes colonnes décapitées. Rien n'est comparable à la majesté de cette vision. L'alignement géant se dessine, s'élève, espacé, inégal au-dessus des terrasses. Aucune couleur, rien que le gris dur et beau de la pierre. Ni Babylone, ni Karnak ne surgissent devant le voyageur comme ces palais achéménides, palais d'une race qui, célébrant le culte de la pureté, n'élevait pas de temples.

Après nous être arrêtés un moment au pied des larges escaliers où toute une armée pouvait passer de front, nous contournons l'immense esplanade, et montons jusqu'au musée. Sous le dur soleil de midi, dans la limpidité presque douloureuse de l'air, nous avons erré parmi les ruines, émus par leur histoire et leur légende.

Au cœur du palais, les fûts élancés des colonnes monolithes ne portent plus ces chapiteaux écrasants qui soutenaient les charpentes de cèdre d'une salle plus grande qu'une cathédrale. Les socles des colonnes cannelées s'ouvrent comme de grands nénuphars. Alexandre a-t-il ou non brûlé ce palais?... Qui le saura jamais?... Nous avons suivi les escaliers à la pierre brillante, étonnamment claire. Comme au tombeau de Ti dans les pyramides de Saqqara, ce qui frappe ici, c'est l'extraordinaire jeunesse de ces bas-reliefs. Les visages, les vêtements, les personnages tout entiers, les objets qu'ils portent sont intacts. Ce qui subsiste à Persépolis est d'une netteté troublante, d'une fraîcheur que deux mille cinq cents ans n'ont pas ternie. Les ruines de ces palais proclament la grande civilisation d'un peuple qui, passé trop vite de l'obscurité à la domination du monde, fit cent emprunts aux autres races mais créa l'élégance.

Nous allons déjeuner dans une sorte de cloître proche du musée. Réservées aux archéologues, les cellules s'ouvrent sur un jardin clos. Malgré le vin de Chiraz, tant chanté par Hafiz et si peu à la hauteur de sa réputation, je souffre du froid et j'ai hâte de retrouver le soleil. Un archéologue vient nous rejoindre et nous conduit aux tombeaux creusés dans le roc. Sont-ce bien des tombeaux d'ailleurs? Les Perses, Zoroastriens, n'inhumaient pas leurs morts : leur religion leur interdisait de souiller l'eau, la terre ou le feu. On exposait les cadavres dans les tours du silence et tout laisserait croire que les chambres funéraires des rois étaient ouvertes en plein air. Ces grottes au fronton taillé dans la pierre gardent leur mystère.

Nous retournons à Chiraz en traversant un plateau désert bordé de noires montagnes. Solitude?... A peine. C'est vendredi, aujourd'hui, jour de repos. Malgré le froid, beaucoup d'habitants de Chiraz sont partis s'asseoir dans les vallons, au bord des ruisseaux desséchés. Des jeeps ont déversé des flots de promeneurs du vendredi. Pendant la dernière guerre, quatre millions cinq cents mille tonnes de matériel américain destiné à la Russie ont été acheminées à travers la Perse. Cependant des trains entiers de jeeps, des wagons pleins de chaussures disparaissaient mystérieusement. Le marché noir fut florissant : un pneu de camion se vendait 2 000 dollars, une voiture américaine, 25 000 dollars. Dans ce pays à la fois occupé par les Anglo-Américains et les Russes, alcools et liqueurs atteignirent des prix stupéfiants.

Comme nous approchons de la ville, j'aperçois dans un champ un couple accroupi sur un tapis. Trois musiciens jouent pour lui.

— C'est une coutume qui se perd un peu, dit Manoutcher R... celle de louer des musiciens pour une partie de campagne. Mais, quand le printemps vient, il est d'usage que des familles entières, emportant la cage où un rossignol est enfermé, viennent pour inspirer son chant s'asseoir au bord d'un ruisseau.

ISPAHAN

Le lendemain, je pars pour Ispahan. Le terrain d'aviation est balayé par un vent glacé. L'avion qui vient d'Abadan est en retard. Pas d'autre abri sur le terrain que l'aéroport en construction où personne d'ailleurs ne travaille. On commence beaucoup de travaux en Orient mais les fonds tout à coup mystérieusement disparaissent et peu d'entreprises sont menées à bien.

L'avion se pose sur le terrain. L'équipage français est celui qui m'a amenée à Chiraz. Après le décollage, l'officier mécanicien qui m'a reconnue vient vers moi. Nous lions conversation.

— Voilà trois mois que je suis cette ligne, dit-il. Je ne sais si je vais continuer ou rentrer en France... Ce n'est pas tenable.

Il passe la main sur ses cheveux bruns taillés en brosse. Il est très pâle. A-t-il aussi froid que moi?...

— Quand ce pays décida de créer une ligne d'aviation à la fin de la guerre, le Gouvernement fit d'abord appel à des aviateurs américains. De nombreuses querelles les opposèrent aux autorités iraniennes. La direction recruta alors du personnel anglais. Il y eut deux accidents en quinze jours : avions écrasés au sol, pilotes et passagers tués. Les Anglais refusèrent de poursuivre l'expérience. On vint à Paris. On nous proposa un excellent contrat. Les pilotes en chômage ne manquent pas en France. Quinze d'entre nous sont donc partis pour Téhéran. Aussitôt arrivés, on nous a dit que le contrat signé à Paris n'avait pas de valeur et l'on nous en a présenté un autre qui n'était pas de moitié aussi avantageux. Le prix du logement et de la vie en Perse nous surprit. Mais il y a pire. On nous oblige à voler douze heures par jour, ce qui va à l'encontre de tous les règlements internationaux. Le plateau iranien est très élevé et nous survolons constamment de hautes montagnes. Nous passons ainsi le plus clair de notre temps à une altitude de quinze ou vingt mille pieds. Ce n'est pas tout : dans un pays où les conditions météorologiques varient avec une grande rapidité, il n'existe pas de météo. Nous devons communiquer avec Téhéran pour connaître le temps qu'il fait à Chiraz, à Abadan, à Kuwett. Avant que Téhéran nous ait répondu, nous survolons le terrain d'atterrissage. Nous avons en vain installé des postes de radio. Nous émettons des messages et nous ne recevons pas de réponse... Nous volons à l'aveuglette. Un jour, nous aussi, nous casserons du bois.

Il jette autour de lui un regard mélancolique. Nous volons dans les nuages et sautons dans de nombreux trous d'air.

— Nous arrivons...

Personne ne m'attend à Ispahan ; on m'a dit d'entrer en contact avec une Française, la femme du directeur de l'hôtel Irantour et une Anglaise, Kitty W... Ispahan est à mille cinq cents mètres d'altitude. Il fait plus froid encore qu'à Chiraz. Un autocar conduit les passagers au centre de la ville. La distance est courte. Un cimetière, couleur de glaise que domine un mausolée de faïence bleue, semble accueillir beaucoup de visiteurs ce jour-là. Nous traversons le Zend-é-Roud, fleuve aux eaux basses, sur un pont à l'architecture singulière, aux quarante ogives superposées, niches d'argile, tapissées de faïences bleues. L'eau est claire sur les galets, entre les roseaux des rives.

Nous entrons dans la plus blanche des avenues. Au temps de la splendeur de cette ville, qui, capitale, comptait plus de sept cent cinquante mille habitants, Shah Abbas, qui la construisit, fit du Tchahar Bagh un lieu de promenade et un terrain de jeux pour son peuple. Etagés en sept terrasses ornées de bassins reliés par des eaux vives, les jardins descendaient jusqu'au pont sur le fleuve et remontaient sur l'autre rive, par un autre jeu de terrasses. Cette vaste et somptueuse esplanade était plantée d'allées de platanes. Mais Ispahan devait, en 1723, être pris

d'assaut par une armée afghane et ne jamais se relever de ce désastre. A la fin du siège, il ne restait pas soixante mille survivants. Où est le Tchahar Bagh, que délabré et en ruines, Gobineau a encore connu? Sur son emplacement passe un large boulevard aux trop nombreux cinémas, mais la lumière froide et mystérieuse touche les platanes dépouillés aux troncs d'ivoire qui l'ornent sur quatre rangées.

Au bureau de voyages, un inconnu m'accoste et me demande en anglais d'ouvrir mes bagages. Il les fouille sans grand soin et me donne l'impression de chercher des armes. Un commissionnaire se charge de mes valises et me conduit à l'hôtel Irantour par une rue étroite bordée d'arbres clairs et nus et de murs élevés. Et voici l'hôtel. Dans un jardin que les trembles, les peupliers, les platanes sans feuilles, les fleurs des arbres fruitiers semblent couvrir de neige, une grande maison blanche dont deux rangées superposées de colonnes élancées et fragiles soutiennent le toit plat.

Les serviteurs en livrée se précipitent pour prendre mes bagages. Après le Saâdi Hotel, c'est une surprise agréable. J'ai froid et je verse du pétrole dans le poêle primitif de ma chambre sans parvenir à l'allumer. Comme à Chiraz, l'eau fait défaut. J'ai hâte de connaitre Ispahan. Par la fenêtre, je domine d'autres jardins superbes et pâles, d'autres maisons aux frêles colonnes.

— Prenez un taxi, dit le directeur de l'hôtel, un Arménien au regard triste, Vous le paierez cinq tomans l'heure (un toman vaut cent francs).

Nous remontons le nostalgique Tchahar Bagh. Gobineau et Loti, en parlant de monuments en ruines, menacés de totale destruction, m'avaient effrayée. Est-ce un bienfait du plan? On a remplacé les mosaïques dégradées, soutenu les voûtes, replacé les portes dans leurs gonds, étayé les murs. La ville quoique imparfaitement relevée de ses ruines, n'est plus vouée à l'abandon et à la solitude. Quatre-vingts édifices et monuments historiques témoignent encore de la magnificence incomparable d'Ispahan, « la moitié du monde».

Les grandes portes de cèdre du *Collège de la Mère du Roi* sont couvertes de plaques d'argent aux admirables ciselures. L'usure, les vicissitudes du temps n'en ont pas diminué la beauté. Au-delà des portes d'argent, un vestibule aux plafonds, aux murs couverts d'émaux jaunes, de ce jaune impérial qu'on retrouve dans les porcelaines de Chine, précède un grand jardin clos où l'eau coule, sous les platanes, dans des canaux de marbre. Les murs qui l'entourent sont azur et turquoise. Trois étages d'ogives relient les portes hautes qui mènent aux vérandas à coupole, flanquées de minarets. Là demeuraient 134 étudiants, abrités et nourris par la princesse mère du dernier roi saffaride. A chaque chambre d'étudiant, une cellule au plafond bas — fraîche en été et aisément chauffée en hiver — était adjointe. Oubliant le froid, oubliant que je suis seule, je reste longtemps dans le jardin du Médresseh. Ici, dans ce luxe éton-

nant de couleurs, de silence, de lumière, on est en état de grâce. Le mot paradis est persan. A Ispahan, je n'en suis pas surprise.

Quand le soir touche déjà de mauve sur l'azur des émaux, l'or, le noir et le blanc des ramages, il me semble que la Perse, cette terre de haute spiritualité, est un pays pur. Si cette impression-là va à l'encontre de bien des témoignages, un peu de l'enseignement de Zoroastre, pourtant, demeure ici. Dans les alvéoles du *Collège de la Mère du Roi*, on étudiait peut-être l'Avesta aussi bien que les poètes Soufis et le Coran.

Au couchant, l'heure de la prière, on me refuse avec courtoisie l'entrée de la Mosquée Impériale. Le gardien ferme déjà les portes d'Ali Qapu, la grande porte des palais royaux qui fut la demeure provisoire de Shah Abbas, mais là on me laisse entrer malgré l'heure tardive. De bonne grâce, le gardien me précède dans d'étroits escaliers qui tournent et craque des allumettes pour me montrer le chemin. Le plafond est très bas et très hautes les marches. Nous nous arrêtons au premier étage du palais ruiné. Les colonnes de cèdre qui soutenaient le toit d'un immense belvédère étaient autrefois ornées de miroirs en facettes incrustés dans un plafond doré. Du belvédère, on domine l'immense place, le Maidan Shah, et ses cinq cent douze mètres de longueur ; d'ici, les rois saffarides surveillaient tournois et jeux de polo. A cette heure, la glaise des ogives superposées prend une couleur chaude et exquise. La vue est fort belle sur Ispahan borné de hautes montagnes vers l'ouest et le sud. La simplicité des maisons d'argile aux toits égaux s'oppose au gonflement des coupoles, à l'élan des minarets ; la monotonie des rues à l'éclat des monuments. Le dôme du *Collège de la Mère du Roi* est jaune, lapis-lazuli et rouge sombre, celui de *la Mosquée des Femmes*, brun, beige et or, mais la *Mosquée Impériale* est un joyau bleu, glorieux, incomparable. Bleus, turquoise, azur, les minarets se dressent, s'affirment, fusent comme des tiges d'iris, tandis que la ville se dore, s'obscurcit, devient une présence silencieuse et décolorée trouée de jardins blancs.

Mon gardien s'impatiente et je le suis dans d'autres escaliers ; les murs en sont ornés de fresques effacées. Voici les appartements de Shah Abbas : si grande était sa peur de mourir assassiné que sa chambre n'est qu'un trou sans fenêtre et sans ouverture où il devait se glisser en rampant. Les pièces sont ornées de portraits d'hommes et de femmes que les Afghans, musulmans fanatiques, offensés par l'impiété des Persans, ont abîmés et détruits. L'influence chinoise se fait sentir dans ces fresques charmantes très légèrement peintes. Je monte encore un escalier détruit, dans le silence pesant, derrière le guide qui m'éclaire avec des allumettes.

Au dernier étage, les murs d'une salle de banquet sont troués de niches où l'on déposait carafes, verres et plats. Oppressée par ce palais désert et glacé, je suis redescendue vers la maison aux pâles colonnes où m'attend Simone M... Joie de son accueil ; depuis plusieurs jours, je n'ai pas parlé à une femme, joie du grand feu de bois et de la tasse de thé qui me réchauffent à peine.

Kitty W..., une Anglaise, est née en Iran de père et de grand-père déjà nés ici. Elle parle persan et est profondément attachée à ce pays. Elle m'invite à dîner avec quelques Anglais d'Ispahan. Les convives se moquent d'un jeune homme qui vient d'arriver de Londres : la maison qu'il a louée fort bon marché est hantée et ses domestiques l'ont abandonné. Et comme je dis le plaisir que j'aurais à habiter l'une de ces anciennes demeures persanes, Kitty W... se met à rire :

— Elles ne sont ni anciennes, ni solides. Nous habitions un palais qui était celui d'un favori du dernier Shah Kadjar. Un soir, je donne une réception. Les colonnes et le toit se sont écroulés sur mes hôtes. Depuis, nous avons construit sur son emplacement une maison de briques.

Le lendemain, de très bonne heure — mais dès sept heures, les chants monotones de tous les postes de radio du voisinage m'avaient réveillée — Kitty W... me conduit visiter la Mosquée Jameh, la plus ancienne d'Ispahan et peut-être la plus belle. Construite d'abord au XVIIIe siècle sous le calife Abbaside Mansour, elle fut agrandie et transformée au cours des siècles. Depuis 1930 le Gouvernement persan a entrepris, avec un bonheur inégal, de grands travaux de réparation. Sultans, vizirs et rois donnèrent l'ordre d'embellir cette mosquée et l'on recouvrit de faïence les dômes du XIe siècle et les portails en brique. Les voûtes de la galerie d'hiver, les ogives aux dessins toujours différents, le mihrab en stuc du XIVe siècle, dans la galerie occidentale, sont autant de merveilles. Dans un atelier, des artisans recopient des mosaïques et nous nous arrêtons un instant pour admirer la finesse d'un travail qu'ils exécutent avec des instruments grossiers.

Kitty W... me conduit à une fabrique de tapis, un atelier assez étroit où, pieds nus, accroupies sur des planches hissées à la hauteur du métier, des petites filles, qui ont de six à huit ans, tissent la laine ou la soie. Elles se taisent quand nous entrons et nous regardent avec curiosité. Le vernis américain est mal appliqué sur leurs ongles rognés et leurs mains calleuses et blessées, leurs mains gercées, sont si fines qu'elles peuvent les passer avec adresse entre les fils serrés du métier. Il fait très froid dans cet atelier.

Les motifs des tapis persans copient toujours les céramiques des mosquées. Les plus vieux tapis persans ne datent que du XVe siècle. Ces enfantines ouvrières ont de charmants visages, deux ou trois aînées les surveillent, égalisent la laine, les aident. Des adolescentes travaillent à un tapis de soie qui ne sera pas terminé avant deux ans.

Nous revenons vers le centre de la ville ; il pleut sur le Maidan Shah. Des femmes, étranges ombres coniques, serrées dans le tchador, le pantalon collé contre les jambes, traînant un enfant, se hâtent. Nous visitons la Mosquée Impériale, à l'autre bout de l'immense place et cette fois les portes de vermeil ne m'interdisent pas l'entrée de ce sanctuaire bleu ; ogives, niches, plafonds, stalactites, alvéoles, tout est lapis, azur, turquoise, bordé de torsades, brodé de ramages, d'enlacements, d'ara-

besques. La magie et la magnificence de ces céramiques, la majesté et la grâce des voûtes, je les retrouverai tout près de là dans la Mosquée Sheihk Luftullah, la plus jolie de toute la Perse. Son sanctuaire rond est orné de mosaïques vertes, bleues, brunes, noir et or comme son dôme et percé de grilles en faïence d'une beauté charmante. Les arabesques, les dessins, les inscriptions de cette mosquée, construite en 1603, sont l'œuvre du plus grand calligraphe de la période Safavide, Ali Reza Abbasi. J'ai erré longtemps d'une rue à l'autre dans le bazar d'Ispahan, sous ses voûtes sombres et parfumées, tandis que la pluie battait ses vitraux. Je me suis attardé devant les échoppes.

— Un Persan fera toujours confiance à un Européen, m'explique Kitty. Il lui vendra à crédit sans garantie aucune et ne s'effraiera pas s'il lui faut attendre longtemps le règlement de la dette.

Ma compagne m'amène chez elle. Au fond de ruelles étroites et tortueuses, une porte s'ouvre dans de hauts murs farouches et tout de suite, c'est un immense et pâle jardin plein de peupliers, de saules, de platanes dépouillés.

Avant de quitter Ispahan, je reverrai le grand parc de trembles aux fûts serrés et nus, aux amandiers en fleurs qui entourent le Tchehel Sotoun, palais de rêve dont les vingt colonnes de cèdre rougi, autrefois toutes scintillantes de miroirs taillés, se reflètent dans un bassin mélancolique. Malgré les portraits italiens dont s'ornent ses vestibules, l'exquise irréalité du Tchehel Sotoun évoque la Chine.

Au carrefour des grandes caravanes qui reliaient l'Extrême-Orient à la Baltique, Chiraz, Rey et Ispahan ont surgi, en contact étroit avec les deux extrémités du monde connu.

J'aimerais à attendre ici la saison des pavots et des roses, ces roses qui, ici, m'assure-t-on, n'existent pas. Il ferait bon vivre un an ou deux dans cette ville féerique, dans la blancheur des maisons à colonnes et découvrir lentement la beauté éclatante et secrète d'un Ispahan à jamais inconnu.

TÉHÉRAN

Quand j'arrive à Téhéran, un ami français, Pierre A..., est venu m'attendre à l'aérodrome. Au travers d'un désert fauve qui longe la haute muraille de montagnes aux sommets enneigés, nous roulons vers la capitale. La lumière a une limpidité dorée, rayonnante. Beaucoup de lettres m'attendent à Téhéran, me dit mon compagnon. A Paris, on s'inquiétait, paraît-il, de me savoir seule dans un pays livré aux désordres et aux émeutes.

— Et à Téhéran même?... dis-je.

— L'état de siège n'a rien changé. Après l'assassinat de Razmara qui n'a surpris personne, les parlementaires, à l'unanimité, ont voté la nationalisation du pétrole puis sont partis en vacances. Vous arrivez au bon moment. Demain c'est Zizdah, la fête du treizième jour.

Je n'ai pas le temps de demander ce qu'est la fête du treizième jour. Nous entrons dans Téhéran. Quand les Mongols dévastèrent Rey, au XIIIe siècle, ils dédaignèrent le faubourg de Téhéran. En 1796, Téhéran devint capitale mais c'est à partir de 1925, seulement, sous le règne de Reza Shah Pahlevi, que l'on entreprit des travaux d'urbanisme...

Peu de beauté dans ces rues coupées à angle droit où coule « l'eau du roi » sous les ormeaux ; peu de noblesse dans ces monuments pesants qui évoquent fâcheusement l'architecture nazie. Ce n'est pas une ville européenne, malgré ses ministères modernes aux dimensions plus écrasantes qu'harmonieuses, mais ce n'est plus une ville orientale. Au tournant des rues, tout à coup, une échappée sur les montagnes proches. La grande beauté de Téhéran, c'est la campagne qui l'environne, c'est le voisinage majestueux de l'Elbourz que domine, à six mille mètres de hauteur, le volcan du Demavend aux neiges éternelles, c'est la pureté et la transparence du ciel et la couleur des horizons.

Il est tard quand Pierre A..., qui demeure au village de Gulhak, à quelque vingt kilomètres de Téhéran, prend le chemin de sa maison, si tard que je ne verrai rien du paysage, rien que la fuite des peupliers blancs serrés étroitement aux deux bords de la route asphaltée.

C'est Zizdah, le treizième jour. Dès l'aube, les Persans de toutes conditions quittent leur maison et s'en vont pique-niquer loin de chez eux. Cette promenade traditionnelle s'appelle le Zizadabédar. Le 13, nombre maléfique, doit être mis à la porte de chez soi. En descendant vers Téhéran, nous croisons des caravanes de promeneurs du treizième jour qui se sont entassés dans les camions, dans les voitures, dans les autocars ou qui partent à pied, à cheval, à âne, à bicyclette. Cette route qui va de Chemran et de Gulhak à Téhéran est fort belle. Au-dessus des peupliers blancs, plantés si serrés des deux côtés de la route que leurs racines n'ont pu se développer, le cône de blancheur du Demavend domine les neiges de l'Elbourz. Il y a beaucoup de gaîté, de flânerie, beaucoup de rires et de bonne grâce dans cette foule endimanchée qu'une superstition chasse aujourd'hui de sa ville.

Nous nous élevons dans la solitude d'arides montagnes où s'effacent les chemins des grandes caravanes. Sur les sommets déserts, les tours du silence où les Guèbres exposaient leurs morts n'offrent plus de pâture aux oiseaux de proie. Et quand à l'Est, les chaînes s'écartent, par les vallées étroites, je crois apercevoir le début de la plaine immense qui va jusqu'à la Chine. La route contourne des sommets arrondis. Il fait très froid. Peu de paysages, je crois, ont, avec cette nudité extrême, cette ampleur éclatante, une beauté qui n'est que lignes et lumière. Nous descendons au bord d'une rivière à un endroit qui s'appelle Lachgarak ; des pique-niqueurs y sont venus avant nous et nous repartons suivant le cours de la rivière Djajérand par un chemin encaissé entre les pentes abruptes. Et partout, et toujours, dans l'eau, dans le ciel, dans les bosquets de peupliers, de platanes ou de saules, dans les rocs écroulés et les

galets lavés par le courant, le blanc domine. La Perse, pour moi, la Perse de mars et du début d'avril restera un pays blanc.

Après le pique-nique, glacés par le vent, par l'altitude, nous repartons. Nous irons, dépassant des montagnes bleues et des montagnes vertes, du bleu et du vert des plus belles faïences, jusqu'à la mine de charbon de Chemchak. Nous y verrons, à trois mille mètres d'altitude, les descentes des skieurs.

Si, malgré la fertilité générale du sol, par suite du manque d'eau, 10 à 15 p. 100 seulement du sol de la Perse sont exploités aujourd'hui, l'Iran possède de très nombreux gisements miniers. Le naphte est presque partout présent, le fer, le cuivre, le plomb, le chrome, le nickel, le cobalt, le soufre, l'antimoine, l'arsenic, la potasse ne sont que très partiellement extraits. Comme la plupart des pays du Moyen-Orient, la Perse possède peu de charbon.

On me reçoit aimablement le lendemain au Ministère des Affaires Étrangères. On m'offre la tasse de thé traditionnelle. Je pose des questions.

— Un seul homme peut vous répondre. Il connaît tous ces problèmes bien mieux que nous... C'est un de vos compatriotes... Attendez...Nous allons l'appeler.

Le chef du bureau de renseignements se précipite sur le téléphone et appelle un numéro. Bientôt, il revient vers moi avec un sourire :

— Napoléon Z... nous attend. Nous allons vous conduire.

Me voilà partie entre deux Persans dans une somptueuse Cadillac au domicile de Napoléon Z..., le représentant à Téhéran de l'Agence Française de Presse.

— Quand on nous demande des renseignements, c'est toujours à lui que nous faisons appel.

Napoléon Z... me reçoit très aimablement. On nous laisse en tête-à-tête. Mon interlocuteur, homme assez extraordinaire, parle plusieurs langues dont le persan et le russe. Il a étudié de très près l'histoire économique et politique de l'Iran et c'est à lui que les journalistes étrangers s'adressent quand ils veulent avoir des renseignements sur ce pays. Il me parle de la nationalisation des pétroles. Il croit que dans le cadre de la nationalisation, le Gouvernement persan s'arrêtera à des solutions modérées. Les Iraniens veulent la moitié des revenus nets de l'A.I.O.C. et la fin de l'ingérence anglaise dans les affaires du pays.

— Les Russes ne sont-ils pas derrière tout ceci, prêts à tirer avantage de la situation?

Il hausse les épaules.

— Avez-vous vu dans Téhéran ces deux énormes îlots : l'Ambassade de Grande-Bretagne et l'Ambassade des Soviets?... Depuis cent cinquante ans ces deux adversaires s'affrontent. Je ne vois pas quel avantage immédiat l'U.R.S.S. pourrait tirer de la nationalisation du pétrole. Bien au contraire ; elle a vu cette décision d'un mauvais œil, elle qui briguait

une concession sur les pétroles du nord-iranien. Les Russes qui ont motorisé leur agriculture ne produisent pourtant que 7 p. 100 du pétrole mondial (contre 51 p. 100 aux États-Unis) et leurs besoins en naphte sont pressants. Sans guerre, maintenant, ils ne pourront obtenir de concession en Iran.

Mon interlocuteur connaît fort bien les Bakhtiaris. Pour lui, le mariage du Shah, qui ne sera pas sans donner de l'influence à cette puissante tribu guerrière ennemie du communisme, est un événement heureux qui contrebalancera l'action désastreuse exercée sur le souverain par certaines personnalités. Il me confirme dans une espérance qu'Anglais aussi bien que Persans modérés entretiennent encore[1] celle de trouver une solution pacifique et satisfaisante au conflit qui oppose l'Iran à l'Angleterre.

Je lui parle du plan septennal.

— Vous en avez vu la nécessité et l'urgence, dit Napoléon Z... Le pays tout entier est entre les mains de quelques grands féodaux. Vous connaissez le prix de la vie, la misère du peuple. Si l'Occident ne vient pas à l'aide de la Perse, à son aide, sans visée impérialiste et en prenant bien garde de ne pas faire de ce pays une autre Corée, un autre champ de bataille, ce vieux royaume deviendra pour l'U.R.S.S. la plus tentante et la plus facile des proies.

Par une aube ensoleillée, je quitte la maison des A..., à Gulhak ; la lumière glisse sur les monts enneigés, le long des douces pentes rousses jusqu'aux hachures d'ivoire des peupliers qui bordent la route. Dans quelques heures je serai à Damas, dans quelques jours à Istanbul. « Je ne comprends pas, écrit Gobineau, que l'on se dise heureux de quitter l'Asie, à moins de ne pas l'avoir regardée. »

AGNÈS CHABRIER

1. Cette entrevue a eu lieu quand Hussein Ali était encore premier ministre. Le 27 avril, son gouvernement devait être renversé et remplacé par celui, beaucoup plus extrémiste, du Dr Mossadegh.

LE VOYAGE DU KON-TIKI ET L'ORIGINE DES POLYNÉSIENS

par ALFRED MÉTRAUX

Le livre de Thor Heyerdahl, *Kon-Tiki*, qui nous raconte dans un style simple et direct les péripéties d'un voyage en radeau du Pérou en Polynésie, est assuré en France d'un succès pour le moins égal à celui qu'il connaît dans beaucoup d'autres pays. La vogue dont jouit ce récit témoigne chez nos contemporains d'un goût très vif pour l'aventure, goût que les dangers — autrement redoutables que les vagues du Pacifique — qu'ils ont connus au cours de ces dernières années, n'ont pas réussi à émousser.

Dans un univers sillonné d'avions et qui nous a livré la plupart de ses secrets géographiques, les traversées hasardeuses, si elles ne résultent pas d'accidents, sont organisées de toute pièce. L'exploit de l'équipage du *Kon-Tiki* est en réalité une reconstruction artificielle des difficultés et des périls inhérents aux navigations primitives. Toutes proportions gardées, une telle aventure s'apparente au Scoutisme qui, dans le cadre de notre civilisation industrielle et urbaine, représente une imitation juvénile de la vie des bois.

La publicité faite au voyage et au livre de Thor Heyerdahl rend un compte rendu de son livre superflu. Les commentaires qu'il nous suggérera ne concernent que sa partie la moins importante : ses implications scientifiques. Pour mémoire, je rappellerai que M. Thor Heyerdahl, qui a reçu une formation de naturaliste, conçut son audacieux projet au cours d'un séjour en Polynésie où il aurait fait quelques trouvailles archéologiques. Celles-ci éveillèrent sa curiosité pour le passé des Polynésiens. S'étant demandé quel pouvait être le berceau de cette race insulaire, il lui parut que, contrairement à l'opinion commune, l'origine des Polynésiens devait être recherchée en Amérique du Sud et plus précisément au Pérou. Un savant, qu'il ne nomme pas, mais dont il parle avec quelque condescendance, lui souligna l'impossibilité d'une telle hypothèse, pour la raison que les anciens Péruviens ne possédaient d'autre type d'embarcation que les lourds radeaux avec lesquels ils cabotaient le long des côtes. Thor Heyerdahl, convaincu que la traversée du Pacifique en radeau était chose possible, décida alors d'en fournir la preuve concrète. La

guerre, où il se distingua, ne lui permit de réaliser son dessein qu'en 1947. Avec cinq jeunes Scandinaves qu'il avait choisis comme compagnons, il construisit un radeau sur lequel il s'embarqua au Callao. Après une traversée relativement heureuse de 101 jours, le *Kon-Tiki* arriva en vue de l'île de Pukapuka dans les Tuamotu. Quelques jours plus tard le radeau vint buter contre un récif et son équipage échappa à grand-peine au naufrage. Les « nouveaux Vikings » arrivèrent sains et saufs à Tahiti, où ils furent reçus en triomphe.

Notre plaisir à lire le récit de ce voyage pittoresque eût été sans mélange si l'auteur, sacrifiant à une mode de notre temps, n'avait voulu donner à son aventure le caractère d'une entreprise scientifique. Car M. Heyerdahl a soin de nous l'apprendre : ce ne sont ni l'amour du sport ni le goût

Le trait noir indique l'itinéraire du *Kon-Tiki*.

des dangers qui l'ont poussé à braver le Pacifique, mais le désir de prouver une thèse ethnographique qui lui est chère et qui est le fruit de longues études. Dans son livre, *Kon-Tiki*, l'exposé des données du problème qu'il s'est proposé de résoudre n'occupe que quelques pages. Elles contiennent tellement de fantaisies et d'inexactitudes qu'elles ne mériteraient pas un examen critique, si le prestige qui s'est attaché au nom de Thor Heyerdahl et du *Kon-Tiki* ne risquait de leur conférer une autorité scientifique dont ces considérations ethnographiques et archéologiques sont totalement dénuées.

Notre âge qui appartient aux spécialistes et aux techniciens est aussi une époque où sévit la confusion des genres. Le public n'établit pas toujours une distinction très nette entre les différentes catégories de compétences et accorde trop souvent à des célébrités le privilège d'opiner sur des sujets qui échappent à leur connaissance. C'est, hélas, dans le domaine des sciences sociales que ce dilettantisme arrogant se manifeste

le plus communément. On s'imagine, bien à tort, que ces disciplines sont dépourvues de méthode et de rigueur et de ce fait accessibles à tous. C'est pourquoi il n'est peut-être pas inutile de mettre en regard des théories de Thor Heyerdahl certains faits qui ont été établis par cent cinquante ans de patientes recherches.

Thor Heyerdahl formule ses vues sur les énigmes du Pacifique de la façon suivante : lorsque les îles de la Polynésie furent découvertes, elles étaient peuplées par des hommes de haute taille, au teint clair, qui « parlaient une langue qu'aucune autre tribu ne connaissait » *(sic)*. « Sur quelques-unes de ces îles, les Européens purent admirer des vieilles pyramides, des routes pavées et des statues hautes de quatre étages » *(sic)*. Toujours selon l'auteur de *Kon-Tiki*, ces témoignages d'une civilisation évoluée constitueraient un système impénétrable sur lequel la sagacité des chercheurs se serait exercée en vain. Ces hommes à l'apparence européenne, d'où venaient-ils ? On leur a attribué successivement une origine malaise, hindoue, chinoise, japonaise, arabe, égyptienne, germanique et scandinave. Ces hypothèses n'ont pu résister — nous assure-t-il — aux objections qu'elles ont soulevées. Elles ont été abandonnées. Mais Heyerdahl nous propose une solution à ce mystère. Ayant été frappé par la similitude entre le nom de l'Adam polynésien Tiki et une des épithètes d'un dieu « solaire » péruvien Kon-Tiki *(sic)*, il établit entre ces deux personnages mythiques un rapprochement qui lui permet d'expliquer le peuplement de la Polynésie par une invasion de peuples de race blanche qui seraient partis du Pérou au Ve siècle de notre ère sous la conduite d'un héros semi-légendaire, Kon-Tiki. Plus tard au XIe siècle d'autres Indiens, venus de la Colombie britannique, auraient à leur tour abordé en Polynésie, où ils se seraient mêlés aux descendants des compagnons de Kon-Tiki. Le voyage en radeau que l'auteur et ses compagnons ont accompli à travers le Pacifique apporterait un argument presque décisif à cette interprétation de l'histoire primitive de la Polynésie. Telle est la thèse de Thor Heyerdahl. Maintenant examinons les faits.

***

Tout d'abord, il est inexact de prétendre que les savants se sont complus à attribuer aux Polynésiens des origines aussi diverses. Que des amateurs, plus ou moins dans leur bon sens, aient fait des suggestions aussi absurdes, la science n'y peut rien, mais il est injuste de mettre sur le même pied des chercheurs consciencieux et instruits et des lunatiques inoffensifs qui trop souvent sévissent dans le sillon de la science. L'origine asiatique des Polynésiens était déjà connue au XVIIIe siècle. Elle n'a jamais été sérieusement disputée. Langues, plantes cultivées, animaux domestiques, traditions légendaires, bref tout dans la civilisation polynésienne désignait le Sud-Est de l'Asie comme le berceau de cette race. Cependant il est plus difficile de déterminer de façon précise la région exacte d'où les

ancêtres des Polynésiens se sont lancés à la découverte des îles du Grand Océan.

Hawa-Iki (la petite *Hawa*), tel est le nom qu'un grand nombre de sociétés polynésiennes donnaient dans leurs mythes et leurs poèmes généalogiques à la terre ancestrale. « Nous sommes venus d'Hawa-Iki-la-grande, d'Hawa-Iki-la-longue, d'Hawa-Iki-la-lointaine... » Cette phrase tirée d'une légende maori est, à peu de chose près, la description la plus concrète de cette terre occidentale, élysée perdu, qui n'était visitée que par les morts. Dans chaque île, il y avait, face au couchant, un promontoire d'où les âmes s'envolaient vers Hawa-Iki-la-lointaine. Pour beaucoup de Polynésiens, Hawa-Iki était aussi la contrée mythique où, au début des temps, Rangi, le ciel, et Papa, la terre, gisaient étroitement embrassés. Tu, Rongo et Tane, les premiers nés de Papa et Rangi, les séparèrent de force afin de jouir de la lumière et de l'espace. C'est à Hawa-Iki que les dieux créèrent Tiki, le premier homme. Plusieurs îles hautes de la Polynésie ont porté ou portent encore le nom de Hawa-Iki (les Hawaï, Savai dans les Samoa et jadis Raiatea dans les Iles de la Société).

Quelques érudits ont cru reconnaître dans les vagues traditions concernant Hawa-Iki des souvenirs, estompés par la distance et les siècles, d'une région de l'Inde. Cette identification repose cependant sur des bases trop fragiles pour être prise en considération.

Dans l'état actuel de nos connaissances, c'est l'Indonésie qui possède les titres les plus sérieux à la gloire d'avoir été le lieu d'origine des Polynésiens. Tout d'abord, les langues indonésiennes et polynésiennes appartiennent à une même famille. D'étroites et nombreuses affinités lexicographiques et grammaticales unissent les dialectes malais à ceux de la Polynésie. Si les Polynésiens étaient venus d'Amérique, il devrait forcément en être de même des Malais. Cependant, je ne crois pas que Thor Heyerdahl soit en état de soutenir une telle thèse. En second lieu, une comparaison entre les civilisations polynésienne et indonésienne ne fait que confirmer, par le nombre des concordances qu'elle révèle, une communauté d'héritage que la linguistique faisait pressentir. La plupart des plantes cultivées en Polynésie (taro, ignames, arbres à pain, bananes, cannes à sucre, etc.) le sont également en Indonésie. Une constatation identique peut être faite au sujet de la faune domestique — porcs, volaille et chiens — que les Polynésiens ont amenée avec eux dans leurs migrations maritimes. Ces espèces végétales et animales (le chien excepté) n'existaient pas en Amérique. Elles y ont été introduites au XVIe et XVIIe siècles par les Européens. Thor Heyerdahl n'a cure de nous expliquer leur présence en Polynésie à la lumière de sa nouvelle théorie.

Ce n'est pas un effet du hasard si le canot à balancier, qui a donné aux Polynésiens la maîtrise des mers, se retrouve également en Indonésie. Certaines similitudes entre le monde indonésien et polynésien s'étendent parfois jusqu'aux plus infimes détails : à Célèbes, les instruments qui servent à préparer les tissus en écorce ou tapa sont non seulement les

mêmes qu'en Polynésie, mais encore désignés par des termes identiques.

L'anthropologie, enfin, nous apporte des preuves supplémentaires de l'origine asiatique et, sans doute indonésienne, des Polynésiens. Si la beauté physique de ces indigènes a été de tout temps célébrée par les Européens, c'est que ceux-ci ont retrouvé chez eux leurs propres traits. En effet, c'est un élément blanc qui semble prédominer dans cet amalgame ethnique qu'est la race polynésienne, mais si le fond en est caucasoïde, elle comporte de très nombreuses caractéristiques mongoloïdes et, dans certaines îles (Samoa, Tonga, etc.), des traces d'un apport négroïde.

Des trois couches de populations qui se sont répandues successivement en Indonésie, la seconde, dite « Indonésienne », semble correspondre précisément à un groupe appartenant à un rameau de la race blanche, ou caucasoïde. Cette vague d'émigrants à facies européen qui déferla sur une région occupée précédemment par des peuplades négroïdes fut suivie d'une invasion d'éléments mongoloïdes. L'isolement dans lequel les Polynésiens ont vécu pendant de nombreux siècles a dû contribuer à fixer et à uniformiser leur type racial, mais celui-ci s'est probablement constitué en Indonésie par la fusion des caractéristiques propres à ces deux groupes ethniques. La présence d'un substrat caucasoïde dans le Pacifique pose un certain nombre de questions qui ne recevront de réponses que lorsque la Birmanie et l'Indochine auront été mieux explorées au point de vue ethnographique et archéologique. Thor Heyerdahl n'a donc pas tort de signaler l'apparence « européenne » de certains Polynésiens, mais il fait encore une fois preuve de fantaisie lorsqu'il nous décrit des Polynésiens « à peau pâle, aux cheveux variant du roux au blond, aux yeux gris bleu et au nez busqué, presque sémitique ». Il est également faux que ce type « nordique » fût celui de la classe noble. Les Polynésiens attachaient beaucoup d'importance à la clarté du teint. Les femmes de l'aristocratie faisaient, dans quelques îles, de longs séjours dans des cabanes hermétiquement closes pour acquérir artificiellement une peau moins bronzée que celle du commun des mortels. Être brûlé de soleil, c'était admettre la nécessité de travailler en plein air pour gagner sa vie, sort réservé aux hommes et aux femmes de basse extraction.

Deux routes s'ouvraient aux ancêtres des Polynésiens pour atteindre les îles situées à l'Est. On leur a longtemps attribué celle du Sud qui, longeant la côte nord de la Nouvelle-Guinée, passe par les archipels mélanésiens pour aboutir à Fidji et aux Samoa. Certaines coutumes communes aux Polynésiens et aux Mélanésiens, ainsi que les traits négroïdes qui se manifestent dans quelques îles polynésiennes, apparaissaient comme autant de preuves d'un contact entre Océaniens à peau claire et à peau sombre. Des croisements entre ces deux groupes se sont produits en grand nombre, mais ils peuvent s'expliquer autrement que par un séjour des Polynésiens en Mélanésie. Il a été établi que les enclaves polynésiennes à l'ouest de Fidji (Tikopia, Ongtong Java, Rennell, Nukumanu, etc.) ne sont pas des postes d'arrière-garde d'une population

qui s'est déplacée de l'Ouest vers l'Est, mais, au contraire, des colonies fondées par les indigènes venus en sens contraire, c'est-à-dire de Tonga ou de Samoa.

C'est en bordure de la Polynésie et de la Mélanésie, et non pas en Polynésie centrale ou orientale, que des techniques ou des usages suggèrent une interpénétration de ces deux types de civilisations.

Une autre route s'ouvrait aux ancêtres des Polynésiens : celle qui, des Philippines, leur permettait d'atteindre Samoa et les Iles de la Société en traversant les archipels de la Micronésie. C'est probablement l'itinéraire qui a été adopté par un très grand nombre de groupes polynésiens à la recherche de nouvelles patries. Palau, Yap, les Carolines, les Marshall ont été autant d'étapes dans ce voyage qui a duré peut-être plusieurs siècles. De la Micronésie orientale, la traversée jusqu'aux îles hautes de la Polynésie devait être chose relativement facile pour des marins aguerris par leurs vagabondages d'atolls en atolls. Il existe des preuves abondantes des relations qu'entretenaient jadis les habitants des îles Gilbert (Micronésie) avec ceux des îles Cook (Polynésie). La mythologie micronésienne présente avec celle des Polynésiens trop de parallèles pour qu'il n'y ait pas eu croisements entre ces deux groupes ou échanges culturels suivis.

Le peuplement de la Polynésie proprement dite s'est fait en deux temps. Les premiers émigrants abordèrent à Hawaï, Samoa et Tahiti vers le ve siècle de notre ère. Aux XIIe et XIIIe siècles, les habitants de la Polynésie centrale, comme s'ils étaient saisis d'une sorte d'inquiétude collective, commencent à essaimer dans toutes les directions. Des Tahitiens découvrent la Nouvelle-Zélande et s'y établissent, des Marquisans s'aventurent à leur tour vers l'Est et peuplent Mangareva et l'île de Pâques. D'autres Polynésiens venus du Sud débarquent et s'emparent des Hawaï. Ils y trouvèrent une population autochtone dont la légende fit des nains. Ces *Menehune*, identiques aux *Manahune* de Tahiti, étaient sans doute les descendants des premiers colons venus de Micronésie.

***

Il n'y a pas commune mesure entre cette reconstitution des migrations polynésiennes, étayée sur la tradition, la linguistique, l'archéologie et l'ethnographie et les spéculations toutes gratuites de M. Heyerdahl sur l'origine américaine des Polynésiens.

On objectera sans doute que, même si sa théorie du peuplement de la Polynésie est sans bases solides, il n'en reste pas moins vrai que la Polynésie nous offre les vestiges d'une civilisation dont l'éclat paraît peu en harmonie avec les techniques et les mœurs des indigènes qui habitaient ces îles au moment de leur découverte. S'il en était ainsi, pourquoi se refuser à admettre le passage en Polynésie d'une race éprise du colossal, dont le souvenir serait associé aux « trilithon » de Tonga, aux pyramides de

Tahiti et aux gigantesques statues de l'île de Pâques? M. Heyerdahl se fait l'écho de quelques archéologues à l'imagination ardente qui ont vu dans ces monuments autant de preuves de l'action civilisatrice d'une race privilégiée qui aurait laissé ces souvenirs grandioses de son passage. Ces fantaisies ne résistent pas à la critique scientifique, mais il ne suffit pas de les écarter pour résoudre le problème que l'on s'est posé à leur sujet.

Les grandes statues de l'île de Pâques occupent une place de choix dans toutes les spéculations que les antiquités polynésiennes ont provoquées. On leur a assigné un âge presque fabuleux et on s'est plu à voir en elles des chefs-d'œuvre laissés par une race ou, du moins, une civilisation inconnue. Il est inutile de répéter les arguments que j'ai exposés dans cette revue il y a une quinzaine d'années pour démontrer les exagérations et les inexactitudes qui ont été accumulées à plaisir sur ce sujet. Aucune de ces sculptures ou de ces constructions ne peut être antérieure au XIIIe siècle de notre ère. Quant aux statues les plus récentes, elles ne datent peut-être que du XVIIIe siècle. Est-il prouvé, comme le fait entendre l'auteur du *Kon-Tiki*, que les monuments de l'île de Pâques ont été élevés par un peuple d'une civilisation raffinée qui aurait disparu sous les coups d'envahisseurs moins doués? Aucun des vestiges archéologiques que madame Routledge et nous-mêmes avons étudiés n'indique une superposition de cultures. Bien au contraire, les ruines qui couvrent l'île, ainsi que les descriptions des anciens voyageurs, démontrent de la façon la plus catégorique qu'il n'y a eu à l'île de Pâques qu'une seule couche de population et qu'une seule civilisation. Celle-ci est tombée en décadence au milieu du siècle passé, mais, sous une forme très appauvrie, elle se survit dans la langue et certaines coutumes des Pascuans de 1951.

Les Polynésiens qui ont colonisé l'île de Pâques au XIIIe siècle ont continué à élever dans leur nouvelle patrie des sanctuaires familiaux (*ahu* ou *marae*) sur le modèle de ceux qu'ils construisaient en Polynésie orientale. Malgré les modifications de détail qu'ils ont apportées à ces structures, on reconnaît encore dans leur plan général celui des *marae* tahitiens, marquisans et surtout mangaréviens. L'île de Pâques étant dénuée de grands arbres, ces émigrants ont dû appliquer à la pierre la technique de la statuaire sur bois qui leur était familière. Ils trouvèrent sur les flancs de leur principal volcan un tuf volcanique qui se taillait facilement et qui durcissait à l'air. Cet agrégat a permis à la sculpture pascuane de prendre un essor remarquable. Les plates-formes funéraires s'ornèrent de bustes de plus en plus grands et de plus en plus lourds. Leur poids moyen ne dépasse pas cependant quatre à cinq tonnes, sauf pour quelques colosses qui mesurent dix mètres et plus.

Plusieurs auteurs ont attaché beaucoup d'importance à un conte pascuan où il est question du massacre des « Grandes oreilles » par les « Petites oreilles ». Ces premiers habitants de l'île seraient naturellement des Indiens ou des « Blancs » qui auraient appartenu à la « race » des cons-

tructueurs mégalithiques du Pérou. Comme les Pascuans que nous décrivent Gonzalez, Cook, La Pérouse et d'autres voyageurs du XVIIIe et du XIXe siècles se déformaient le lobe de l'oreille et étaient par conséquent des « Longues oreilles », la conclusion que l'on cherche à tirer de ce conte est insoutenable. J'ai connu à l'île de Pâques beaucoup d'indigènes qui avaient vu dans leur enfance des vieillards aux oreilles déformées — c'est-à-dire des « Longues oreilles ». Cette mode existait autrefois chez les Incas du Pérou, mais elle est si répandue dans l'humanité qu'on ne saurait en faire état pour reconstituer tout le passé des civilisations océaniennes.

Thor Heyerdahl est loin d'être le premier à signaler des parallèles entre l'île de Pâques et le Pérou. De tels rapprochements portent généralement sur des détails qui sont, en général, trop peu importants pour étayer une théorie aussi ambitieuse que les rapports du Nouveau et de l'Ancien Monde. Ainsi il est exact que quelques murs en appareil cyclopéen du Cuzco présentent les mêmes angles rentrants et saillants que la façade de deux ou trois plates-formes funéraires de l'île de Pâques, mais, alors qu'au Pérou ces structures sont faites de blocs immenses, dans notre île ce ne sont que de simples dalles dissimulant du gravois.

Les chemins pavés dont nous parle aussi Thor Heyerdahl n'ont existé que dans l'imagination du jeune enseigne de vaisseau Pierre Loti qui, pendant une rapide visite à l'île de Pâques, confondit une coulée de lave avec une voie dallée...

Quant aux soi-disant pyramides de la Polynésie, le seul monument qui puisse revendiquer ce nom est le grand *marae* de Mahaiatea à Tahiti, qui comportait une plate-forme en gradins, haute d'une quinzaine de mètres. Cet édifice était loin d'avoir les vastes proportions que suggère la gravure qui le représente dans l'ouvrage du capitaine Cook. Ce cuivre, gravé à Londres d'après des esquisses ou des indications fournies par les membres de l'expédition, est, dans une certaine mesure, responsable des théories qui rattachent les civilisations polynésiennes à celles de l'Égypte ou de l'Amérique centrale. Les promoteurs de ces thèses hardies oublient trop facilement que le *marae* de style « égyptien », est daté : il était encore inachevé en 1761 lors du voyage du capitaine Wallis... Les cordelettes à nœuds des Marquisans, qui servaient à la mémorisation de longs poèmes, n'ont aucune analogie avec les quipus péruviens dont la fonction était de transcrire des nombres selon le système décimal.

La science américaniste de Thor Heyerdahl est aussi légère que sa connaissance de l'ethnographie polynésienne. Il n'est pas jusqu'au nom de son radeau, *Kon-Tiki*, qui ne soit inexact. Si le mot *Tiki* n'était pas la clef même de sa théorie, il serait oiseux de faire remarquer que cette transcription est fautive. L'épithète du dieu *Kon* est *tiqsi*, mot quechua qui signifie « base, fondement » et que les chroniqueurs espagnols ont rendu, conformément à leur orthographe, par *ticci*. Cette graphie a fait croire à Thor Heyerdahl que les deux « *cc* » se prononçaient comme un

« *k* ». Il n'y a donc pas même analogie phonétique entre l'Adam polynésien *Tiki* et le substantif quechua *tiqsi*. Le nom complet de l'Être suprême des Incas était *Ilya-tiqsi-Wiraqocha-pachayachachic* qui a été traduit par : « Fondement ancien, seigneur, instructeur du monde. » Le premier terme *Ilya* est parfois remplacé par *Kon* qui est le nom de l'Être suprême chez les Indiens de la Côte. On sait que tout comme les Romains, les Incas ont adopté les dieux des peuples qu'ils ont subjugués et qu'ils les ont assimilés aux divinités de leur panthéon. C'est ainsi que le nom du dieu Kon et celui de Pachakamak, autre divinité côtière, ont été ajoutés comme épithètes au nom de Wiraqocha. Il en résulte que *tiqsi* n'est même pas un élément associé à *Kon*. Vétilles, dira-t-on, mais elles ne le sont pas pour Thor Heyerdahl, puisque cette analogie illusoire entre *Tiki* et *tiqsi* lui a inspiré une théorie qu'il a cherché à démontrer au péril de ses jours.

Ilya ou *Kon-tiqsi-Wiracocha* n'est pas, comme il semble le croire, un personnage légendaire dont le caractère est semi-historique ; c'est tout simplement l'Être suprême des Incas, le « Créateur de la terre, du ciel, des étoiles et de l'humanité ». Il est la réplique péruvienne des Dieux créateurs et civilisateurs qui figurent dans la mythologie de presque toutes les tribus indiennes de l'Alaska à la Terre de Feu. Une analyse des textes qui le concernent nous entraînerait trop loin. Je me contenterai de rappeler que Wiraqocha, après avoir créé les premiers hommes, les détruisit pour les châtier de quelque faute. Il modela ensuite d'autres créatures, auxquelles il enseigna tous les rudiments d'une vie civilisée. Malgré son caractère auguste de créateur, Wiraqocha partageait avec les autres divinités de sa catégorie un goût pervers pour les miracles déconcertants et les métamorphoses. Ceux qui s'opposèrent à ses enseignements ou se montrèrent inhospitaliers à son endroit encoururent son courroux et furent transformés. Les statues qui se dressent encore à Tiahuanaco sont, d'après la légende, des Indiens rebelles qu'il aurait changés en pierre. Lorsque Wiraqocha jugea avoir terminé sa carrière créatrice et civilisatrice, il se rendit sur les bords du Pacifique et, étendant son manteau sur les flots, il se laissa emporter vers le soleil couchant. Avant de quitter le rivage, il annonça son retour et l'avènement d'une ère nouvelle. Le mythe de Wiraqocha contient à peu près les mêmes thèmes que celui de Bochica en Colombie et de Quetzatlcoatl au Mexique. En prenant le motif du Dieu Civilisateur, commun à toutes les civilisations indiennes des Amériques, comme le souvenir d'événements historiques, Thor Heyerdahl fait de l'Evhémerisme sans le savoir.

Enfin, dernier argument : seule l'hypothèse d'une migration péruvienne en Polynésie expliquerait la persistance de l'âge de la pierre polie dans cette région du monde à une date aussi tardive que le ve siècle de notre ère. La logique de ce raisonnement m'échappe, car enfin nul n'ignore que les civilisations péruviennes ont pratiqué la métallurgie depuis le premier millénaire avant notre ère, comme les trouvailles de pièces d'orfèvrerie dans les sites de l'époque Chavin le prouvent de toute évidence.

C'est même au Pérou que le travail du métal a atteint dans le Nouveau Monde son plus haut point de perfection. Il suffit pour s'en convaincre de lire les savants travaux que le docteur Paul Rivet lui a consacrés. Or, si ce « roi solaire » dont nous parle Thor Heyerdahl avait quitté le Pérou il y a seulement quinze siècles, il eût été bien empêché d'introduire en Polynésie les arts et les industries d'un « peuple à l'âge de la pierre ». Il est étrange qu'une visite aux Musées archéologiques de Lima, en révélant à M. Heyerdahl les richesses artistiques que nous ont léguées les civilisations péruviennes, ne l'ait pas incité à la prudence.

Bref, contrairement aux « théories » de Thor Heyerdahl, les îles de la Polynésie ont été découvertes et colonisées par des navigateurs d'origine asiatique qui, par l'audace et les connaissances nautiques, ne le cédaient en rien aux Vikings de la Scandinavie. Ils accomplirent leurs grands voyages d'exploration et de colonisation dans des bateaux, longs de vingt à trente mètres, dont la stabilité était assurée par un balancier — c'est-à-dire un flotteur latéral relié à la coque par de solides épars. Ce type d'embarcation a toujours été inconnu en Amérique. On s'est demandé comment les Polynésiens ont réussi à naviguer contre les alizés, alors que les voiliers modernes font de longs détours pour éviter de les avoir contre eux. Cet argument nautique est jugé décisif par ceux qui, comme Thor Heyerdahl, nient l'origine asiatique de cultures polynésiennes. Ces experts semblent oublier que pendant certains mois de l'année les alizés sont remplacés par des vents variables dont les Polynésiens savaient tirer parti. Aujourd'hui encore, leurs descendants se risquent sur la mer dans des bateaux assez chétifs et sont capables sans boussole ni sextant de parvenir à bon port. Ils s'orientent par la position des étoiles, la direction de la houle, le vol des oiseaux, la couleur des nuages au-dessus des atolls, bref, par des indications que nos instruments nous permettent d'ignorer. S'obstiner à vouloir refuser aux Polynésiens la gloire d'avoir accompli des voyages dont le souvenir était pieusement entretenu de générations en générations, c'est soit faire preuve d'ignorance, soit chercher à se singulariser par des fantaisies.

Si les hypothèses sur le peuplement de la Polynésie présentées par M. Heyerdahl me paraissent invraisemblables, je ne veux toutefois pas nier la possibilité de rapports entre Indiens du Pérou et certains groupes polynésiens. La patate douce, qui est une plante d'origine américaine, était cultivée en Polynésie au moment de sa découverte. Ce tubercule, appelé *kumara*, y portait un nom très voisin de celui qui lui était donné dans un dialecte quechua du Nord du Pérou. Il existe une très forte présomption en faveur d'un contact, sans doute éphémère, entre Polynésiens et Indiens. Un bateau polynésien a-t-il touché la côte équatorienne pour s'en retourner aux Marquises chargé de patates douces, ou un radeau péruvien a-t-il échoué, comme le *Kon-Tiki*, sur le rivage de quelque île haute de la Polynésie orientale? Nous en sommes réduits sur ce point à des conjectures. Quoi qu'il en soit, rien ne nous autorise

à attribuer aux Polynésiens une influence quelconque dans la formation des civilisations péruviennes. Celles-ci étaient déjà parvenues à maturité lorsque les Polynésiens s'établirent dans leur domaine insulaire. De même c'est en vain que l'on chercherait dans les cultures polynésiennes des éléments venus d'Amérique, à l'exception de la patate douce.

Cette mise au point n'a pas pour objet de « dépoétiser » l'aventure de Thor Heyerdahl et de ses compagnons. Mes critiques ne s'adressent qu'aux oripeaux scientifiques dont ce courageux navigateur a voulu parer son exploit. A mon sens, celui-ci aurait été encore plus frappant s'il nous était donné comme une entreprise purement gratuite. Une science de pacotille ne peut que l'amoindrir.

ALFRED MÉTRAUX,
Département des Sciences Sociales de l'Unesco.

P. S. — Après la mise en page de cet article, nous avons reçu du Professeur Robert Heine-Geldern, spécialiste d'ethnographie et d'archéologie océanienne, une brochure intitulée « *Heyerdahl's hypothesis of Polynesian origins : a criticism* », parue dans le *Geographical Journal*, Londres, vol. CXVI, nos 4-6, décembre 1950. L'auteur y démontre sans peine que la plupart sinon tous les traits « péruviens » que M. Heyerdahl signale dans les cultures polynésiennes existaient en fait en Indonésie et que leur filiation avec les prototypes asiatiques est beaucoup plus étroite qu'avec les éléments péruviens ou américains. Heine-Geldern détruit entièrement l'argument principal de Heyerdahl qui consiste à dire que les Polynésiens, étant un peuple à l'âge de la pierre, n'ont pu venir d'Indonésie où le travail du métal est connu depuis très longtemps. En réalité, l'âge de la pierre polie s'est maintenu en diverses régions de l'Indonésie, de nombreux siècles après l'ère chrétienne et presque jusqu'à notre époque. D'ailleurs, même s'ils avaient connu le fer ou d'autres métaux dans leur pays d'origine, les Polynésiens auraient été dans l'incapacité de continuer ces industries dans les îles où le minerai leur faisait défaut.

MADAME SIMONE

par PAUL GUTH

HEUREUSES les femmes que l'Histoire désigne par leur prénom : Elisabeth, Catherine, Colette, Simone ! Elles règnent sur des Empires. Elisabeth reçut l'Angleterre, Catherine la Russie, Colette le Palais Royal, Simone la rue du Bac.

De l'hôtel de Jacques-Samuel Bernard, le fils du financier de Louis XIV, subsistent l'escalier de pierre doucement tournant et les plafonds pour géants à perruques.

Madame Simone habite ici depuis novembre 1916. Les boiseries ornées de peintures d'Oudry, de Van Loo, de Restout ont été dispersées dans le monde. Madame Simone a porté ses boiseries à elle, vert d'eau et or paille.

Dans le salon, au-dessus du divan couvert de peaux de skunks, quelques gravures anglaises : *Tom Jones, The Enchanted Lady* et l'histoire du Chien Fidèle que sa maîtresse pleure sur sa tombe.

« Que mes lèvres ne sont-elles des cerises ! Je les lui jetterais aussi de bon cœur !... » rêve un galant du XVIIIe, jetant sa cueillette à sa belle.

Un pas piaffant. Madame Simone rentre d'un déjeuner en ville, avec Jean-Pierre Dorian. Un chapeau en chaume noir, comme un toit de paillotte. Un blouson en piqué blanc. Un tailleur pied de poule où la rosette de la Légion d'Honneur crève la boutonnière.

Elle lève vers moi son visage où les yeux, flamboyant d'une intelligence d'azur, fauchent la sottise à dix pas. Un regard de reine d'Orient, traînée sur son char. Dans ses jambes une boule blanche gambade.

— Zouquinette, ma chienne maltaise de onze ans et demi, qui vient de subir le Bogomoletz !...

Jalouse, une boule grise la suit.

— Ronron, le bien nommé, un persan bleu que j'ai depuis onze mois. Il est amoureux fou de Zouquinette. Elle le hait.

Madame Simone a reçu les hommages de Zouquinette et de Ronron. Elle s'allonge sur les skunks.

La photo de Madame Simone a été prise au studio Lipnitzki.

— Ma naissance ?... Oh ! quelle horreur !... Sait-on ce que c'est que le drame de la naissance ?... J'ai dû crier horriblement !...

Je ne demande pas de date. Elle m'en impose une, avec élégance, que je refuse avec admiration, qu'elle me cloue dans l'oreille avec malice :

— Le 3 avril 1880.

Elle est née au 116, Champs-Elysées, à côté de l'immeuble de la Radiodiffusion, que dirige aujourd'hui son beau-fils, Wladimir Porché.

— Mon grand-père, un israélite, était syndic des agents de change, à Bruxelles. La révolution de 1848 l'a ruiné. Il s'est pendu. Mon père a dû conquérir une situation. Il s'est initié aux affaires en Angleterre et aux Etats-Unis. Il est devenu fondé de pouvoir de la banque Reinach, puis a acheté une charge. C'était un Juif métaphysicien qui passait presque tout son temps dans sa bibliothèque. Asthmatique depuis l'âge de quinze ans, il est mort à cinquante-neuf.

Sa mère était une petite bretonne de Quimper, conteuse d'histoires, vive, drue.

— Si j'ai joué la comédie, si je raconte des histoires, si j'ai quelque vitalité, c'est que je suis la fille de ma mère, morte à quatre-vingt-sept ans avec l'aspect d'une femme de soixante. Si j'ai une vision tragique de la vie c'est que je suis la fille de mon père.

Dès son jeune âge, Madame Simone aperçut la doublure noire des choses. Paris était alors une ville rurale. Au coin de la rue Washington, alors rue Billot, on ajoutait, à cause de la pente, un cheval de renfort à l'omnibus Passy-Bourse. On asseyait sur sa croupe, dans ses robes de dentelles, un des frères de Madame Simone. La nounou suivait avec ses longs rubans.

Mais la petite Simone transperçait déjà ces apparences. Sur la terrasse, au sommet de sa maison, un orage renversa une volière. Des oiseaux furent tués. A deux ans et huit mois elle apprit ainsi que des êtres pépiants et volants pouvaient, soudain, ne plus bouger.

Un peu plus tard, on lui fit cadeau, pour Noël, d'un nouveau jeu.

— Ma bonne allemande, Dora, m'aidait à colorier des petites boules. Nous avions commencé au début de l'après-midi. Au crépuscule elle me dit : « C'est fini ! Je vais les laver. Nous recommencerons demain. » Elle venait de m'apprendre la duperie du divertissment. Je n'ai plus joué à aucun jeu !

Un an après, nouveau coup. Elle s'était liée d'amitié avec la petite fille de sa concierge. Un jour elle demanda où elle était. Devant la porte de la maison on avait dressé un catafalque enveloppé de draperies blanches. On lui mit dans les bras des fleurs blanches. Elle demanda : « Qu'est-ce que c'est que cette boîte ? »

— Le cercueil... Cet escamotage de la mort... Une idée fulgurante me traversa, qui ne m'a jamais quittée.

Elle alla habiter ensuite 130, rue du Faubourg-Saint-Honoré. Elle avait eu la coqueluche, puis une atteinte au sommet du poumon droit. « Comme elle est pâle ! » répétait son père. On la mit à l'institution de Madame Martinet-Dutoit, 26, avenue de Lubeck, à cause de son grand jardin. La saveur du Paris populaire s'insinuait jusque-là. Ses deux meilleures amies, Armandine et Germaine Combe, étaient les filles d'un fruitier de la rue de Chaillot.

A la maison, la petite Simone réunissait ses frères et sa gouvernante et leur racontait des histoires pendant des heures. A l'école elle fabriquait des légendes pour ses camarades : « Mon père est sur un trône d'or, ma mère sur un trône d'argent. Les servantes balancent au-dessus de nos têtes des éventails de plumes. » Un jour, on lui demanda des détails sur son déjeuner de midi. « Notre maître d'hôtel est en habit ! » dit-elle. — « Là tu mens ! » crièrent les autres. Elles la suivaient dans le fabuleux, elles renâclaient au seuil du réel.

Un autre jour, Mlle Chevreau, la surveillante générale, voulut jouer avec les élèves. Elle buta, elle tomba. Ce choc, cette immobilité, cette silhouette noire, par terre, réveillèrent en la petite Simone les avertissements de la mort. Cette Mlle Chevreau, si puissante, en qui elle avait mis sa confiance, elle était donc faillible, elle aussi ! Son pouvoir bronchait sur un caillou !

Avenue d'Iéna, au couvent des sœurs de Marie Auxiliatrice, un autre jardin et son air pur accueillirent les joues pâles de Simone. Son père combla de présents la chapelle des religieuses, à condition qu'elles ne l'y fissent jamais entrer.

Il lui avait appris à lire dans les chœurs d'Athalie :

O promesse ! ô menace ! ô ténébreux mystère !
Que de maux, que de biens sont prédits tour à tour !
Comment peut-on avec tant de colère
Accorder tant d'amour ?

Elle respira donc son air natal quand on lui fit jouer *Esther*, devant un évêque. « Comment s'appelle cette jeune Israélite ? » demanda le prélat, émerveillé.

Elle essuya les plâtres du lycée Racine, fondé un an plus tôt. Les lycées des filles, sans Dieu, inquiétaient la France catholique, qui jugeait la présence de Dieu indispensable à l'âme des femmes. La mère eut peur. Le père triompha. Il alla chercher sa fille au lycée, rue du Rocher. Il l'emmenait à pied jusqu'au boulevard Haussmann. Ils prenaient le tramway que deux chevaux tiraient doucement sur les rails. Ils restaient sur l'impériale jusqu'à la Muette, noyés dans les fleurs de marronniers.

La Sorbonne creusa sous les pas de Madame Simone les abîmes de la

Science. Elle répondit à ses vertiges au bord de la vie et de la mort. Par la bouche de Boutroux et de Faguet, mais surtout par celle de Théodule Ribot, un petit homme distrait, renfermé, qui ôtait et remettait sans cesse ses lorgnons.

Son cours sur la pathologie des instincts la fascina. Il lui révéla que le suicide était l'aboutissement suprême de l'instinct de conservation : on détruit sa vie pour supprimer la souffrance qui met en échec la vie.

Elle se doutait vaguement que l'on pouvait trouver une explication du mécanisme de la pensée dans la folie. Pierre Janet la confirma dans ce pressentiment. Elle alla jusqu'à la tentation de faire de la médecine mentale. Quand sa mère apprit qu'elle allait voir les fous, à la Salpêtrière, ce fut une indignation.

Pour lui changer les idées, elle l'emmena dans le monde de la fiction. Au numéro 5 de la rue Léo-Delibes, chez Madame Carter, où le comédien Le Bargy donnait des cours de diction.

— Il y avait là des demoiselles de la bonne société. Ma gouvernante anglaise m'accompagnait. Enfin plus d'horrible équivoque !

Le Bargy, charmant comédien de quarante ans, rassurait par son élégance et sa finesse. Simone dit *Le Tombeau d'une Mère* de Lamartine. Le Bargy levait la tête, la baissait, la relevait.

— Mademoiselle, vous êtes seule ici ?

— Non, monsieur, je suis avec ma mère.

— Est-ce que votre fille se présente au Conservatoire cette année ? demanda-t-il à la fin.

Après l'affront de la Salpêtrière, le Conservatoire était, pour la mère, une nouvelle nasarde. Sa fille fréquenterait donc les déments ou les cabotins, les gens qui bavent, ou ceux qui se barbouillent !... Des parias qui ne respectent pas le savoir-vivre.

On invita Le Bargy pour lui montrer que la maison d'un agent de change ne pouvait pas être le berceau d'une comédienne. Le Bargy quelques mois plus tard, épousa Simone.

Celle-ci avait choisi cette échappée. Elle s'enfuyait loin des domestiques et des tasses de thé, au bras d'un comédien aussi svelte qu'un homme du monde.

Elle put donc retourner à la Salpêtrière, voir baver ses déments. Idolâtre des virgules, elle prêtait ses cahiers à ses voisins de cours, les docteurs Vaschide et Bourre : « Comment allez-vous, docteur ? » lui disaient-ils, tandis qu'elle se rengorgeait.

A la Comédie Française, elle assistait, avec Le Bargy, à *On ne badine pas avec l'Amour*.

— Ils jouent mal ! grogna-t-elle.

— Comment ? Ils jouent mal ? sursauta le quadragénaire. Eh ! bien, fais-en autant !

— Chiche !

Quinze jours plus tard, en avril 1900, sous le pseudonyme de Pauline Prima, elle débutait à Reims.

Dans l'après-midi, Le Bargy lui avait indiqué les places : « Tu te mets là... là... » Ses élèves, Sylvie, Capellani, Vargas, excités par l'outrecuidance de cette évaporée qui n'avait jamais mis les pieds sur les planches, s'apprêtaient à une hilarité délectable.

— Ne te prends pas les pieds dans les costières !... chuchota Le Bargy quand elle entra en scène.

— Dans les costières ?... Qu'est-ce qu'il veut dire ?... Elle ignorait que ce vocable désignait les rainures où glissent les décors.

A l'entracte, pas un mot de Le Bargy ! A la fin : « Si tu ne joues pas la comédie, tu es folle. Tu peux être une grande actrice. »

— Je ne veux pas être une grande actrice ! répliqua-t-elle en tapant du pied.

***

Elle le fut malgré elle, au gré de ce hasard qui mena sa vie, alors qu'on célébrait sa volonté.

— Je crois toujours que je ne peux pas faire les choses. Les circonstances m'obligent à les faire. Je ne croyais pas plus devenir comédienne que commissionnaire aux Halles. Je n'aimais pas à me quitter. J'avais besoin de moi-même.

Elle fut obligée de s'arracher à elle, aux applaudissements des foules. Le Bargy poursuivait son idée : « Je voudrais que Sarah Bernhardt t'entende. » Il la mena à la mélodieuse tigresse. Elle répétait *L'Aiglon*. Elle portait déjà un collant pour s'habituer à marcher comme un garçon. Simone lui récita *De différentes Manières d'aimer* de Victor Hugo.

— N'est-ce pas qu'elle est douée ?... s'extasia Le Bargy.

— Plus que vous ! répliqua Sarah.

— C'est mon avis !

Mais l'acharnée voulait retourner à ses déments. Henri Bataille lui proposa d'aller jouer *L'Enchantement* à Bruxelles. Elle céda, car elle adorait Bruxelles où son père était né.

Elle retrouva là-bas le rival de Bataille, Henry Bernstein, qui lui avait écrit : « Vous êtes déjà une grande actrice. »

— A vingt ans on m'en donnait quatorze. Je ne savais rien, mais j'avais la force de l'émotion. Bernstein était pour moi un jeune homme qui jouait aux courses et au baccarat avec mon frère. Il me lut *Ses*

Yeux bleus qui devint plus tard *La Griffe*. Il me dit : « Je vais vous écrire une pièce. »

Quelque temps après, il lui envoya *Le Détour*. Elle se jeta dans le travail comme une enragée. Quatre à cinq heures par jour. Elle devenait comédienne de pied en cap. Mais elle devait d'abord se fabriquer un corps de comédienne. Elle manquait de souffle. Sa voix n'était pas assez étendue. Elle fit des exercices, pareils à ceux des yogi. Elle développa dans le médium et le grave sa voix qu'elle avait aiguë. Elle gagna des prix de natation pour s'enfler le thorax.

— Je suis comme un boxeur. Vous pouvez me donner des coups là. C'est dur comme de la pierre !

Elle apprit à respirer à l'intérieur même des vers. Elle acquit une accentuation et une articulation qui mordent le métal des mots.

— Ne cherchez pas des nuances dans l'intonation. La variété ne vient que de l'accentuation. J'ai si nettement timbré ma voix que maintenant je dois m'éloigner des micros.

Elle joua *Le Détour* deux cents fois au Gymnase : « Maintenant on va me ficher la paix. On va me laisser retourner à mes chères études. »

— Moi aussi, je vais vous faire une pièce ! lui dit Maurice Donnay. *Le Retour de Jérusalem :* quatre cent cinquante représentations !

— Et moi aussi je vais vous en refaire une ! rétorqua Bernstein. *La Rafale, Le Voleur, Samson.*

Elle était devenue l'étoile des « jeunes premiers rôles ». Une force d'acier. Une voix inflexible. Pour la reprise de *L'Aiglon,* pendant la période de la Noël et du Jour de l'An, elle joua vingt fois en quinze jours, avec une vigueur de guerrière, un souffle de forge.

Pour *Chantecler,* elle répéta pendant un mois son rôle du Faisan doré, enfermée dans un costume de coutil, renforcé d'un col et de deux ailes baleinées, qui tenait de l'armure et de l'édredon.

La générale débuta par un triomphe et descendit en pente douce jusqu'au four. J'essaie de lui remontrer ses mérites. Elle agite une tête impitoyable.

— Non, ni Lucien Guitry ni moi n'avons eu de succès ! On aimait alors la manière musicale de dire les vers, comme Coquelin. Nous étions les tenants du théâtre moderne. Nous avons été recalés...

Par contre, *Le Secret* de Bernstein fut une victoire. « Madame Simone, je vous ai vue dans *Le Secret* », lui dit-on encore aujourd'hui, l'index haut.

— Ce sont les personnages antipathiques qui restent dans l'esprit du public, disait Sarah Bernhardt.

— Le danger, ajoute Simone, c'est qu'on a tendance à vous identifier avec eux.

Sa légende de domination vient en grande partie de là. Dans les

pièces de Bernstein elle était la femme qui pèse sur les autres. D'où cette réputation de violence dans la volonté.

⁂

En triomphant, au théâtre, sous les hourras, Madame Simone cherchait pourtant le moyen de rompre ce carcan de bravos. Elle divorça d'avec Le Bargy, en 1906, épousa Claude-Casimir Périer, qui fut tué à la guerre de 14 ; puis, en 1916, François Porché.

Elle réalisait enfin son vœu : vivre avec un homme qu'elle aime. Elle mettait sa main dans la sienne au théâtre : *Les Butors et la Finette* (1917), *La Jeune Fille aux Joues Roses* (1919).

En 1921 elle traversa en trombe la Comédie Française.

— Chaque fois que je voulais jouer un rôle, une sociétaire menaçait de démissionner : Madame Cerny pour *la Parisienne*, Madame Sorel pour Célimène, Madame Segond-Weber pour Hermione. Dans *Le Passé* de Porto Riche j'entrais en courant. Une sociétaire avait fait poser quatre câbles pour que me casse la figure. Je les ai vus. J'ai sauté par-dessus. Mais j'ai compris qu'il valait mieux que je m'en aille.

Elle voulait lâcher le théâtre. Le théâtre ne la lâchait plus.

La reprise du *Voleur*, *Judith*, *La Couturière de Lunéville*, *La Vierge au grand Cœur*, *Vêtir ceux qui sont nus*, la reprise de *L'Aiglon*.

En 1930, elle sacra Steve Passeur : *L'Acheteuse*.

— Une vieille fille de trente-six ans, amoureuse d'un ami d'enfance. Il est menacé de prison. Elle paie ses dettes. Il l'épouse. Ils restent liés par la haine. Il peut enfin rembourser l'argent qu'il lui doit et s'en va. Elle se tue.

Au milieu de sa vie, Madame Simone allait pouvoir faire éclater le rythme du temps et se rafraîchir dans le bouillonnement d'un nouveau début.

Depuis son enfance elle fabulait. Quand elle restait au lit, les yeux au plafond, elle construisait des histoires.

— J'en ai assez de t'entendre raconter des romans que tu n'écris pas, lui dit François Porché le 2 juillet 1927, au château de Grilly. Voilà du papier blanc, un stylo. Il ne fait pas trop chaud. Je t'enferme dans cette chambre. On te donnera à dîner si tu as écrit deux pages.

A sept heures, elle frappa à la porte. Elle lui remit ses deux pages. « C'est exactement ce que j'attendais de toi », dit-il en lui baisant la main. C'étaient les deux premières pages du *Désordre*.

Cinq romans se succédèrent : *Le Désordre*, *Jours de Colère*, *Le Paradis Terrestre*, *Québéfi*, *Le Bal des Ardents*.

Fidèle à son ancien amour pour la psychopathie, elle décida de faire du roman psychologique, mais sans analyses, sans explications qui

alourdissent. Elle voulait courir, comme lorsqu'elle sautait par dessus ses quatre câbles, au Français. Courir droit au spectacle que lui révèlent ses yeux.

***

— Tu as aidé les autres à faire des pièces de théâtre ? Pourquoi ne t'aiderais-tu pas toi-même ? lui dit François Porché, poursuivant son œuvre de libération.

Madame Simone, qui avait coulé le ciment de ses conseils dans force pièces d'autrui, utilisa son béton et son marbre pour son propre usage. Elle devint auteur dramatique : *Emily Brontë, Rosier Blanc, En attendant l'Aurore, La Descente aux Enfers, L'Incendie, Le Lever du Soleil.*

Dans *Rosier Blanc* elle créa une comédienne, Lise Topart, comme elle s'était créée elle-même. Geste par geste elle façonna cette enfant et la fit jaillir des planches, avec son gros front et ses mouvements de guingois.

Se renouvelant en touchant terre encore, Madame Simone entame une quatrième carrière. Au contact de ces véhicules inédits de la sensibilité, les micros de la Radiodiffusion, elle flamboie. Elle martèle leur tissu nerveux de sa voix qui scande. Dans sa dernière émission, *L'Art du Comédien*, elle est un admirable professeur de théâtre. Elle drape sur les cordes vocales de ses trente élèves *Andromaque, Lorenzaccio, La Parisienne, Il ne faut jurer de rien.* Elle pousse son scalpel dans les replis de ces grands rôles et suit leurs lignes de feu. Elle les perfore de lumière. Elle démonte, pour ces trente langues qu'elle dénoue, les engrenages de la parole publique.

Leçon inoubliable de netteté, d'efficacité. Respect lucide de la grandeur, tel que j'ai pu l'admirer encore, lors d'une de nos dernières conversations sur la reprise de *Nicomède* à la Comédie Française.

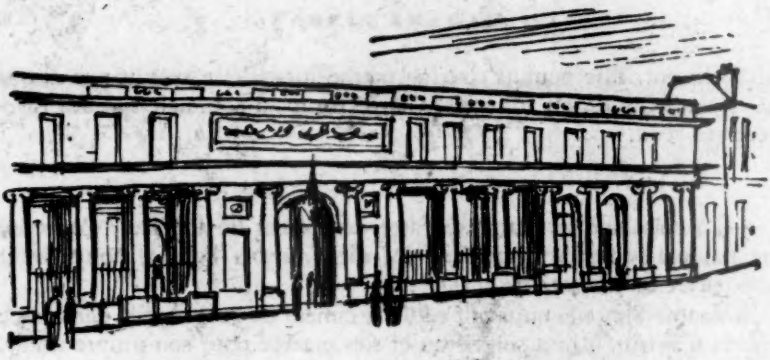
Madame Simone, ou l'art de vivre. Le don d'étreindre le flux des métamorphoses, de rebondir quand le temps allait vous saisir, de le vaincre à la course, de le narguer par un nouveau départ.

— Je condamne la vitalité, dit cette impératrice de la vie. Je n'ai plus envie de vivre et c'est elle qui me fait vivre. Le corps vous entraîne... Il ne fait que ce qu'il veut... J'aurais voulu succomber à ma première douleur. C'est fatigant de n'être jamais fatigué !

La vie lui maintient les yeux ouverts, comme si elle lui avait coupé les paupières. Pour notre exemple, quand nous serions sur le point d'abandonner, nous les chétifs, elle règne, avec une verdeur tranchante qui affûte l'envie d'être intelligent. Pourquoi tremblerions-nous, quand Madame Simone regarde le soleil en face ?

— Le cœur humain est remonté pour cent ans !... dit-elle en soupirant.

PAUL GUTH



GÉNÉTIQUE HUMAINE ET DRAME DE LA NAISSANCE

par Robert Debré

LES progrès d'une éclatante rapidité que réalise la médecine viennent modifier la condition humaine, chacun le sait aujourd'hui. Les victoires chaque jour remportées sur les bactéries font reculer la mort : la disparition d'un enfant, d'un jeune homme emporté en pleine santé par une maladie infectieuse aiguë aussi grave qu'une septicémie, ou une méningite peut devenir dans un délai très court une catastrophe aussi rare en notre pays que l'apparition d'une épidémie de peste ou de choléra. La tuberculose, sous ses formes les plus redoutables et les plus aiguës, est attaquée avec une vigueur qui donne d'étonnants succès. L'emploi inattendu de nouvelles hormones contre tant de maladies produit des effets qui, pour souvent transitoires qu'ils soient, n'en sont pas moins vraiment miraculeux.

Moins connue du public est l'acquisition de certaines données qui permettent l'amélioration de la qualité même de l'homme.

De certains de ces progrès, nous voudrions donner un aperçu sommaire. Nous les diviserons en trois groupes : ceux qui concernent l'hérédité ou l'application à l'homme des découvertes de la génétique, ceux qui concernent les mesures de protection de l'enfant pendant la période de la gestation ; ceux enfin qui touchent la protection de l'enfant au moment où il naît, pendant le drame de la naissance.

LES LOIS DE LA GÉNÉTIQUE ET L'OBSERVATION DES JUMEAUX

Il a fallu bien des années pour que les premières lois de la génétique découvertes en 1865 par le moine Morave Johann Mendel, cultivant des pois de senteur dans son jardin de Brunn, fussent appliquées à l'espèce

humaine et que l'homme consentît à admettre qu'il était soumis aux règles inéluctables dont l'application est si claire chez les plantes de Mendel et les mouches de Morgan [1]. Maintenant le pas est franchi. La génétique humaine ou médicale ou clinique est une discipline scientifique dont on ne saurait se passer. Elle aide à comprendre aussi bien l'homme normal que l'homme malade ou malformé. Quand un philosophe contemporain proclame qu'il n'y a rien d'héréditaire dans le domaine de la psychologie, nous ne pouvons que sourire. Le drame de chaque vie d'homme, de chaque collectivité humaine n'est-il pas le conflit entre ses tendances héréditaires, ses propensions constitutionnelles et le milieu ambiant? La résistance à la maladie, si nous l'osions, nous dirions la résistance au mal et aux maux, est faite de cette lutte entre les forces dépendant du patrimoine héréditaire et les puissances extérieures que représentent la nourriture et le climat, les assauts morbides, l'éducation, les contraintes et les pressions sociales. La vie modèle l'âme et le corps, mais dans une certaine mesure seulement, variable selon la plasticité de chacun de nous. Un élément fondamental de notre médecine contemporaine est donc fait de la connaissance des lois de l'hérédité chez l'homme et de leur application à l'établissement et au maintien de sa bonne santé.

Il serait dangereux, à cet égard, de tirer trop promptement des conclusions pour notre espèce de la génétique végétale ou animale et certaines anticipations — pour plaisantes à notre esprit qu'elles puissent être — ne doivent pas être trop promptement acceptées. C'est l'une des tâches de la chaire de Génétique humaine que le Ministère de l'Education nationale vient de créer à la Faculté de Médecine de Paris et qui est confiée au professeur Maurice Lamy, d'approfondir en ce domaine le problème proprement humain. Or, le travail n'est pas aisé. La génétique expérimentale peut faire rapidement des progrès inouïs grâce à la facilité des études sur les plantes et les animaux qui se multiplient avec une fécondité remarquable et qu'on peut à son aise manier de toutes les façons. Chez l'homme, il va de soi qu'on observe mais qu'on n'expérimente pas.

La durée de la vie humaine empêche le médecin d'observer plus de deux ou trois générations. La fécondité de l'homme est faible; les familles se dispersent et les renseignements sont difficiles à obtenir; le témoignage humain, on le sait, a bien peu de valeur, l'ignorance, l'inattention sont communes et la mauvaise foi est même parfois un obstacle. Ne cite-t-on pas toujours la famille Mempel comme un exemple caractéristique de la transmission héréditaire de l'hémophilie. Or parmi les sujets figurant sur l'arbre généalogique de cette famille partout reproduit, figurent certaines personnes considérées comme atteintes du terrible mal et qui l'avaient tout simplement simulé pour échapper à la conscription!

1. Voir l'article de Jean Rostand sur Mendel (*Revue de Paris*, Juin 1947).

Pour difficiles que soient les conditions du travail imposées à la génétique humaine, elles ne le rendent pas infructueux. Deux méthodes sont particulièrement précieuses : d'abord l'établissement des arbres généalogiques. Destinés jusqu'à présent à rappeler les fastes glorieux des ancêtres et les droits aux titres nobiliaires, ils sont devenus indispensables pour rendre intelligibles les caractères normaux ou les anomalies de chaque individu. Pour tirer parti de leur étude, il faut connaître et appliquer les lois de la statistique, ce qui n'est pas une tâche toute simple et se méfier des conclusions hâtives inspirées par quelques cas frappants.

Un autre mode d'étude excellent est la confrontation des jumeaux. On sait que la grossesse unique est la règle dans l'espèce humaine. Une fois sur quatre-vingts cependant une grossesse double peut apparaître. Et ceci en vertu de deux processus : ou bien deux ovules sont fécondés en même temps chacun par un spermatozoïde, deux enfants se développent alors côte à côte et la femme met au monde deux jumeaux que l'on nomme jumeaux fraternels ou dizygotes. Ou, au contraire, un seul ovule est fécondé par un seul spermatozoïde et il arrive par une singularité du développement que deux embryons se développent au lieu d'un : les jumeaux qui naissent alors sont des jumeaux identiques ou monozygotes.

Ces derniers se ressemblent étrangement au point que les parents eux-mêmes font un effort pour les distinguer, ce sont « les ménechmes » des comédies, où l'identité de deux êtres donne lieu aux méprises et aux aventures les plus plaisantes. Ces jumeaux identiques ont le même patrimoine héréditaire, donc les mêmes tendances, les mêmes traits, les mêmes tares.

Au contraire, les jumeaux fraternels se ressemblent ou diffèrent comme frères et sœurs, car, contrairement aux jumeaux identiques, ils peuvent parfaitement, cela va de soi, appartenir à des sexes différents ; ils possèdent certains caractères communs ainsi que tous les membres d'une même fratrie[1] : ils sont fraternels, ils ne sont pas identiques. On comprend aisément que l'étude d'un très grand nombre de jumeaux identiques comparée à un nombre égal de jumeaux fraternels qui serviront de témoins, permette de distinguer ce qui dépend du patrimoine héréditaire de ce qui dépend du milieu ambiant. Seul, le milieu ambiant sera responsable des différences entre les jumeaux identiques ; chez eux, les ressemblances sont liées aux facteurs héréditaires, les différences à l'influence du milieu — ce mot étant pris dans le sens le plus large.

HÉRÉDITÉ DOMINANTE ET HÉRÉDITÉ RÉCESSIVE

La génétique humaine est basée sur les lois générales de l'hérédité. Les lois primordiales sont simples. L'hérédité peut être *dominante* ou *récessive*. Dans l'hérédité dominante, trois faits sont constants ; ou bien

1. Ce terme désigne l'ensemble des frères et des sœurs.

le père ou bien la mère est porteur d'un caractère pathologique (tare). Parmi les enfants, un sujet sur deux — en moyenne — est atteint de la tare et si celui qui est resté indemne vient à se marier, sa descendance de génération en génération restera indéfiniment indemne. On voit tout de suite l'intérêt d'une pareille notion. Le médecin interrogé par un sujet taré peut lui affirmer que, quelle que soit la femme qu'il épouse, il court la chance d'avoir un enfant taré sur deux, interrogé par le frère ou la sœur indemne, il pourra affirmer que jamais la tare ne réapparaîtra dans leur propre descendance.

Une tare héréditaire est dite récessive lorsqu'on fait à son sujet les constatations suivantes : la tare est transmise par des sujets qui ne présentent aucun caractère morbide, mais qui ont des ascendants (plus ou moins lointains) tarés. En ce cas, on peut trouver dans la fratrie plusieurs sujets atteints. Il est également possible, bien entendu, de n'en pas trouver car les calculs montrent que pour chaque génération, il doit, en moyenne, se trouver 1 taré sur 4. Presque toujours le sujet taré a une descendance normale, cependant s'il épouse un sujet taré comme lui, tous les enfants seront tarés, c'est donc en pareil cas que le mariage consanguin fait courir à la descendance un risque sérieux. A la suite de calculs compliqués, on peut chiffrer ce risque. Un sujet taré atteint d'une tare récessive s'il « fait un mariage de hasard » ne fera courir à ses enfants qu'une chance sur deux cent cinquante mille d'être porteur de la tare ; s'il épouse sa cousine ou son cousin germain, un de ces mariages sur quatre mille peut donner naissance à un enfant taré. Le danger des mariages consanguins, qui est nul s'il n'y a pas de tare récessive, devient donc redoutable dans le cas où une tare récessive existe chez les ascendants.

La tare peut être liée au sexe. Le type des malformations héréditaires transmises de cette façon est, on le sait, l'hémophilie et l'histoire de la famille royale et impériale qui en fut atteinte est bien connue. On sait que Léopold, un des fils de la reine Victoria communiqua la maladie à son petit-fils Ruprecht par l'intermédiaire de sa fille, que la princesse Alice, une des filles de la reine Victoria, transmit la maladie à son propre fils et à ses petits-fils, parmi lesquels le Tsarévitch, et qu'enfin une autre fille de la reine Victoria, la princesse Béatrice, transmit la maladie à ses deux fils et par sa fille à ses petits-fils Alphonse et Gonzalès d'Espagne. En pareil cas, la maladie est transmise par les femmes qui ne sont pas atteintes elles-mêmes mais « conductrices » de la tare, c'est-à-dire capables de la transmettre à leur fils.

A ces indications sommaires sur les lois fondamentales, faut-il ajouter que bien des éléments viennent les compliquer, que des irrégularités, des exceptions, des phénomènes très nombreux dont les uns sont très connus, d'autres entrevus, d'autres enfin tout à fait obscurs viennent troubler le schéma trop simple que nous avons rapidement tracé.

Un des plus intéressants de ces facteurs additionnels est le caractère

plus ou moins pénétrant d'une tare. On entend par là que la tare peut ne donner lieu chez certains sujets qu'à des manifestations discrètes, à peine visibles ou même tout à fait cachées, alors que chez d'autres elle se traduit d'une façon très marquée.

Un autre facteur est lié aux conditions du « milieu », aux circonstances qui favorisent la mise en évidence d'une tare familiale. Prenons un exemple : la luxation congénitale de la hanche qui donne cette démarche oscillante « en canard » si particulière. On sait qu'elle est presque exclusivement limitée au sexe féminin. D'autre part, elle est accentuée par une position spéciale du fœtus dans l'utérus maternel, laquelle se traduit par la présentation du siège au moment de la naissance.

Cette tare est fréquente dans quelques contrées. Peut-être le lecteur se souvient-t-il d'avoir été frappé en assistant à la procession de certains pardons en Bretagne du nombre de femmes boitant de la façon dont nous parlons ? Or, il est établi maintenant que la tare est dominante donc elle se transmet directement des parents aux enfants et les fils en sont atteints tout comme les filles. Cette tare se traduit essentiellement par une malformation de la jointure de la hanche. Mais chez l'homme, en raison de la forme de son bassin, rien ne trouble la marche et seule la radiographie montre la lésion. Chez la femme, dont le bassin a une forme différente, la boiterie ou plutôt la « démarche en canard » apparaît. D'autre part, nous l'avons dit, la position des cuisses à la fin de la vie intra-utérine accentue la malformation. Si bien que pour finir, dans les familles où de génération en génération secrètement la tare se transmet, la tare n'est évidente que chez les filles et particulièrement chez celles naissant après une présentation du siège.

Ces indications ne suffisent pas à montrer les difficultés de la tâche du généticien en médecine, elles montrent cependant combien son travail peut être fructueux s'il est basé sur une bonne connaissance des lois biologiques et sur des explorations minutieuses. Mais rien ne justifie le découragement ou le scepticisme devant les obstacles que le travail patient et ingénieux de chaque jour aide à surmonter.

TARES HÉRÉDITAIRES ET MALADIES ACCIDENTELLES

Une des premières besognes de la génétique médicale est de dresser une sorte de panorama de la pathologie héréditaire. Définir les malformations et les tares qui sont liées à l'hérédité et les séparer de celles qui sont acquises à la suite d'une maladie accidentelle, est une première étape. Prenons un exemple : un sujet peut être rendu sourd et même devenir muet à la suite d'une méningite cérébro-spinale, d'un traitement à la streptomycine, des oreillons, épisodes accidentels qui l'auront frappé dans le jeune âge, ou, au contraire, en vertu d'une malformation héréditaire

qui se traduit par un mauvais développement de l'appareil nerveux de l'audition. Cette malformation est souvent liée à une tare récessive. Il faut donc, dans chaque cas, bien dépister la cause de la surdité ou de la surdimutité. On conçoit l'importance des conclusions qu'on peut tirer pour le sujet et sa famille après une pareille enquête. Par ailleurs, certaines surdités survenues tardivement sont la conséquence d'otites et d'altérations inflammatoires de l'oreille, d'autres sont causées, au contraire, par l'otosclérose. Cette maladie détermine la formation lente et progressive d'une ostéite fibreuse, qui ne produit la surdité que si elle se développe dans une certaine zone de l'oreille. Une ostéite fibreuse très intense, mais qui se fixe juste à côté de la zone délicate ne provoque aucun trouble, si bien que la surdité par otosclérose apparaît alors comme un phénomène isolé que l'on attribue à une otite accidentelle, alors qu'il s'agit d'une maladie héréditaire transmise suivant le mode dominant et que le sujet atteint risque de transmettre la tare à l'un sur deux de ses propres enfants en moyenne.

LES MARIAGES A ÉVITER

Les maladies ainsi classées ou en voie de l'être, une lumière nouvelle vient-elle éclairer la pratique médicale? Quels avantages pouvons-nous en tirer pour améliorer la qualité de l'homme?

Il faut dire, tout d'abord, que nous ne savons pas faire disparaître ou même atténuer un caractère héréditaire. Que l'on puisse un jour y parvenir, on peut le penser. Déjà quelque effort est fait pour approcher du résultat puisque chez la mouche du vinaigre atteinte d'une absence d'antenne héréditaire, l'administration de la vitamine E a pu modifier d'une façon considérable cette anomalie, au point de l'effacer. Mais nous sommes loin de l'espèce humaine et pour nous la route dans cette direction apparaît longue encore et difficile le chemin à parcourir. Néanmoins, dès à présent, nous pouvons dans bien des circonstances donner d'utiles conseils, dans d'autres prévenir des désastres, agir efficacement dans une dernière catégorie de faits. Voyons comment.

Fréquemment le médecin est consulté sur les risques héréditaires qu'une union peut faire courir aux futurs enfants. Sans doute sa réponse sera nuancée ; trop de facteurs l'empêchent souvent de donner un avis formel. Et puis, il ne saurait parler que de chances à courir, car les chiffres de la statistique n'ont qu'une signification de probabilité. Et cependant, il peut souvent éclairer la conscience de ceux qui se confient à lui. L'hémophilie dont nous parlions plus haut est assez connue pour qu'on puisse répondre d'une façon nette à un homme sain qui serait désireux d'épouser une jeune fille apparemment saine, mais fille d'un hémophile : cette jeune fille pourra malgré une santé parfaite être « conductrice » de la tare — elle a une chance sur deux de l'être ; si elle a des enfants, ses fils auront une chance sur deux d'être hémophiles et ses filles auront une chance sur

deux d'être à leur tour conductrice de la tare. L'exemple historique, que nous avons relaté plus haut, illustre cet exemple.

Autre éventualité : un sujet est atteint d'une anémie chronique avec jaunisse, maladie connue sous le nom des deux médecins qui l'ont décrite, la maladie de Minkowski-Chauffard. Ce sujet, homme ou femme, se marie avec un conjoint sain : en pareil cas, quelle que soit la santé de l'autre, quel que soit le degré de parenté entre eux, chaque enfant, quel que soit son sexe, aura une chance sur deux d'être atteint d'une forme plus ou moins grave du mal. Dans le cas de polycorie, maladie caractérisée par une hypertrophie du foie liée au stockage du glycogène, la maladie est fonction d'une tare récessive. Elle guérit à la puberté. Un sujet qui a été atteint de cette maladie constitutionnelle et curable, peut fort bien se marier, les risques d'une union avec un autre sujet porteur de cette tare, extrêmement rare, sont très faibles ; mais, par contre, les mariages consanguins sont alors à proscrire, car dans ce dernier cas, les dangers pour la descendance seraient considérables.

On le voit par ces exemples, aux légendes, aux mystères, aux terreurs souvent imaginaires est peu à peu substituée une connaissance positive du péril et la décision de chacun est prise sur des données plus valables que jadis. Quelle satisfaction, par exemple, de pouvoir affirmer dans le cas de maladie à tare dominante, que les sujets sains, malgré les craintes que fait naître dans le public une fratrie tarée, ne transmettront jamais la tare !

Si le malheur veut qu'un couple ait un enfant malformé, l'angoisse des parents est très grande : qu'arrivera-t-il s'ils donnent naissance à de nouveaux enfants ? Récemment Douglas Murphy a fait à ce sujet une enquête à Philadelphie, du 1er janvier 1929 au 31 décembre 1933, portant sur mille quatre cent soixante seize morts par malformations congénitales, dont huit cent quatre-vingt dix complètement étudiées ; il lui est apparu de la façon la plus nette que les risques de malformation chez les enfants conçus après ce malheur étaient nettement plus grands que dans une famille normale. Mais ici intervient pour la décision dans chaque cas un facteur essentiel ; pendant les premières semaines de la vie intra-utérine, l'embryon peut subir des dommages variés résultant en particulier de certaines maladies de la mère survenues pendant cette période, comme la rubéole la plus bénigne. Or, les malformations qui résultent de cette atteinte sont exactement identiques à celles qui sont la conséquence de certaines tares congénitales : ce sont, comme on les appelle, des *phénocopies*. Il va de soi que si la preuve est faite qu'il ne s'agit que d'une maladie accidentelle, d'une phénocopie, les risques fâcheux pour les enfants futurs sont nuls.

Nous n'avons, jusqu'à présent, parlé que des tares, que des maladies déclarées ou des malformations manifestes, mais il reste à envisager le domaine des prédispositions aux maladies, de la sensibilité vis à vis de celles-ci, problème moins bien exploré jusqu'à présent et cependant très

étendu et très fertile en conclusions utiles. La prédisposition à la tuberculose existe. Cette notion ne diminue en rien l'importance de la contagion. Sans contagion, point de tuberculose. Mais le bacille une fois qu'il a pénétré dans le corps du sujet infecté, quelles lésions provoquera-t-il? Un petit foyer insignifiant, curable spontanément, nullement nocif, qui peut être utile même puisqu'il sert à protéger, à immuniser. Ou bien est-ce une tuberculose progressive, une tuberculose généralisée, une méningite tuberculeuse qui se développera? Bien des facteurs jouent : l'âge, l'état de nutrition, la quantité de bacilles responsables de l'infection, le caractère massif et répété de celle-ci. Et cependant, il existe aussi un facteur constitutionnel et héréditaire. Certains auteurs ont confronté à cet égard deux séries de jumeaux. Parmi les jumeaux fraternels ou dizygotes le comportement vis à vis de la tuberculose est identique vingt-cinq fois sur cent. Parmi les jumeaux identiques ou monozygotes le comportement est identique soixante-cinq fois sur cent.

Donc, si un jumeau identique est tuberculeux, son jumeau aura deux chances sur trois de l'être. S'il s'agit d'une paire de dizygotes la mauvaise chance est de une sur quatre. On ne peut invoquer en discutant cette comparaison les conditions de vie, de contagion, car il a été vérifié qu'elles étaient analogues dans les deux séries. Connaître les modalités de cette sensibilité, son mode de transmission, sa valeur par rapport aux autres facteurs, ce sera le travail de l'avenir.

Même remarque pour ce qui concerne d'autres maladies infectieuses. Certaines statistiques démontrent que la fréquence de la scarlatine et de la diphtérie est moindre chez les enfants dont le père et la mère n'ont pas souffert de ces maladies. Nous connaissons une famille où existe une difficulté à s'immuniser contre la rougeole d'où une propension à la récidive habituellement si exceptionnelle de cette maladie.

Avec les méthodes modernes de la génétique, ces notions incertaines deviendront plus précises et le médecin pourra indiquer quels soins, quelle attention particulière, quelles surveillances, quel effort de vaccination doivent être spécialement appliqués à telle catégorie de sujets plus menacés.

La prédisposition au diabète sucré peut fournir un autre exemple; son existence force les descendants de diabétiques à prendre des précautions et surtout à subir une surveillance et à accepter un régime alimentaire particulier qui pourra empêcher la tare héréditaire de se manifester.

Même remarque pour l'hypertension artérielle, certains troubles cardiaques ou hépatiques et pour tant d'autres tendances morbides, dont nous commençons à connaître le caractère familial, non pas sous la forme d'une notion vague, mais avec une précision chaque jour plus grande. Celle-ci permet de libérer les uns de la crainte et de soins inutiles et de concentrer l'attention sur d'autres.

Sachant qu'une maladie ou une tendance morbide à caractère familial

existe dans les antécédents de celui qui vient se confier à lui et connaissant les lois de cette hérédité, le médecin peut parfois soupçonner l'apparition du trouble morbide dès les premières et les plus légères manifestations pathologiques et rattacher à leur vraie cause des symptômes dont la cause sans cela lui aurait pu échapper.

Quelques exemples recueillis par M. Jean Gallot à la consultation de l'Hôpital Saint-Antoine sont instructifs à cet égard. Voici une famille où l'hérédité du goître est connue. La mère a un goître simple ; parmi ses enfants, deux filles ont des troubles thyroïdiens légers. Quant au fils, il est instable, maladroit, travaille mal ; on le traite pour des troubles du caractère jusqu'à ce que le médecin, connaissant la tare morbide, cherche et trouve chez lui des manifestations discrètes, légères, d'origine thyroïdienne, ce qui donne une bonne orientation au traitement. Snyder et Macklin ont cité l'exemple d'un cas de tic douloureux de la face qui paraissait inexplicable et avait justifié de nombreux essais de traitement ; on évoque alors la notion d'un diabète familial, on trouve chez le patient des troubles du métabolisme du sucre, faibles et insuffisants pour déterminer un diabète, mais absolument indéniables. Or, on ne les aurait pas recherchés avec l'attention voulue si l'on n'avait pas connu l'arbre généalogique. On les traite et la névrite responsable du tic douloureux guérit car elle était liée à cette sorte de diabète inapparent.

Que de fois la notion d'hérédité a permis de rattacher à l'asthme catarrhal de prétendues bronchites récidivantes ou bien à la migraine de fausses appendicites avec douleurs de tête et de ventre, à l'allergie des troubles digestifs mal définis !

A l'aide fournie ainsi par la génétique humaine pour le diagnostic et le traitement, il faut joindre l'idée que l'orientation professionnelle, la préférence pour telle résidence, pour telle activité fondamentale ou telle activité de jeu seront un jour influencées par la connaissance du patrimoine héréditaire de tout individu. Tout ceci n'est certes pas nouveau. Ce qui est nouveau, c'est la netteté et la valeur apportées dans les éléments de l'action médicale, la possibilité de faire appel avec des raisons valables à la responsabilité de chacun pour la conduite de sa vie, la construction de sa carrière, pour l'éducation de ses enfants, l'accomplissement de ses devoirs familiaux.

PROFESSEUR ROBERT DEBRÉ

La Revue de Paris publiera prochainement une étude du professeur DEBRÉ sur les mesures de protection de l'enfant pendant la gestation et au moment de la naissance.

LE THÉATRE

par THIERRY MAULNIER

LE DIABLE ET LE BON DIEU

IL est difficile de porter sur la nouvelle pièce de Jean-Paul Sartre, *le Diable et le Bon Dieu*, un jugement purement théâtral : et sans doute Jean-Paul Sartre ne s'en étonne-t-il pas, puisqu'il ne veut pas que l'œuvre d'art se suffise à elle-même, puisqu'il entend qu'elle soit engagée, qu'elle tende à agir sur les consciences et sur les événements, à aider les hommes dans les luttes qu'ils soutiennent pour défendre la liberté humaine. *Le Diable et le Bon Dieu* est, selon le projet de son auteur, une grande pièce de combat, une grande machine de guerre anticléricale ou plutôt antichrétienne, une démonstration en images de l'athéisme. Or, l'existence ou la non-existence de Dieu sont le plus vaste des problèmes, un problème sur lequel la plupart des hommes ont une opinion arrêtée, souvent véhémente. Il me semble que les réactions du public, devant *le Diable et le Bon Dieu* sont déterminées par la foi religieuse ou antireligieuse que la pièce a heurtée ou flattée en chacun des spectateurs, bien plus que par l'émotion née des situations, de l'action, par la sympathie ou l'antipathie inspirée par les sentiments des personnages, par la séduction du langage, en un mot par les éléments proprement dramatiques du spectacle. Ceux qui ne croient pas en Dieu sont portés à se prononcer pour la pièce de Jean-Paul Sartre ; ceux qui croient en Dieu se prononcent contre elle d'autant plus vivement que l'auteur a fait tout ce qui était nécessaire pour les irriter, les blesser, les provoquer à l'indignation. Il y a une grande différence, à cet égard, entre *les Mains sales*, où la morale communiste était mise en cause avec une sévérité qui n'excluait pas de grands égards, et *le Diable et le Bon Dieu*, où Jean-Paul Sartre est allé

au bout de l'âpreté, de la violence blasphématoire avec une sorte d'allégresse. Anticommuniste par ses principes, Jean-Paul Sartre est antichrétien par toutes ses fibres. Sa pièce, qui est, on le sait, énorme par ses dimensions, et qui embrasse à peu près tous les thèmes principaux de la philosophie sartrienne, eût pu n'être qu'une longue, lourde et verbeuse démonstration professorale ; elle soutient l'intérêt du public, quatre heures durant, moins par ses vertus proprement dramatiques (qui sont contestables, sauf dans les trois premiers tableaux), que par son âpreté partisane, la passion avec laquelle on y sent l'auteur « engagé », sa fureur obstinée de règlement de comptes. Mais ce qui fait la force, la vie de l'œuvre, fait aussi sa faiblesse.

Il n'y a pas de grande œuvre de théâtre sans conscience dramatique. La conscience dramatique est à l'opposé de la conscience polémique, qui vise l'efficacité, et cherche à donner de l'adversaire une image déformée, simplifiée, à le définir de l'extérieur, comme un ennemi à combattre, comme une cible. La conscience dramatique est celle qui permet au créateur d'embrasser les positions antagonistes, de vivre les raisons des deux partis aux prises, les sentiments des deux héros aux prises, avec une objectivité démiurgique, une impartialité absolue, d'aimer d'un amour égal celui de ses personnages qui dit blanc et celui qui dit noir, celui qui triomphe et celui qui est vaincu, celui qui a raison et celui qui a tort, celui qui est innocent et celui qui est coupable. Jean-Paul Sartre n'eût pu écrire une pièce pleinement émouvante et *probante* (dramatiquement parlant) sur le problème de Dieu que s'il avait voulu et su porter à la scène et animer de la vie scénique, c'est-à-dire incarner dans des personnages pareillement convaincants, les arguments de l'accusation et ceux de la défense. Il n'a mis sur le théâtre qu'un héros dont il fait son porte-parole un peu trop bavard et explicite, en l'entourant d'adversaires-fantoches qui n'ont d'autre mission que de le mettre en valeur, de l'amener à la découverte qui fait le dénouement de la pièce — la découverte de l'inexistence de Dieu — et de lui donner raison par leur propre comportement. Il y avait, dans les vieux débats théologiques, un bon moine, tout aussi pieux que les autres, qui se faisait l'avocat du Diable. Comment Jean-Paul Sartre n'a-t-il pas vu qu'il manquait à l'équilibre de son ouvrage et même à la valeur démonstrative de son ouvrage, quelqu'un qui fût l'avocat de Dieu ?

Le héros de Jean-Paul Sartre est Goetz, Goetz de Berlichingen, Goetz Main-de-Fer, le Goetz de Goethe, valeureux soldat professionnel qui mit son talent militaire au service de toutes les causes, dans un XVIe siècle fort troublé, lutta même contre les seigneurs dans la guerre des paysans, et mourut vieux, en laissant la mémoire d'un homme loyal, courageux et modéré dans la victoire. De cet honnête capitaine, Jean-Paul Sartre a décidé de faire (c'était son droit) un champion de l'orgueil, du défi et de la grandeur humaine, un annonciateur, avant Nietzsche, de la mort de Dieu. Goetz, tel qu'il nous le montre dans les premiers

tableaux de sa pièce, est le plus épouvantable reître qui ait jamais ravagé la malheureuse Allemagne. Il professe tous les vices avec une insolence blasphématoire, une ostentation sardonique et des ricanements qui nous font parfois penser aux grands monstres merveilleusement faux du répertoire romantique. Il tue, il viole, il pille par pur plaisir, il aime par-dessus tout à humilier et à avilir. Il a trahi son frère et l'a tué. Il va, ce soir même, faire torturer des prisonniers, jeter à ses soudards une femme qui l'aime, et massacrer sans aucune utilité les insurgés de Worms, après avoir pris la ville. Goetz a choisi le parti du Mal ; mais dans celui qui a choisi le parti du Mal, qui a choisi d'aller jusqu'aux extrémités du Mal, il y a peut-être un désir d'absolu, il y a peut-être une sainteté inversée qui peut se retourner, comme un doigt de gant, et découvrir la sainteté tout court. Ou plutôt, l'homme qui a une telle passion de l'exercice de la liberté qu'il a affirmé cette liberté contre tous les commandements de Dieu et toutes les règles de la morale peut être tenté de prouver sa liberté à l'égard du Mal lui-même. Donc Goetz joue aux dés le Bien et le Mal. S'il perd, il fera désormais le Bien : et comme il a l'envie de perdre, il perd — en trichant. Mais faire le Bien n'est pas si facile. C'est ce que nous découvrons, avec Goetz, dans la seconde partie de la pièce. A vrai dire, nous nous en doutions un peu, et il est assez curieux qu'un scélérat aussi expérimenté que Goetz paraisse en éprouver de la surprise. Le Bien et le Mal sont inextricablement mêlés dans le cœur des hommes, le Mal hante le Bien et le pourrit, d'abominables sentiments inspirent les actions en apparence les plus pures, et les actes déterminés par les intentions les meilleures engendrent des catastrophes. Goetz le soudard, Goetz le massacreur a pu devenir Goetz l'apôtre, Goetz le thaumaturge. Son chemin n'en sera pas semé de moins de morts.

Il veut partager ses terres entre ses paysans, fonder avec eux la « Cité du Soleil » — presque la Cité du Soleil de Campanella —, une cité communiste où les hommes, libres et fraternellement égaux, vivent selon les préceptes du christianisme évangélique. Mais les paysans se méfient de lui : ils ont plus de confiance dans les charlatans vendeurs d'indulgences que dans les paroles de vérité. Pour bâtir et pour faire vivre la Cité du Soleil, comme toute cité, il faudra recourir aux moyens impurs et grossiers de tous les meneurs d'hommes. Goetz a libéré la petite maîtresse qu'il avait avilie et réduite en esclavage, Catherine, et s'est séparé d'elle ; il n'a oublié qu'une chose, c'est que Catherine aimait sa servitude, parce qu'elle aimait son maître (en le détestant). Séparée de Goetz, elle va mourir. Il la retrouve. Elle agonise, se croit damnée. Pour lui donner un peu de paix à ses derniers moments, il faut que Goetz simule un miracle, imite sur ses propres mains les stigmates du Christ : avec un mensonge sacrilège, il a pu donner un peu de joie à une mourante. Avec la vérité, la paix, la douceur, la non-violence, il tue. Autour de la Cité du Soleil, les paysans se soulèvent contre les seigneurs pour s'approprier les terres. Ils ne sont pas prêts. Il aurait fallu attendre. C'est l'exemple de la réforme

de Goetz qui a rendu leur impatience irrésistible. On ne peut pas établir le règne de la justice et de l'amour dans un coin du monde, tandis que l'injustice règne ailleurs. Les paysans demandent à Goetz de se mettre à leur tête. Lui seul peut les conduire à la victoire. Il n'accepte pas de verser le sang. Il refuse, les paysans sont battus. Des milliers d'entre eux sont massacrés, massacrés parce que Goetz n'a pas voulu verser le sang. Pour se venger, les survivants détruisent la Cité du Soleil, que Goetz a tenue en dehors de la guerre, et massacrent ses habitants. Sans doute les seigneurs vainqueurs eussent-ils fait de même. Ainsi Goetz a échoué dans son entreprise de faire le Bien, à moins qu'il n'ait réussi dans son entreprise de démontrer qu'il était impossible de faire le Bien. Le Bien est hanté et pourri par le Mal, irrémédiablement, dans le cœur de tous les hommes, sur toute la terre. Toute tentative de réaliser le Bien sur la terre engendre des conséquences de désespoir et de mort, et le peu de bonheur et de précaire liberté que les hommes peuvent arracher à leurs maîtres, c'est en versant le sang qu'ils l'obtiennent, leur propre sang, le sang des autres. Goetz décide de mettre un terme à sa campagne du Bien, comme il a mis un terme à sa campagne du Mal. Il prendra part à la guerre, sans espoir, à la tête de ce qui reste de l'armée paysanne. Il tuera les ennemis. Il pendra les déserteurs. Il brûlera peut-être des villes pour l'exemple. Non plus par défi à Dieu, par orgueil solitaire de réprouvé. Mais parce qu'il a décidé de se mêler à la dure lutte des hommes, à la lutte nécessairement atroce, comme la condition humaine elle-même, que les hommes mènent pour un peu de bonheur et de dignité, et où le Bien et le Mal sont inextricablement confondus. Ni le Diable. Ni le Bon Dieu. Les hommes. « Dieu n'existe pas si l'homme existe. » Et, réciproquement, l'homme n'existe pas si Dieu existe. Cette découverte que le ciel n'est « qu'un grand trou vide au-dessus de nos têtes » était précisément celle que Goetz avait envie de faire depuis le début de la pièce, ou que, plus précisément, Jean-Paul Sartre avait envie qu'il fît. Jean-Paul Sartre a reproché un jour à François Mauriac le manque de liberté des personnages mauriaciens à l'égard de leur créateur. Il me semble qu'on ne peut guère imaginer un personnage de fiction qui soit, plus que Goetz, dépourvu de cette autonomie que Sartre souhaite, qui soit plus que Goetz le porte-parole de l'auteur et le prisonnier de la démonstration que l'auteur entend faire. (De là vient qu'il ne nous donne pas une satisfaction complète en tant que personnage de théâtre. Il s'explique trop. Nous voyons trop bien où il veut en venir, ou plutôt où l'auteur veut en venir avec lui. Il se développe devant nous comme un syllogisme. Il n'y a pas en lui de dimension par laquelle il nous échappe, comme Hamlet nous échappe. Il est là, étalé tout entier devant nous. Il ne laisse aucune place à l'hypothèse.)

Il faut bien dire, d'autre part, que cette démonstration à laquelle se trouvent soumis le déroulement de la pièce et l'évolution de son personnage central, n'est pas absolument probante. Que l'on fasse le Mal en croyant faire le Bien, que le monde soit en proie à l'injustice, à l'absurdité,

que la vie soit rongée par la mort, que la condition humaine soit de se débattre dans la peur, la misère, l'échec, la solitude, l'abjection physiologique, ce sont là des constatations très anciennes, et, si l'on ose dire, antérieures, et non postérieures, à la pensée religieuse. On peut s'en servir, comme Jean-Paul Sartre, pour démontrer que Dieu n'existe pas. On peut s'en servir pour démontrer que Dieu existe, comme Pascal. On peut s'en servir pour démontrer que la vie terrestre n'a presque aucune importance, ou qu'elle est le seul absolu auquel nous puissions atteindre. Les raisons pour lesquelles certains hommes demandent le secours d'un Dieu sont exactement les mêmes pour lesquelles d'autres hommes, comme Jean-Paul Sartre et son Goetz, déclarent le ciel vide. En fait, l'angoisse ni la douleur humaine ne prouvent rien ni contre Dieu, ni pour lui. C'est énoncer un truisme, mais un truisme vrai, de dire que le problème des problèmes est affaire de foi, non de raisonnement. Il y a comme un anthropomorphisme un peu puéril à déclarer que Dieu n'existe pas parce que le monde ne va pas comme les hommes voudraient qu'il allât et parce qu'il n'est pas facile de faire en sorte qu'il aille mieux. L'injustice du monde implique-t-elle que Dieu n'existe pas, car il ne tolérerait pas l'injustice? Implique-t-elle que Dieu existe, afin qu'il soit remédié à l'injustice? En vérité, elle n'implique sans doute ni l'un ni l'autre, et l'existence du Mal pose à la pensée religieuse un problème qui est en même temps sa difficulté majeure et sa raison d'être. La solution n'est pas simple, et il n'y a peut-être pas de solution. Ce qui est sûr, c'est que le Goetz de Jean-Paul Sartre nous semble un peu naïvement s'étonner d'un état de choses auquel on avait déjà longuement pensé bien avant Zoroastre.

THIERRY MAULNIER

LES LIVRES D'HISTOIRE

par Pierre Audiat

PORTRAITS...

En s'appliquant à dissiper les beaux « mensonges » des poètes, les historiens découvrent parfois des vérités plus attachantes que ces mensonges. Sans Racine, la reine Bérénice se fût à jamais perdue dans la foule des ombres anonymes. Mais tirée de l'oubli par un auteur dramatique qui, sur une élégante antithèse de Suétone — « *Invitus invitam dimisit* » « Malgré lui, malgré elle il l'éloigna » —, construisit une admirable tragédie, d'ailleurs historiquement fausse, Bérénice[1] renaît grâce aux sortilèges scientifiques de M. Emile Mireaux, de l'Institut. Moins touchante, moins élégiaque, mais bien plus étrange et passionnante. Et avec elle tout un monde sur lequel nous n'avons que des idées vagues ou sommaires.

Nous nous représentons la Rome impériale comme tenant dans sa poigne l'Orient qu'elle a conquis, l'administrant par des légats ou des procurateurs qui étouffent tout mouvement de rébellion, et, lorsque la rébellion grandit jusqu'à la révolte, envoyant ses légions pour réduire, par le fer et le feu, les insurgés. Ainsi Jérusalem sera-t-elle rasée sur l'ordre de Titus qui y entre, le 3 septembre 70, après un siège effroyable où des centaines de milliers de Juifs trouvèrent la mort. Mais la réalité était infiniment plus complexe. Descendants d'Hérode le Grand, le père et le frère de Bérénice, qui tous deux se nommaient Agrippa, avaient été élevés à Rome dans la familiarité des empereurs ; ils prenaient part aux délibérations du Sénat, ils contribuèrent à l'élévation de Caligula, de Claude, de Vespasien sur le trône impérial ; ils préféraient l'atmosphère de Rome à celle de leurs principautés ou de leurs royaumes palestiniens. Juifs de race et de religion, ils étaient de culture romaine.

1. *La Reine Bérénice* (Albin Michel).

D'un autre côté, le peuple juif, éternellement divisé, était loin de former bloc contre le conquérant. Les sectes et les partis se livraient des combats acharnés, jusque dans Jérusalem assiégée. Fanatiques, mais sujets à des revirements brusques comme celui qui rallia l'historien juif Josèphe au camp romain, tantôt soulevés par une fureur guerrière et tantôt conduits par des plans subtils et mystérieux, les Juifs étaient aussi difficiles à gouverner qu'à comprendre. Bérénice, même éclairée par les feux de l'histoire, demeure énigmatique. Ce qui est sûr, c'est qu'elle était très belle et très intelligente. Mais quand elle rencontra Titus, durant l'hiver de 67, à Ptolemaïs, elle avait trente-huit ans, et lui vingt-six ; si elle céda à la passion d'un beau et jeune cavalier romain, si sa liaison avec Titus dura douze ans, il est douteux que ce fût seulement un roman d'amour. Vraisemblablement, elle rêva de réussir là où Cléopâtre avait échoué, de constituer un empire d'Orient à peu près autonome sur lequel elle régnerait par personne interposée. Peut-être aussi chercha-t-elle, malgré les apparences (car aux yeux des Juifs fanatiques elle faisait figure de « collaboratrice »), à sauver le royaume d'Israël, à être la nouvelle Esther de son peuple, à lui épargner la ruine définitive et le quasi-anéantissement. Elle était secrète et orgueilleuse : par son aïeule Mariamme, femme d'Hérode le Grand, elle était une Asmonéenne, la race royale dont le palais, à Jérusalem, jouxtait le Temple. Elle se sentait d'une essence supérieure, incomparable ; son frère très aimé, Agrippa, paraît bien avoir été le seul être qu'elle ait considéré comme digne d'elle. Ce qu'elle pensait de Titus, qui le saura jamais ?

M. Émile Mireaux ne se pose pas des problèmes insolubles mais il nous apporte de quoi méditer et rêver à l'infini. Chaque chapitre du livre découvre un aspect nouveau du passé, et, par une coquetterie que peu d'historiens pourraient se permettre, sur la genèse de la *Bérénice* racinienne il nous livre des aperçus tout nouveaux, renversant la thèse habituellement admise, selon laquelle Corneille aurait écrit *Tite et Bérénice* pour faire pièce à son jeune rival.

— Bien que beaucoup plus proche de nous, Lucrèce Borgia est aussi difficile à atteindre que Bérénice. Là les documents ne manquent pas, ils abondent même tellement qu'ils en deviennent embarrassants : des historiens de bonne foi — on ne parle ni des poètes ni des conteurs — ont pu tracer d'elle des portraits exactement opposés, les uns voyant en elle une magicienne, une Circé, d'autres une martyre et presque une sainte. Madame Maria Bellonci [1] ne s'est pas laissée décourager par les travaux, contradictoires, de ses devanciers. Servie par une finesse toute féminine, elle a repris l'enquête *ab ovo* ; elle a réussi à se faire ouvrir — au Vatican, à Ferrare, à Mantoue — des archives qui étaient demeurées hermétiques, à produire des documents qui sont importants, parfois décisifs, à revivre la brève, brillante et douloureuse destinée de celle qui sur-

1. *Lucrèce Borgia* (Plon).

cita, dès l'enfance, l'émerveillement, l'adoration, la passion. Contrairement à l'image que nous ont imposée les romantiques, Lucrèce Borgia, si l'on en croit Madame Maria Bellonci — et il faut l'en croire — n'était nullement violente et cruelle. Tendre, faible devant le désir des hommes, sujette aux exaltations et aux mélancolies qui se succèdent dans les âmes trop riches, elle avait horreur du sang répandu. Merveilleusement sensible à la beauté des choses et aux grandeurs de l'esprit, volontiers oisive, elle pouvait, quand il le fallait, s'appliquer aux sévères devoirs de gouvernement et d'administration ; lorsque la vie l'avait grièvement blessée, elle s'enfermait dans un couvent pour guérir.

Parmi l'extraordinaire déchaînement des appétits et des instincts qui, à la fin du xve siècle, mit l'Italie à feu et à sang, il est certain que Lucrèce Borgia ressemble plutôt à une Grâce qu'à une Furie. On admire même qu'appartenant à la famille, vraiment monstrueuse, des Borgia, elle ait échappé aux perversions de son frère César et de son père, le pape Alexandre VI. De celui-ci, madame Maria Bellonci a retrouvé des lettres qui nous plongent dans la plus épaisse stupéfaction : par exemple celle-ci : exaspéré par le refus de sa maîtresse, Julie Farnèse, qui veut rejoindre son mari et non pas regagner Rome, il la menace d'excommunication en ces termes : « Voici que tu veux maintenant te rendre à Bassanello au péril de ta vie, sans doute pour te livrer de nouveau à cet étalon ; nous espérons que toi et l'ingrate Adrienne vous aviserez de votre erreur et en accomplirez la pénitence convenable. Finalement, par la présente, *sub pœna excommunicationis latæ sententiæ et maledictionis eternæ*, nous t'ordonnons de ne pas quitter Capodimonte et moins encore de te rendre à Bassanello. » Encore cette lettre n'est-elle pas la plus *terrible* : il en existe d'autres qui laissent entrevoir d'effroyables secrets, auxquels Lucrèce n'était pas étrangère.

La gravité, l'art et le tact avec lesquels madame Maria Bellonci nous a restitué ces redoutables et séduisants fantômes sont remarquables et madame Madeleine Vaussard, qui a traduit le livre, n'a rien laissé perdre, croit-on, de ce qui en fait le prix.

— Dépouillé d'une légende qui lui fut un peu trop favorable, le corsaire Surcouf demeure encore un type d'aventurier sympathique, de héros de la marine à voiles. On aimera la bonne humeur et pour ainsi dire la jovialité avec laquelle M. Michel Bourdet-Pleville a écrit la biographie de son personnage [1]. Ne donnant pas dans le travers habituel à ceux qui connaissent parfaitement les choses de la mer, l'auteur veut bien nous initier, sans pédantisme, à des usages et à une terminologie qui déroutent les profanes. Pour « situer » Surcouf, ces connaissances élémentaires sont en effet indispensables, car la guerre de course était régie par des lois internationales assez compliquées. Ainsi la course n'était admise que contre la marine d'un pays ennemi, le bâtiment corsaire devait être muni

1. *Surcouf* (Société d'Éditions géographique, maritimes et coloniales).

d'une *lettre de marque* qui constituait une autorisation officielle, le pavillon national devait être arboré au moment de l'attaque, mais on tolérait qu'un corsaire maquillât sa nationalité, etc...

Pour pratiquer un tel métier, il était nécessaire d'être poussé par le goût du risque et par l'appât du gain. Certes Surcouf, grâce aux coups qu'il porta à la marine britannique dans l'océan Indien, aida Napoléon dans la lutte contre l'Angleterre, mais M. Michel Bourdet-Pleville ne dissimule pas que son patriotisme n'était point d'une pureté nivéale ; il exposait sa vie et celle de ses équipages dans l'espoir d'acquérir rapidement la fortune. De fait, il amassa des millions-or en peu d'années, puisqu'il n'accomplit que quarante-quatre mois de navigation effective. Très vite il se consacra à la carrière, moins dangereuse et aussi lucrative, d'armateur. Sa renommée dépassait sa ville de Saint-Malo et la Bretagne : il figura le dernier grand corsaire, puisque la course, abolie sous la Restauration, ne devait renaître qu'au XXe siècle, plus cruelle et plus inhumaine qu'elle ne l'avait jamais été.

— Le duc de Berry, second fils de Charles X, était surtout connu du grand public par sa mort tragique et sa paternité « miraculeuse » : assassiné par Louvel en 1820, un fils posthume lui naquit, Henri, duc de Bordeaux, comte de Chambord. M. André Castelot a donc eu raison de nous donner la biographie [1], passablement tourmentée, d'un de ces Bourbons qui, par leur tempérament amoureux, firent honneur à leur aïeul Henri IV. C'est en effet les complications sans nombre, qui résultèrent de son premier mariage avec Amy Brown, que M. André Castelot s'est principalement attaché à nous conter. Il paraît hors de doute que le duc de Berry s'était uni en justes noces à la séduisante Anglaise, au temps de l'émigration, mais un mariage légitime lui interdisait d'en contracter un second, lorsque les lys eurent refleuri aux Tuileries. Comme le duc d'Angoulême n'avait pas d'enfant, la dynastie était donc menacée d'extinction. D'autre part, l'existence de deux filles, qui devaient plus tard entrer dans d'illustres familles françaises, empêchait que le mariage anglais fût annulé. Pour permettre au duc de Berry d'épouser en 1816, la princesse Marie-Caroline de Naples, il fallut donc négocier des « arrangements » fort épineux. Seulement, le duc de Berry n'avait-il eu de son mariage anglais que des filles ? N'avait-on pas *effacé* des fils qui pouvaient prétendre, et qui, effectivement, ont prétendu, à la succession au trône ? M. André Castelot aime bien ces histoires de famille — de grandes familles — sur lesquelles plane un mystère. Il ne prend ni gants ni manchettes pour en débrouiller l'écheveau, et il étale les dossiers à la lumière crue. Sa respectueuse insolence, jointe à son art de conter avec agrément, est fort bien accueillie, semble-t-il, non seulement par les lecteurs ordinaires, mais encore, quelquefois, par ceux-là mêmes qu'il met sur la sellette.

1. *Le Duc de Berry et son double Mariage* (Sfelt).

FRESQUES...

Comme on offre des fleurs et des discours à une centenaire, on dépose aux pieds de Paris bimillénaire les livres qui racontent sa vie. Ils sont nombreux, et nous en avons déjà cité quelques-uns. Le plus récent est l'ouvrage [1] de M. Jules Bertaut, historien scrupuleux, capable d'embrasser les ensembles et de distinguer les détails, de manier les idées générales et de parer les anecdotes. Il nous déroule l'histoire de Paris d'un point de vue qui n'est ni souterrain, ni aérien : à hauteur d'homme. Il ne cherche pas à pénétrer les sentiments obscurs qui ont pu l'agiter ou à saisir, dans le ciel, son esprit ; il se contente — mais le labeur est considérable — de peindre une succession de fresques, d'après d'innombrables études et croquis. Point de philosophie, mais des images et des scènes qui ne laissent dans l'ombre rien d'important : après avoir lu le livre de M. Jules Bertaut nous savons comment les Parisiens, depuis deux mille ans, se sont nourris, logés, vêtus, comment ils ont employé leurs travaux et leurs loisirs, comment ils ont fabriqué leurs enthousiasmes et leurs révolutions, pourquoi, de temps à autre, ils se mettent à saccager leur ville ou s'occupent de l'embellir.

Ce qui est caractéristique, c'est la brièveté des colères de Paris. Quand il a mis en pièces quelque objet précieux, ses nerfs se calment et, comme s'il avait honte de son geste, il s'emploie à en effacer rapidement les traces. Il est significatif que la place Louis XV où furent guillotinés les ci-devant soit devenue place de la Concorde, ou que Napoléon, déboulonné de la colonne Vendôme et fracassé, ait retrouvé son observatoire parisien et sa statue de bronze.

— La France entière fut sujette à ces accès d'auto-destruction qu'on appelle les guerres civiles. On dirait que, par moments, un vent de fureur souffle sur les têtes et que les convictions politiques ou religieuses offrent seulement un prétexte à la manifestation de leur folie. Madame Agnès de La Gorce vient de retracer un des épisodes les plus atroces de nos guerres de religion [2]. Elle s'est appliquée, avant de conter la révolte des Camisards et de prononcer entre les deux partis, à dépouiller soigneusement les archives locales, y cherchant le petit fait irrécusable qui nous renseigne plus que les déclamations et les réquisitoires enflammés. L'affaire est du reste infiniment plus complexe qu'on ne le croit : ce n'est pas uniquement la révocation de l'Édit de Nantes et la fidélité des Cévenols au protestantisme qui déclencha le conflit sanglant, l'insurrection n'ayant d'ailleurs commencé qu'en 1702, soit dix-sept ans après la révocation de l'Édit de Nantes : les anciens s'étaient en majorité résignés à paraître de « nouveaux convertis », tout en gardant pour eux leur foi, mais les jeunes voulurent vivre l'aventure, ils prirent le maquis pour rompre avec toutes

1. *Paris à travers les Ages* (Hachette).
2. *Camisards et Dragons du Roi* (Albin Michel).

les disciplines, pour lâcher en liberté leurs instincts, et pour défier ceux qui leur imposaient des contraintes. Des adolescents, des enfants, voilà les troupes dont Jean Cavalier, André Castanet, etc., étaient les très jeunes chefs. Elles avaient la férocité des enfants auxquels le sang monte vite à la tête et qui tuent pour s'amuser.

Madame Agnès de La Gorce, tout en montrant de l'indulgence et de la pitié pour les insurgés, cite des traits d'une effroyable cruauté : tel ce garçon de quatorze ans qui, de son trident, éventre les nouveau-nés et coupe les mains des mères suppliantes, tel ce petit mendiant de douze ans que des châtelains ont choyé et qui est au premier rang de ceux qui s'apprêtent à les massacrer.

— Jacquetou, dit la jeune châtelaine, sauve-moi, je t'ai fait l'aumône si souvent !

— Non, mademoiselle, répond l'enfant, il faut mourir. Il est vrai que vous m'avez donné l'aumône, mais vous me reprochiez toujours que j'étais fanatique.

Outre une fresque, aussi sombre que les danses macabres, l'ouvrage de Madame de La Gorce contient une leçon magistrale sur l'origine et le développement des guerres civiles. Une leçon qu'il convient de méditer toujours.

— Pourtant quels ravages une seule poussée de fièvre chaude ne peut-elle pas causer dans l'organisme social! On en prend conscience en lisant le livre très important — une thèse de doctorat ès lettres farcie de documents et de citations — que M. J.-B. Duroselle, professeur à l'Université de la Sarre, a intitulé : *Les Débuts du Catholicisme social en France* (1822-1870) [1]. Pendant vingt-cinq ans, venus de deux points différents, des hommes généreux avaient déployé des efforts de pensée et d'action tout à fait remarquables pour remédier à la grande misère que la révolution industrielle avait répandue parmi les ouvriers. Qu'ils fussent conservateurs ou de tendance socialiste, qu'ils fussent attachés à créer des œuvres ou à élaborer des systèmes, tous étaient résolus à briser l'égoïsme des possédants, tous voulaient, sincèrement et sans arrière-pensée, arracher le peuple à une condition sans espoir. Certains avaient diagnostiqué très exactement le mal, proposé des solutions, entrepris des réalisations.

En 1848, les deux courants s'étaient presque fondus, on pouvait croire que les catholiques sociaux allaient prendre en main la révolution de février, la guider vers un avenir meilleur. Et puis, les insurrections populaires de juin 1848 fauchèrent d'un seul coup toutes les espérances. Il suffit de quelques journées pour ruiner les résultats acquis au cours d'un quart de siècle. Les catholiques conservateurs se rejetèrent vers le parti de l'ordre ; quant aux catholiques socialisants, découragés et déçus, ils se rencoignèrent dans l'ombre. Combien est fragile l'œuvre des hommes

1. Les Presses Universitaires de France.

de bonne volonté, c'est ce que M. J.-B. Duroselle nous apprend, mais il demeure malgré tout optimiste : une expérience, même si elle échoue, est révélatrice. En tout cas, elle nous apprend que nous possédons des maîtres de la philosophie sociale, tels de Coux ou Buchez, qui dépassent, par le cœur comme par l'esprit, les Engels et les Marx.

PANORAMAS...

Les Français qui ne possèdent pas de papiers de famille remontant bien haut dans le temps pourront toujours mettre dans leur bibliothèque l'*Histoire des Français* que vient de publier M. Pierre Gaxotte [1]. Œuvre considérable — plus de mille cinq cents pages — synthèse réussie, panorama parfaitement conçu, réalisé par un artiste. Peu d'écrivains sont capables d'entreprendre ces longs survols ; il y faut d'abord des connaissances très solides et très étendues, ensuite la faculté de discerner dans les travaux que nécessairement on met à contribution les éléments vraiment nouveaux, enfin un jugement équilibré, aussi éloigné de la rêverie philosophique que de l'esprit de parti. M. Pierre Gaxotte réunit en lui ces qualités, en outre il écrit avec une élégance et parfois une force qui enchantent.

En opposant « Histoire des Français » à « Histoire de France », l'auteur n'a pas donné dans le snobisme qui balaie les événements historiques, renverse les statues des grands hommes pour ne laisser apparaître que le peuple, « le petit peuple » obscur, anonyme, voué par destination à travailler et à souffrir, tandis que d'autres tirent profit et gloire de son labeur et de ses peines. Non! les rois, les saints, les ministres, les soldats, les penseurs, les artistes, les savants qui ont illustré la France ne doivent pas être rayés de l'histoire des Français pour la raison qu'ils ont déjà trop fait parler d'eux. Dans le livre de M. Pierre Gaxotte, ils figurent donc à leur place, qui est importante, quelquefois capitale, mais ils ne sont pas seuls à être représentés : tous sont là, paysans, artisans, ouvriers, commerçants, bourgeois, administrateurs, fonctionnaires, magistrats, hommes de prière et hommes d'argent, moines et banquiers, avec leurs costumes, leurs attitudes, leurs gestes, leurs soucis, leurs aspirations, leurs ruses et leurs ambitions. Qui que nous soyons, regardons bien, nous y reconnaîtrons nos aïeux.

— S'inspirant d'une phrase célèbre de Michelet : « *Si l'on voulait entasser ce que chaque nation a dépensé de sang et d'or et d'efforts de toute sorte pour les choses désintéressées qui ne devaient profiter qu'au monde, la pyramide de la France irait montant jusqu'au ciel* », M. Louis-Philippe May a édifié un véritable monument à la gloire de notre pays. Dans *Esquisse d'un Tableau des Apports de la France à la Civilisation* [2] il a entassé, avec

1. Flammarion.
2. Albin Michel.

ordre et méthode, tout ce qui dans le domaine de l'invention technique, de l'art, de la pensée pourrait être frappé de la marque « Fabrication française ».

Écrivant pendant les années funestes, de 1941 à 1944, il lui arrive même, croit-on, d'en « rajouter ». Un expert ne confirmerait pas toujours sans doute les « De la France » ou « Attribué à la France » que M. Louis-Philippe May place sous les trésors qu'il inventorie. D'ailleurs cette âpreté qu'ont les nations à réclamer des droits d'auteur est relativement récente. Jusqu'au XIXe siècle, on s'inquiétait beaucoup moins de la nationalité des inventeurs. La France, si elle a beaucoup prêté, a beaucoup emprunté aussi : à Rome, à Byzance, à l'Orient, à l'Italie, à l'Angleterre et il n'est pas facile de démêler ses créances et ses dettes. Mettons qu'elles se compensent et nous y gagnerons encore, probablement. Mais là où M. Louis-Philippe May a entièrement raison, c'est en soulignant que la France fut une admirable pépinière d'idées. Des idées, elle en a toujours fourni au monde entier, elle en fournit encore et, à moins d'une catastrophe, elle en fournira dans l'avenir. Des idées souvent abstraites, mais cependant fécondes, propres à s'insérer dans la réalité et à la transformer. Le cartésianisme au XVIIe siècle, le mouvement physiocrate au XVIIIe siècle, auquel notre auteur, justement, consacre de nombreuses pages, n'ont pas fini d'engendrer. Des idées désintéressées que nous lançons à la volée, même si elles doivent se retourner contre nos intérêts matériels. La France a des idées à revendre, mais elle ne les vend pas.

— Si les épithètes *passionné, fervent, effervescent* pouvaient s'appliquer à Montaigne, on pourrait dire que M. Armand Pierhal est le Montaigne de notre temps. La suite d'essais qu'il a entrepris et dont le tome II s'intitule *L'Antimachiavel* [1] rappelle les examens et les débats, fondés sur des exemples historiques, que le sage de Guyenne ruminait sans cesse pour s'abstraire des malheurs privés et publics. Cette fois M. Armand Pierhal s'en prend à Machiavel et à sa descendance, affirmant que la morale politique est différente de la morale tout court ; que la loyauté, l'honnêteté s'opposent à la raison d'État et à l'intérêt supérieur des peuples ; que les règles qui s'appliquent aux troupeaux ne valent point pour les bergers. Tout cela au nom d'un « réalisme » dur comme fer. M. Armand Pierhal démonte, pièce par pièce, les raisonnements spécieux et les sophismes déguisés, mais il ne triomphe pas sans peine : il se donne un contradicteur fort habile, aussi muni que lui-même d'arguments et d'exemples, informé, comme lui, et de l'histoire ancienne et de l'histoire contemporaine, allant, comme lui, de César Borgia à Hitler, du Far-West à Nuremberg avec l'agilité et la promptitude d'un enquêteur ailé. Tournoi loyal et courtois, dont les spectateurs, après avoir admiré les passes d'armes et les voltes, doivent déclarer M. Armand Pierhal vainqueur.

PIERRE AUDIAT

1. Robert Laffont.

LE MOIS A PARIS

Florilège de Juin. — Juin a fait éclore simultanément à Paris des expositions innombrables. Efforçons-nous — n'est-ce point là le rôle de la critique? — de découvrir la personnalité *où qu'elle soit*, je veux dire hors des systèmes et des classifications provisoires.

De tous les hommages minutieusement préparés par Alfred Daber, *le Divin Corot* est peut-être le plus accompli, le plus propre à désintoxiquer ceux de nos contemporains qu'étouffent les mots d'ordre ou l'esprit doctrinaire. Aux Quatre-Chemins, un ensemble de monotypes, d'une véhémence hallucinante montre Degas surprenant dans les milieux et les atmosphères les plus atroces non seulement le mouvement et le caractère mais des mines de merveilleux. Guillaumin, dont le rôle, souligné par Cézanne, fut décisif dès la naissance de l'Impressionnisme, grâce surtout à la qualité des pastels présentés par Jean de Ruaz, apparaît grandi. Son charme, fait de rudesse, laisse présager les *Fauves* dont les rugissements, dispersant les brumes, allaient mettre à feu et à sang toutes les palettes (Musée d'Art Moderne). Pouvait-on mieux résumer l'admirable poussée de sève de l'art français entre 1890 et 1914 que ne l'a fait la Galerie Raspail par un choix imposant de chefs-d'œuvre qui, du Douanier à Picasso, de Matisse à Chagall, montre la coexistence de novateurs s'exprimant par un dessin, une couleur et les méthodes les plus contradictoires?

Gauguin, entouré de ses disciples et de ses amis, annonce aussi bien les audaces que les abus de raisonnements qui caractériseront l'art moderne. On admire chez A. Weil les trois chefs-d'œuvre de la période bretonne que vient d'offrir au Louvre la fille de Monfreid, si doué lui-même, et dont l'amitié avec Gauguin, Maillol et Segalen est commentée

par de précieuses reliques exposées à la librairie Jean Loize. Delacroix, fêté dans son atelier de la rue Furstenberg, règne en dieu fiévreux chez Dubourg *(Précurseurs de l'art contemporain)* où ses aquarelles et ses dessins voisinent avec ceux de Goya, de Géricault et de Bonington.

Si le *Salon de Mai* continue à se libérer des tyrannies partisanes, il constituera la plus clairvoyante des rencontres annuelles. Évitant l'erreur des *Réalités Nouvelles*, où le seul criterium d'admission est l'aspect abstrait des œuvres, il fait voisiner de grands jeunes avec Rouault, Jacques Villon, avec Picasso dont *Le Massacre en Corée* se devait de figurer au Salon de Mai, mise en page et sentiment apparaissant comme une libre transposition des *Exécutions du tres mayos*.

Eugène Delacroix. — Cavaliers arabes en reconnaissance.

La Galerie Charpentier est à l'optimisme. Dufy, dont on a rapproché vingt pages de toutes les époques, justifierait à lui seul un titre, *Plaisir de France*, qui primitivement devait être l'Amour, le Vin et le Tabac. Chez les Maîtres de la Réalité du XVIIe siècle, auxquels une salle est réservée, chez Fragonard (représenté par la grande *Fête à Saint-Cloud* de la Banque de France), chez Chardin, chez Corot, chez Bonnard, plaisir de vivre et plaisir de peindre ne font qu'un. Un choix excellent d'impressionnistes précède trente contemporains qui nous convient aux nourritures terrestres. Et même dans la salle que Rouault préside, et où le temps tourne à l'orage, c'est une telle féerie de tons chauds que nous en sortons tonifiés. C'est par son optimisme également que Léger (Maison de la Pensée française) emporte notre adhésion, accrochant la fleur du bâtiment aux poutres de la cité future *(les Constructeurs)* Térechkovitch compose autour d'une corbeille de fruits, d'un lit-cage

ou d'une jetée ce faste oriental qui confère un charme de légende aussi bien à ses portraits d'enfants qu'à ses paysages fiévreux. Despierre, le bien nommé, excelle à faire jouer les ponts, les quais, les façades avec le ciel. De son père, Céria, il a reçu le goût de l'huile et des transparences ; Charles Dufresne, son second père spirituel, lui apprit que la couleur doit être soutenue par une armature robuste : les paysages du Cher annoncent un art loyal, prêt à couvrir le mur.

Dira-t-on de Carzou qu'il est surréaliste ? Son exposition rapproche des places et des ports en ruines que calent, à la manière de portants de théâtre, une tour calcinée, une femme en fuite et demi-nue. D'étranges machines ont fait le vide autour d'elles et toute cette désolation plonge dans un enchantement glauque. L'univers de Carzou n'est pas sans rapports avec celui de Coutaud. Des démones aux torses transparents, aux bassins belliqueux, tout en arêtes et en épines, semblent aussi prêtes au crime qu'à la fornication. Pourtant, malgré son nom cruel, l'art de Coutaud n'est jamais à base de haine, ni de calembour, comme celui de Salvator Dali. Ses gravures, ses tapisseries, qui ne doivent rien à Lurçat, laissent présager sa réconciliation prochaine avec les apparences et avec lui-même.

André Minaux, espoir de la jeune peinture, a montré, tant dans ses lithographies que dans ses grandes compositions, le pathétique que l'on pourra toujours extraire du clair-obscur. Libéré d'une tristesse systématique et d'une certaine monotonie dans le choix des objets ou le dénûment des visages, Minaux, à trente ans, révèle un univers vraiment à lui, ce qui, répétons-le, quelles que soient les méthodes ou la facture, est pour nous l'essentiel en art.

CLAUDE ROGER-MARX

La Musique. — Tirer un drame lyrique d'un roman célèbre est toujours une gageure. Mais quand il s'agit d'un ouvrage aussi particulier que *Madame Bovary* — c'est-à-dire qui doit son plus haut mérite au prestige du style — l'entreprise se complique. Elle n'a pas rebuté, cependant, Emmanuel Bondeville et René Fauchois. Ces deux Normands de race ont si bien pénétré le génie de Flaubert, ils se sont si totalement imprégnés des sites, des coutumes, du climat où vécut, s'étiola et mourut Emma Bovary, qu'ils ont risqué l'aventure et, finalement, gagné une partie difficile entre toutes.

Homme de théâtre, fin lettré, artiste sensible et familier des musiciens (n'a-t-il pas collaboré, notamment, avec Reynaldo Hahn et Fauré ?) Fauchois a su découper dans le roman des tableaux capables de solliciter l'imagination du compositeur et d'évoquer le cadre et la courbe générale

du récit, sans en emprunter les subtilités. Il fallait tailler, rejeter, simplifier, styliser. Du coup, certains personnages — Guillaumin, Homais, Léon — disparaissent ou s'estompent. Leur effacement allège le scénario, qui gagne en carrure ce qu'il perd en souplesse. L'intrigue, seule, demeure dans ses grandes lignes, en sorte que les flaubertistes ne peuvent en aucune manière crier à la trahison et que les simples habitués de l'Opéra-Comique auront affaire à un livret plausible, émouvant et coloré. Les uns et les autres pourront s'avouer satisfaits.

Le roman est contracté en sept scènes : *le Soir de la Noce, l'Auberge du Lion d'Or, chez Charles Bovary, les Comices Agricoles, chez Rodolphe, chez Lheureux, la mort d'Emma.* Il expose le drame d'une femme sensible, déçue par un mariage bourgeois ; elle s'ignore, s'ennuie, se donne à un bellâtre, est blessée par l'égoïsme de son amant ; prise au piège dans les filets d'un usurier, elle s'empoisonne et meurt. On jugera superflu ce résumé d'un chef-d'œuvre : je dessine le schéma que retiendront ceux qui ont oublié le roman.

La musique recouvre de sa chair vivante ce squelette adroitement reconstitué. C'est elle qui évoque la magie si particulière de l'écriture et de la pensée flaubertiennes. Elle y parvient d'abord à petites touches patientes et fines, qui dessinent le visage de l'héroïne et peignent ses élans désabusés. Puis, ayant fait la preuve qu'elle pouvait, sans efforts, décrire une fête paysanne ou nous introduire dans l'ambiance d'une salle d'auberge — elle élève le ton. Certes, on « attendait » le compositeur à l'instant où il va traiter le grand duo d'amour entre Emma et Rodolphe, au château de la Huchette. Eh bien, les ironistes en furent pour leurs frais, car Bondeville a su conduire son dialogue lyrique avec une fermeté qui, à aucun moment, ne prête à rire, mais qui lui permet, au contraire, d'exprimer avec toutes ses nuances l'amour confiant d'Emma et le calcul cynique de Rodolphe. A partir de là, l'intérêt musical ne cesse de croître, pour atteindre — dans la scène avec Lheureux, une intensité qu'on dirait balzacienne si Balzac n'avait eu sur la musique les conceptions simplistes et désarmantes des littérateurs de son temps — et dans le dernier tableau , une sobriété d'où naît une émotion proportionnelle à la justesse des moyens employés. Il suffirait de modifier deux ou trois répliques *(Ouvrez la fenêtre...)* qui rappellent trop précisément la mort de Mélisande pour que la mort de madame Bovary se situât au nombre des meilleurs trépas lyriques.

Une réussite de la plus haute qualité. Goûté sans restrictions par les connaisseurs, ce drame lyrique peut et doit être un grand succès d'affiche.

BERNARD GAVOTY

De Cocteau à Claudel. — La radio découvre les écrivains ; les émissions de Gide et de Léautaud ont eu tant de succès que ces entretiens d'hommes de lettres vont devenir une sorte d'institution. Nous avons eu deux mois de Cocteau et l'on nous promet cinq mois de Claudel.

Cocteau fut tel que nous le connaissions : éblouissant, miraculeux et fragile. Faust vieilli, de songe en songe, il regagnait les lieux déserts de ses amours : le pavé mouillé de la Concorde où Diaghilew le prit aux épaules et lui dit : « Étonne-moi ! », l'appartement de Rome où Picasso, le torse nu, dessinait les décors de *Parade*, la chambre où Proust mourut, empoisonné par les miasmes de Balbec et de Méséglise. Voici Thomas l'Imposteur, Roland Garros, brûlé dans sa carlingue tapissée de poèmes, Apollinaire soutenant son pauvre cœur noyé de graisse, Max Jacob, Jean Desbordes, torturés par la Gestapo... Une voix de prince, belle et grave, nous détaillait ces fastes abolis : la chambre où travaillait Radiguet, l'ardoise où dessinait Christian Bérard, les fameux déjeuners du samedi où se réunissait alors tout l'esprit du Paris de 1925. Malgré nous, nous attendions le défaut de la cuirasse, le moment où le magicien laisserait parler son cœur. Mais non, l'éblouissant diorama fut sans faute, même si Cocteau prétendit en finir avec sa fausse légende. Nous pensions au mot de Flaubert : « J'ai dans le cœur une chambre royale. On l'a murée, mais elle n'est pas détruite. » Un jour peut-être, Cocteau nous y fera pénétrer, et nous découvrira des trésors plus simples et plus grands que toutes ses richesses.

Les émissions de Claudel sont d'un ton bien différent. Jean Amrouche y a plus de part que n'en avait André Fraigneau avec Cocteau, et ramène sans cesse le poète dans les limites du programme qu'il s'est fixé. Claudel parle sans apprêt ni coquetterie, de sa grosse voix paysanne et bourrue, avec bonhomie, et parfois avec humour. Une des révélations de ces premiers entretiens, c'est l'importance attachée par Claudel — bien que son art poétique soit aux antipodes de celui de Valéry — aux problèmes de la forme et, plus généralement, de l'esthétique, et la profondeur d'une culture qui, si elle dédaigne les contemporains et certains maîtres illustres (Montaigne, Goethe), a fait son miel des tragiques grecs et de Shakespeare, de Dante et de l'Ecriture sainte. Claudel est sévère pour ses premières œuvres, et, notamment, pour cet admirable *Tête d'Or* où se trouvent quelques-unes de ses pages les plus fortes. On sent qu'il a tracé son sillon, l'œil ébloui par l'immense Royaume de la Grâce qu'il venait de découvrir, sans du tout se préoccuper du chemin déjà parcouru ni de ses détours, de ses écueils ou de ses appâts. Et l'on s'attriste un peu de le voir confondre le « connais-toi toi-même » des Grecs et « l'introspection à la Proust » dans une même réprobation.

On attend avec impatience ce qu'il voudra bien nous dire de ce faîte de sa vie qu'a été *Partage de Midi ;* ces *Mémoires improvisés* promettent d'être fertiles et passionnants.

PIERRE DE BOISDEFFRE

Le Cinéma. — L'insincérité d'une œuvre d'art me choque comme une offense personnelle. Malaparte a du talent. Malapartissimo déraille. Je veux bien être séduit, parfois ébloui, par certains passages de *Kaputt.* Dans *Christ interdit,* les frontières sont survolées sans vergogne ; l'abondance des morceaux de bravoure, la redondance du dialogue, l'insistance appliquée des images, la manie philosophique, l'inflation constante du verbe et des idées me laissent confondu et hostile.

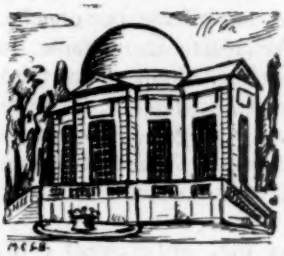
Je ne veux pas être injuste. Il y a dans ce film, entièrement écrit, composé, tourné, mis en scène et orchestré par Malaparte, de belles images, des morceaux de bravoure assez colorés et une quête de la grandeur qui devraient forcer l'estime. Mais à peine le drame apparaît-il que le voici déjà mélodrame. A peine une discussion intéressante s'amorce-t-elle qu'elle tourne au dialogue de Bovardo et de Pecucci. C'est, par exemple, la très bonne scène où la maman d'un soldat tué demande à Bruno, le héros du film, s'il a achevé son fils blessé sur le champ de bataille. Bruno se borne à répondre : « Oui » six ou sept fois et l'épisode est fort parce qu'il est sobre et laconique. Mais aussitôt après, il faut retomber dans la glu des discours oiseux.

De quoi s'agit-il? Un jeune Italien, qui vient d'être libéré par les Russes, revient enfin dans sa petite ville de Toscane. Retour sans joie, parce qu'il est obsédé par l'idée de la vengeance. Son frère a été fusillé (par les Allemands, je crois). Quelqu'un l'avait dénoncé. Bruno veut trouver le traître et le châtier.

Ce sujet suffisait largement. L'individu a-t-il le droit de se faire justice quand la justice régulière des hommes est défaillante? On sait bien que non, mais on reconnaît qu'il y a là un désir primitif, violent et peut-être assez satisfaisant pour l'esprit. Malheureusement le débat, qui devrait cristalliser dans des actes, ouvre des discussions interminables. Il y a un fou qui n'est pas fou et qui se prend pour une sorte de messie moderne, qui pérore pendant des heures... avant d'être assassiné lui-même. On parle de Dieu, du Diable, du Bien, du Mal, de la guerre, de la paix, des innocents, des coupables, des pauvres Italiens, des bons, des méchants, que sais-je, de tout ce qui peut être prétexte à philosopher. Au moment où l'action a l'air de s'engager enfin, par exemple quand Bruno a découvert le coupable, il n'ose plus exécuter le geste pour lequel il avait vécu jusque-là, toutes les femmes du village ont eu le temps de se rassembler. Le vengeur et le traître se roulent sur le sol en sanglotant et... rien ne se produit, si ce n'est une extrava-

gante symphonie de sanglots. Malaparte n'a pas compris la leçon du grand cinéma italien moderne. Si *Sciuscia*, si *Paisa*, si *Rome, Ville ouverte*, si *le Voleur de Bicyclette* nous ont émus, c'est parce que le drame tirait sa force de la sobriété des effets, de la pertinence des détails. Le grandissime nous ennuie.

JEAN FAYARD



Sceaux. — M. Héron de Villefosse, conservateur du château de Sceaux, devenu Musée de l'Ile de-France, organise maintenant chaque année d'intéressantes expositions qui, avec la grande féerie des dahlias d'automne, contribuent à attirer de nombreux Parisiens dans le vieux domaine de la duchesse du Maine.

Actuellement le musée de Sceaux présente, à titre temporaire, une remarquable série de toiles très judicieusement choisies — toiles évoquant les environs de Paris — depuis l'époque de Corot jusqu'à celle... de Dufy. Avant de visiter les salles où sont rassemblées ces peintures on peut admirer les récents achats de porcelaine de Sceaux (XVIIIe siècle). (Il était juste de rendre hommage à la célèbre manufacture du lieu.) Elles sont heureusement mises en valeur dans les blanches vitrines du rez-de-chaussée. Puis on aborde des images d'une Ile-de-France paisible que ne sillonnait pas encore la chaîne d'autos du dimanche. Trois Corot représentent l'étang de Ville-d'Avray, l'un des paysages favoris du maître. Du même artiste, exécutée à son retour d'Italie, une *Ferme à Brunoy*... du moins c'est ce qu'affirme le catalogue. Par malheur depuis qu'il a été imprimé on a constaté que ladite ferme se trouvait en Auvergne. Un peu plus loin c'est la forêt de Fontainebleau avec ses rochers, ses délicates frondaisons, qui se voit à son tour parée du ciel limpide cher à Corot.

Le musée de Compiègne a prêté une grande toile représentant les ruines de Pierrefonds avant l'intervention de Viollet-le-Duc. Tout est romantique dans cette œuvre, même les arbres que Paul Huet a le soin d'incliner d'un côté comme poussés par un vent mystérieux tandis que la coiffe d'une jeune promeneuse semble entraînée dans une autre direction. Un Delacroix nous propose le vieux pont de Mantes en ruines, pont reconstruit depuis lors avec la largeur que nécessite le trafic d'aujourd'hui. De Debreau, un petit maître des années 1870, un paysage d'Argenteuil. On se croirait à cent lieues de Paris. Quel changement depuis lors! D'un anonyme un fascinant tableau qui nous montre la chaîne ininterrompue de pâturages et de champs qui s'étendaient de Montmartre à Saint-Denis (en 1850). De Renoir une *Impression d'Hiver* au bord de la Seine : ciel triste couvrant une étrange harmonie jaune, un Pissarro lumineux, un Bazile évoquant le peintre Monet assis auprès de Sisley dans un pré que longe la Seine.

De charmantes Parisiennes témoignant de leur coquette et joyeuse insouciance aux courses de Longchamp ont été « enlevées » par Manet : c'est le triomphe des ombrelles minuscules, des robes « Frou-frou ». Dans le cadre voisin déferle une mer de coquelicots, c'est Giverny vu par Claude Monet. Sur huit autres toiles du même artiste sont à jamais fixés des paysages champêtres des environs de Paris : coin de Seine près de Triel ; Vetheuil à travers le brouillard. Un marchand étant allé voir le maître celui-ci lui avait montré cet effet de brume : « Mais il n'y a rien sur votre tableau », s'était écrié le commerçant. Quinze ans plus tard il revint et, apercevant de nouveau ce Vetheuil hivernal : « Il me le faut absolument, » dit-il, mais l'auteur des nymphéas de répondre : « Non, je n'ai *rien* ajouté, vous n'en avez pas voulu parce qu'il n'y avait rien, je le garde. »

Parmi les œuvres de Sisley voici encore des bords de la Seine : *Suresnes*, hiver 1872. C'était l'époque tragique de la vie de l'artiste. Sa pauvreté touchait presque la misère. Un ami de ces impressionnistes si méconnus alors devait lui payer régulièrement sa note de boulanger et l'artiste reconnaissant lui apportait plusieurs toiles pour qu'il choisît.

A côté des Vlaminck, des Bonnard, des Utrillo et de vingt autres maîtres célèbres, les aquarelles de Dunoyer de Segonzac forment un éblouissant panneau consacré à la gloire de Chennevières-sur-Marne. Madame Amos a prêté son célèbre Dufy *première manière*, cette charmante jeune femme à crinoline qui s'épanouit sur le tapis vert de Versailles. Que de chefs-d'œuvre rassemblés ici, tous nés de cette merveilleuse Ile-de-France dont nous pouvons apprécier la douceur inchangée en regardant par la fenêtre les grandes perspectives ouvertes par Lenôtre pour Colbert — Colbert dont le souvenir est évoqué à l'entrée de cette belle exposition par une de ses fameuses reliures au serpent.

H. SOULANGE-BODIN

Music-hall. — Juin, juillet, demi-saison, morte saison pour les théâtres. Il faut s'appeler Sartre pour oser « démarrer » avec une pièce nouvelle à une époque de l'année où les Parisiens, qu'il pleuve ou qu'il fasse beau, préfèrent les auberges bordant la Seine ou la Marne aux salles de spectacle où fleurissent les doublures estivales.

C'est par contre la belle saison pour le music-hall, où point n'est besoin d'arriver à l'heure pour comprendre, où l'on vous donne plus à regarder qu'à entendre, où l'étranger avide de Gay Paris trouve son compte. Il serait injuste de comprendre dans ce rayon ce gentil mélo musical qui s'intitule *La p'tite Lily*, puisque les dialogues sont signés Marcel Achard, et qu'on ne peut pas dire que le petit monstre sacré qu'est Edith Piaf ait un côté pin-up qui attire nos hôtes. Le public de l'A.B.C., habitué

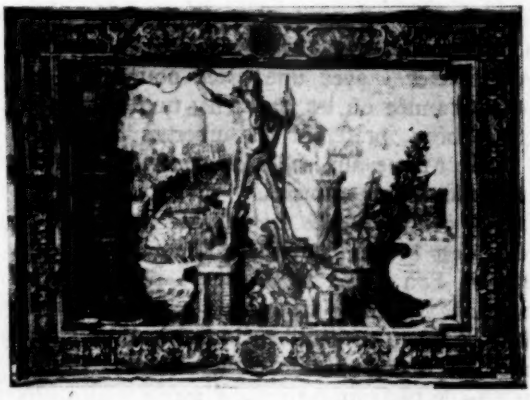
à des revues « bon enfant » ou à des spectacles de variétés riches en tours de chant, de force ou de passe-passe, ne m'a pas semblé prendre un plaisir extrême à cette histoire mi-policière, mi-sentimentale qui le changeait de ses bonnes vieilles habitudes. Encore qu'elle se soit révélée excellente comédienne, ses fervents supporters ne savaient aucun gré à la p'tite Edith de jouer si bien, mais lui tenaient rigueur de chanter si peu. Il est vrai de dire que j'ai assisté à une quatre-vingtième représentation ; l'enthousiasme des premières chambrées s'était calmé et le jeu des acteurs s'en ressentait. Le public n'était plus celui qui avait été surtout séduit par la parfaite réussite des décors de Lila de Nobili et la mise en scène de Raymond Rouleau.

Aucun décor par contre, aucune mise en scène, aucun partenaire pour encadrer Yves Montand à l'Etoile. L'homme, tout seul, et ses chansons qui plaisent. Cent vingt « récitals » comme le claironnent un peu pompeusement ses affiches lui ont permis d'établir une performance que seul jusqu'à présent Maurice Chevalier avait pu réussir.

Mais, en réalité, tout ceci n'est pas du vrai music-hall. Le vrai, on le trouve soit au Casino de Paris qui a donné le départ à une revue, ou plutôt à une parade somptueuse, coûteuse et quasi « atextuée », soit à la Nouvelle Ève, cabaret dédoublé de l'ancienne Ève, comme un train trop chargé aux abords des vacances.

Tous ces spectacles, fastueux et presque toujours de bon goût, drainent de dix heures du soir à deux heures du matin une immense clientèle. Les recettes de dix établissements de ce genre dépassent largement celles de trente théâtres. Ce n'est pas un signe des temps, c'est un signe de saison. D'autres que moi s'en attristeront.

SERGE VEBER



Le Colosse de Rhodes. (Histoire d'Artémise.)

La Bièvre et les Tapisseries parisiennes du début du XVIIe siècle. — On ne regarde pas sans mélancolie les gravures et les photographies représentant la Bièvre qu'expose la Manufacture des Gobelins en même temps que les tapisseries tissées à Paris avant 1662, date où elle fut fondée.

En effet, la rivière à laquelle Huysmans consacra tout un livre ajoutait beaucoup au charme de ce quartier quand il était encore champêtre et qu'Emile de Labedollière pouvait écrire en 1860 : « Le promeneur qui, après avoir suivi la rue Mouffetard, tourne à droite et prend celle du Petit-Gentilly, se trouve inopinément en face d'un des plus beaux paysages qui soient à Paris... » Il y a une quarantaine d'années, la Bièvre avait encore beaucoup de pittoresque avec, ici, ses tanneries, là les jardins, les prés et les rideaux d'arbres qui la bordaient.

On aurait dû protéger la Bièvre, rien n'est plus joli qu'une rivière, hélas, on l'a supprimée, on l'a transformée en égout et elle passe en sous-sol dans des canalisations. En même temps, tout ce qui formait le pittoresque de ce quartier : la vieille rue Croulebarbe et la ruelle des Gobelins, paisibles, provinciales, n'existent plus. Le charmant pavillon de chasse de M. de Julienne qui était alors intact, est laissé à l'abandon et ses délicates sculptures achèvent de s'écailler. Les deux bâtiments du XVe siècle du château dit de la Reine Blanche, l'un transformé en usine, l'autre en hôtel meublé, sont de plus en plus défigurés, alors qu'il aurait été relativement facile de les remettre en état et de conserver à cet ancien quartier des teinturiers en écarlate et des métiers à tisser, ce qui constitue ses lettres de noblesse.

De ces métiers à tisser, il nous reste du moins quelques-unes de leurs productions. C'est Henri IV qui avait installé sur les bords mêmes de la Bièvre au début du XVIIe siècle les tapissiers de la Flandre française de la Planche et Marc de Comans.

Parmi les œuvres qui sont exposées, mes préférences vont aux toutes premières, celles qui se rattachent encore par la technique et par la façon de présenter le sujet, au XVIe siècle et je songe tout particulièrement aux *Amours de Gombault et de Macée*, de l'atelier de de la Planche qui donne une si jolie image de la vie paysanne. *L'Histoire d'Artémise*, quoique moins archaïque, est très belle également avec ses fonds bleutés et ses jolies nuances de coloris. Elle a été tissée dans l'atelier du Faubourg Saint-Marcel, ainsi que l'*Histoire de Diane*, dont les cartons sont de Toussaint-Dubreuil, mais l'*Histoire de Psyché* est due à l'atelier qui avait été installé plus tard rue de la Chaise par les descendants de l'un des associés.

A côté de ces œuvres pleines de saveur, nous trouvons celles inspirées par Simon Vouet rappelé de Rome en 1627. Faisant office de chef d'école, il impose à ces différentes manufactures un style qui sera celui de Louis XIII et qui annonce déjà la manière noble de Le Brun.

Nous voyons à cette exposition deux séries particulièrement remarquables : l'*Histoire de Coriolan*, tissée dans l'Atelier du Faubourg Saint-Marcel et l'*Histoire de Saint Gervais et Saint Protais*, tissée à l'Atelier du Louvre. La première est due à Henri Lerambert, Guillaume Dumée et Laurent Guyot qui avaient été chargés, au concours de 1610, de travailler pour les tapisseries et la seconde à Lesueur.

Les œuvres que nous voyons en ce moment aux Gobelins représentent donc un aspect trop peu connu de l'art français dans la première moitié du XVIIe siècle.

GEORGES PILLEMENT

Les Élections. — Le parti communiste a perdu des voix : il en a obtenu environ 10 p. 100 de moins en 1951 qu'en 1946.

Ce fait est le plus important de ceux qui se dégagent du scrutin du 17 juin. Il signifie qu'en dépit d'une propagande aussi habile qu'intense basée sur l'idée de paix, le mensonge moscoutaire trompe moins le Français en 1951 qu'en 1946 ; il signifie que, malgré bien des sujets de mécontentement, le pays ne s'abandonne ni à la colère ni au désespoir ; il signifie enfin qu'en nous accordant libéralement leur aide les États-Unis ne font pas un marché de dupe et que la France mérite d'être considérée, en Europe continentale, comme le plus solide bastion de résistance à l'impérialisme soviétique.

De la sagesse du peuple français on trouve la preuve dans la manière dont s'est poursuivie la campagne électorale et aussi dans le nombre très important des suffrages exprimés.

Presque pas de bagarres (sauf aux réunions tenues par Me Isorni), rares incidents graves. Peu de contradictions violentes mais, souvent, des questions pertinentes posées aux candidats. On peut même dire que ceux-ci ont trop fréquemment sous-estimé le sérieux de leurs auditoires : des exposés clairs et précis eussent, en nombre de cas, fait plus d'effet que les diatribes ou les appels à la jalousie.

En gros on peut dire que les élections ont marqué un glissement à droite : sur 19 millions de suffrages exprimés, le parti communiste et les partis de la 3e force en ont perdu, par rapport à 1946, 3 860 000 qui ont été aux modérés et surtout, massivement, au R.P.F.

Que si maintenant on considère la répartition des sièges au sein de la nouvelle Assemblée, on constate qu'elle est à peu près conforme aux prévisions que nous nous étions hasardés à faire [1].

Point de déplacement brutal de majorité. La loi électorale, tout en n'obtenant pas tous les résultats que ses auteurs en espéraient, est cependant loin d'avoir entièrement trompé leur attente.

Les communistes, qui ne sont plus qu'une centaine, perdent beaucoup plus de sièges qu'ils n'en eussent perdu avec l'intégrale application de la représentation proportionnelle. Le R.P.F. (désormais, avec ses 120 députés environ, le groupe le plus nombreux de la nouvelle Assemblée) en gagne un peu moins que cette même proportionnelle intégrale ne lui en eût attribués. Parallèlement, la chute des effectifs électoraux de la

1. *Revue de Paris* du 1er juin : *La loi électorale et les Élections.*

S.F.I.O. et surtout du M.R.P. se voit, sur le plan parlementaire, fortement amortie. Le R.G.R. bénéficie lui aussi largement des apparentements plus largement même que ne font les modérés, qui vont pourtant, comme prévu, occuper une centaine de sièges. Bref, entre l'opposition communiste et l'opposition gaulliste, il existe une masse de près de 400 députés sur laquelle pourrait, théoriquement, être basée une majorité de gouvernement.

Nous disons « théoriquement » : si en effet rien de fondamental (sauf peut-être la « laïcité ») ne semble séparer R.G.R. et modérés, il n'en va point de même à l'égard de ces deux groupes d'une part et de la S.F.I.O. de l'autre. Comment concilier durablement le libéralisme économique affiché par les premiers avec l'étatisme impénitent de la seconde ? C'est ici sans doute qu'on verra le M.R.P. jouer, en dépit de l'affaiblissement massif de ses effectifs, un rôle de balancier souvent décisif.

En somme la stabilité ministérielle n'est malheureusement guère à prévoir et sans doute assisterons-nous, au cours de la nouvelle législature, à l'alternance de cabinets axés les uns du côté modéré les autres du côté socialiste. A moins que le R.P.F. n'exerce sur les modérés et le R.G.R. une attraction permettant la constitution d'un bloc majoritaire de droite. Mais cette hypothèse, qui suppose un assouplissement des méthodes du général de Gaulle, ne semble, pour le moment du moins, guère vraisemblable.

Ajoutons que l'équipe des « ténors » ne paraît pas avoir subi de modifications profondes, sauf révélations inattendues, les noms de Queuille, Reynaud, Petsche, Pleven, Daladier, Bidault, Mayer, Moch et quelques autres aussi familiers resteront en vedette sur le programme.

Mais, plus que le programme, la pièce est importante : équilibre budgétaire, réorganisation des entreprises nationalisées, équilibre des salaires et des prix, reconstruction, réarmement, liquidation des séquelles des discordes civiles, réforme de la Constitution : autant de questions essentielles que la précédente législature a laissées en suspens et qu'il faudra bien que la nouvelle, sous peine de catastrophes, résolve d'urgence. Sans parler du problème extérieur (que le problème intérieur domine à vrai dire puisqu'il ne saurait y avoir de diplomatie autonome sans État fort et saines finances).

Le 17 juin la grande majorité des électeurs s'est montrée raisonnable. Il appartient aux élus de ne l'être pas moins qu'eux : il y va de l'avenir, en France, de l'institution parlementaire.

JACQUES CHASTENET
de l'Institut.

Le Directeur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard, P. Hannaux, Malciès Claude Tolmer, Sibertin-Blanc, Livia Dubreuil et Paul Bret).

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 3276-6-51.

LES ILES D'OR

A. OURALOV

STALINE AU POUVOIR

Traduit du russe par JACQUES FONDEUR

Un témoignage direct sur les années les plus tragiques de l'histoire de l'U.R.S.S. 540 fr.

●

OUVRAGES SUR LA RUSSIE :

EL CAMPESINO
LA VIE ET LA MORT EN U.R.S.S. .. .. 345 fr.

A. CILIGA
I. — AU PAYS DU MENSONGE DÉCONCERTANT .. .. 300 fr.
II. — SIBÉRIE, TERRE DE L'EXIL ET DE L'INDUSTRIALISATION .. .. 360 fr.

J. CZAPSKI
TERRE INHUMAINE .. .. 450 fr.

L. LAURAT
STALINE, LA LINGUISTIQUE ET L'IMPÉRIALISME SOVIÉTIQUE .. .. 120 fr.
DU KOMINTERN AU KOMINFORM .. .. 120 fr.

●

A. ROSSI

LES COMMUNISTES FRANÇAIS
PENDANT LA DROLE DE GUERRE

780 fr.

●

AMIRAL AUPHAN

LES GRIMACES DE L'HISTOIRE

540 fr.

●

DOM PAUL DELATTE ABBÉ DE SOLESMES

HOMÉLIES SUR LA VIERGE MARIE

Ces pages entièrement inédites sont parmi les plus belles qui aient été consacrées à la Vierge Marie, alliant la vivacité de la foi à l'ardeur de la charité. 300 fr.

●

COLLECTION PSYCHÉ :

LES SAINTS DE SOLESMES

Photographies et texte par les moines de Solesmes 330 fr.

●

MANIÈRE DE MONTRER
LES JARDINS DE VERSAILLES
TEXTE DE LOUIS XIV

330 fr.

Diffusion PLON

DES LIVRES RÊVÉS POUR VOS VACANCES

Si vous aimez l'HISTOIRE :

LOUIS-PHILIPPE MAY

Esquisse d'un tableau

DES APPORTS DE LA FRANCE
A LA CIVILISATION

Un fort vol. in-8°, 750 p., **1170** francs

« ...La pyramide de la France irait montant jusqu'au ciel! »
MICHELET

ÉMILE MIREAUX de l'Institut

LA REINE BÉRÉNICE

Un vol. in-8°, **420** francs

« ...Cette biographie où le destin du monde est résumé dans un de ses épisodes les plus marquants ...passionnera tous les lecteurs. »
André THÉRIVE

JEAN BERAUD VILLARS

LES NORMANDS EN MÉDITERRANÉE

Un vol. in-8° ill., **750** francs

DES BARBARES NORMANDS AUX ROIS RAFFINÉS DE SICILE

Si vous aimez les SCIENCES :

LOUIS DE BROGLIE de l'Académie française

SAVANTS ET DÉCOUVERTES

Un vol. in-8°, **570** francs

Un magnifique survol des idées et des faits les plus actuels.

Si vous aimez les ÉTUDES CRITIQUES :

ANDRÉ ROUSSEAUX

LE MONDE CLASSIQUE

Un vol. in-16, **420** francs

DE LA POÉSIE SUMÉRIENNE A MALLARMÉ : les classiques vivants.

Si vous aimez la SPIRITUALITÉ :

LOUIS LAVELLE de l'Institut

QUATRE SAINTS

Un vol. in-16, **300** francs

Saint François - Saint Jean de la Croix
Sainte Thérèse - Saint François de Sales

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

PAYOT - 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 106 - PARIS

Nouveautés et réimpressions :

RAYMOND FURON, Sous-directeur au Museum National d'Histoire Naturelle, ancien professeur aux Universités de Kaboul et de Téhéran.

L'IRAN

PERSE ET AFGHANISTAN

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Géographique.** Nouvelle édition refondue. Avec 18 cartes et 14 photographies. . . . . **900** fr.

" La seule manière de comprendre la situation actuelle dans ces pays est de suivre leur évolution. "
R. FURON.

Professeur ALBERT HOFFA, Directeur du Sanatorium Orthopédique de Wurtzbourg.

TECHNIQUE DU MASSAGE

Nouvelle édition.

Un vol. in-8° avec 85 gravures en noir et en couleurs et 21 dessins, traduction du Dr F. Gidon, professeur à l'Université de Caen. . . . . **720** fr.

Dr R. LAFORGUE, Ancien Assistant de Clinique psychiatrique à la Faculté de Médecine.
Dr R. ALLENDY, Médecin des dispensaires d'Hygiène sociale de la Préfecture de la Seine.

LA PSYCHANALYSE ET LES NÉVROSES

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Scientifique.** Avec préfaces de H. Claude, professeur de Clinique psychiatrique à la Faculté de Médecine, et du Dr Logre . . . . . **600** fr.

" Un recueil d'observations où l'on voit évoluer, parler, se confesser, souffrir et guérir des malades. "
Dr LOGRE.

ARTHUR MILES.

LE CULTE DE ÇIVA

Le Lingam. — Brahmanes. — Les castes. — Astrologues. — Danseuses. — Serviteurs. — Légendes des Dieux. — Le Dacahara de Mysore. — Superstitions. — Magie.

Un vol. in-8° de la **Collection de Documents et de Témoignages pour servir à l'histoire de notre Temps.** . . . . . **630** fr.

" Les mœurs et les rites religieux du peuple hindou sont toujours des sujets de curiosité et d'étonnement pour le public européen. "
LE PEUPLE.

R. OTTO, professeur à l'Université de Marbourg.

MYSTIQUE D'ORIENT ET MYSTIQUE D'OCCIDENT

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Scientifique.** Traduit et préfacé par Jean Gouillard, docteur en théologie . . . . . **750** fr.

" Confronter les types classiques dominants de la mystique en Orient et en Occident et, par cette voie, tenter de pénétrer la nature du phénomème spirituel qui a nom Mystique, tel est le but de ce livre. "

JOSEPH SCHUMPETER, professeur d'Économie politique à l'Université Harvard.

CAPITALISME, SOCIALISME ET DÉMOCRATIE

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Economique.** Traduit de l'anglais avec une introduction par Gaël Fain, directeur de l'Ecole nationale d'Organisation économique et sociale. . . . . **1.300** fr.

" Le Capitalisme peut-il survivre? C'est ce qu'étudie dans son œuvre maîtresse le grand économiste libéral. "

Dr H. SWARTZ, Chef de clinique au service de l'Allergie de l'Hôpital Roosevelt, à New-York.

L'ALLERGIE

Allergènes, produits pharmaceutiques, huiles et agents infectieux. — Agents physiques : chaleur, froid et lumière. Histamine ou substance « H ». — Allergie et Maladie en général.

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Scientifique.** Traduit de l'anglais par Jean-Daniel Favre. **540** fr.

Qu'est-ce que l'Allergie?

GEORGE C. VAILLANT, professeur honoraire au Musée national d'Anthropologie à Mexico.

LES AZTÈQUES DU MEXIQUE

Origines, ascension et écroulement de la nation aztèque.

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Historique.** Avec 39 dessins, 17 tableaux et 43 photographies Edition française par Guy Stresser-Péan, chargé de recherches au Centre National de la Recherche Scientifique, chargé de Mission scientifique au Mexique . . . . . **1.200** fr.

" Combinant les données de l'archéologie, de l'histoire et de l'ethnologie, le présent ouvrage est le couronnement d'un bel effort de synthèse poursuivi pendant de nombreuses années. "

ARTHUR WEIGALL, Ex-Inspecteur général des Antiquités du Gouvernement Egyptien.

SAPPHO DE LESBOS

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Historique.** Traduction et avant-propos de Théo Varlet . **700** fr.

" Des pages précieuses sur l'œuvre poétique de Sappho analysée et presque entièrement citée. Ce livre fait aimer la Grèce. "
LE FIGARO.

EN VENTE DANS LES LIBRAIRIES

VIENT DE PARAITRE

COLLECTION "L'HISTOIRE"

PIERRE GAXOTTE

HISTOIRE

DES

FRANÇAIS

QUI TOUS ENSEMBLE
ONT FAIT LA FRANCE

Deux volumes : 1.360 fr.

FLAMMARION

VIENNENT DE PARAITRE

MICHÈLE ESDAY

DÉLIVREZ-NOUS DU BIEN

Roman

Une œuvre singulière. Un talent nouveau. Un authentique écrivain.

JEAN-CHARLES PICHON

LA LOUTRE

Roman

« Ses aperçus fulgurants, ses coups de sonde étonnants dans ce qui fait le mystère de la vie, des êtres et de leurs rapports... »

MAURICE NADEAU (Combat)

HERMAN MELVILLE

ISRAËL POTTER

LES AVENTURES D'UN PATRIOTE A L'ÉPOQUE DE LA RÉVOLUTION AMÉRICAINE

Roman

CHARLES PLISNIER

BEAUTÉ DES LAIDES

Roman

La chirurgie peut-elle embellir le visage sans abîmer l'âme ?

ROGER VAILLAND

BOROBOUDOUR

BALI, JAVA ET AUTRES ILES

Collection " LE CHEMIN DE LA VIE "

dirigée par Maurice NADEAU

GEORGES-C. GLASER

SECRET ET VIOLENCE

Traduit de l'allemand. Préface de Albert BEGUIN

« Ce sera un des livres importants de ce temps. »

ALBERT BEGUIN

BENIAMINO JOPPOLO

LE CHIEN, LE PHOTOGRAPHE ET LE TRAM

Roman

Traduit de l'italien par Jacques AUDIBERTI

CALMANN-LÉVY

Collection " TRADUIT DE "
dirigée par MANÈS SPERBER

ARTHUR KOESTLER

LES HOMMES ONT SOIF

roman

Traduit de l'anglais par Denise Van Moppes

Déjà discuté avant sa publication, ce nouveau roman est d'une intensité dramatique aussi prenante que celle du ZÉRO ET L'INFINI.

Un volume grand in-8° .. .. **780** frs

B. TRAVEN

LE TRÉSOR DE LA SIERRA MADRE

roman

Traduction française de H. Bonifas, adaptation de Charles Baudouin

Les aventuriers de l'or et du pétrole au Mexique
Un grand roman d'où a été tiré le film célèbre

Un volume grand in-8° .. .. **480** frs

Collection " MASQUES ET VISAGES "
dirigée par ROGER GAILLARD

ROBERT KEMP

EDWIGE FEUILLÈRE

Un volume, portrait en frontispice.. .. .. **260** frs

Déjà parus dans la même collection :

Jean SARMENT	CHARLES DULLIN
H.-R. LENORMAND	MARGUERITE JAMOIS
Albert DUBEUX..	PIERRE FRESNAY
Maurice ROSTAND	SARAH BERNHARDT
Jean COCTEAU	JEAN MARAIS

BI-MILLÉNAIRE DE PARIS

PHILIPPE LEFRANÇOIS

PARIS A TRAVERS LES SIÈCLES

I. - *La Cité - Le Pont-Neuf - L'île Saint-Louis.*
II. - *Le Châtelet - Le Louvre - Les Tuileries - La Concorde.*
III. - *Les Halles - Le Palais-Royal - La Bourse.*
IV. - *Le Marais.*

Chaque volume 22,5 × 28 sur beau couché crème, illustré d'une centaine de photographies, couverture rempliée illustrée en couleurs .. .. **900** frs

CALMANN-LÉVY

CHEZ RENÉ JULLIARD

BERNARD BARBEY

Chevaux abandonnés sur le champ de bataille

GRAND PRIX DU ROMAN DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

★

ÉMILE DANOËN

Une Maison soufflée au Vent

roman

PRIX POPULISTE

★

Retour de Corée

par J. M. de PRÉMONVILLE (tué au front),
P. DAUDY, S. BROMBERGER
et
H. DE TURENNE

PRIX ALBERT LONDRES

CHEZ ROBERT LAFFONT

ANDRÉ PIEYRE DE MANDIARGUES

SOLEIL DES LOUPS

PRIX DES CRITIQUES

ACTUALITÉ

JOHN GUNTHER

L'ENIGME MAC ARTHUR

★

JOHN GUNTHER

DERRIÈRE LE RIDEAU DE FER

★

EDWARD STETTINIUS

YALTA

Roosevelt et les Russes

nrf

COTE DESFOSSÉS

OFFICIEL FONDÉ EN 1905

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La "**COTE DESFOSSÉS**", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA **COTE DESFOSSÉS**

42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e

Abon' 6 mois : 4.000 frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

Si vous voyagez beaucoup

prenez un **ABONNEMENT**

CARTE D'ABONNEMENT
remplaçant les billets au plein tarif
ou **CARTE**
permettant d'obtenir des billets
ou **1/2 TARIF**

- sur un parcours déterminé
- sur les zones du réseau de la SNCF (16 zones).

Il existe également des abonnements sur des zones autour de certaines grandes villes.

RENSEIGNEZ-VOUS DANS LES GARES

SNCF ✦ SNCF ✦ SNCF ✦ SNCF

LOUIS MADELIN

de l'Académie Française

HISTOIRE DU CONSULAT ET DE L'EMPIRE

★

Vient de paraître :

TOME XIV

LA CAMPAGNE DE FRANCE

Un volume in-8°, broché, sous couverture illustrée..... **600 »**

En vente :

Tome I : **La Jeunesse de Bonaparte.**
Tome II : **L'Ascension de Bonaparte.**
Tome III : **De Brumaire à Marengo.**
Tome IV : **Le Consulat**
Tome V : **L'Avènement de l'Empire.**
Tome VI : **Vers l'Empire d'Occident.**
Tome VII : **L'Affaire d'Espagne.**
Tome VIII : **L'Apogée de l'Empire.**

Chaque volume, broché : 450 fr.

Tome IX : **La Crise de l'Empire.**
Tome X : **L'Empire de Napoléon.**
Tome XI : **La Nation sous l'Empereur.**

Chaque volume, broché : 500 fr.

Tome XII : **La Catastrophe de Russie.**
Tome XIII : **L'Écroulement du grand Empire.**

HACHETTE

SOUVENIRS

ANNE GREEN
MES JOURS ÉVANOUIS
traduit de l'anglais par Marie Canavaggia
In-16, 450 francs

•

JÉROME et JEAN THARAUD
de l'Académie française
LA DOUBLE CONFIDENCE
In-16, 330 francs

•

HENRY BORDEAUX
de l'Académie française
Histoire d'une vie
Tome I
PARIS ALLER ET RETOUR
In-8° soleil, 480 francs

•

LÉON BAILBY
POURQUOI JE ME SUIS BATTU
avec 16 illustrations hors texte
In-8° soleil, 450 francs

ROMANS

ÉMILE HENRIOT
de l'Académie française
TOUT VA RECOMMENCER SANS NOUS
In-16, 330 francs

•

ANDRÉ BILLY
de l'Académie Goncourt
avec la collaboration de MOISE TWERSKY
LE FLÉAU DU SAVOIR
Préface d'André Billy
Nouvelle édition In-8° soleil, 495 francs

•

COLLECTION « FEUX CROISÉS »
CARLO COCCIOLI
LE CIEL ET LA TERRE
traduit de l'italien par Lucien Colonna
In-8° soleil, 495 francs

•

FARJALLAH HAÏK
Les enfants de la terre
Tome III
LE POISON DE LA SOLITUDE
In-16, 330 francs

DOCUMENTS

COLONEL PASSY
MISSIONS SECRÈTES EN FRANCE
(Novembre 1942 - Juin 1943)
SOUVENIRS DU B.C.R.A.
avec un frontispice et 4 illustrations sous chemise illustrée
In-8° soleil, 600 francs

ALEXANDRA DAVID-NEEL
L'INDE
Hier - Aujourd'hui - Demain
avec 14 gravures hors texte
In-8° soleil, 495 francs

et le 5e Tome du **JOURNAL** de JULIEN GREEN
(1946-1950)

édition originale dans la collection « L'ÉPI » In-8° écu

édition ordinaire In-16 480 francs

PLON

LES
ANNALES
· CONFERENCIA ·
REVUE MENSUELLE DES LETTRES FRANÇAISES

NUMÉRO DE JUILLET

André SIEGFRIED, de l'Académie française
Retour des INDES

•

Jacques CHASTENET, de l'Institut
La mort tragique de GAMBETTA

•

DANIEL-ROPS
Un Aventurier de Dieu : SAINT PAUL
V. — Pour Rome, par le sang

•

Le Livre du jour
« Indulgence plénière »
raconté et commenté par Marcel THIÉBAUT

•

La Pièce du jour
« L'Héritière »
racontée et commentée par FRANCIS AMBRIÈRE

•

LE QUARTIER DES LETTRES - LE COTÉ DU THÉATRE
LA FLEUR DES LIVRES

79, Bd Saint-Germain - PARIS-6e
LE NUMÉRO : 70 FR.

Le livre du Bimillénaire

PORTRAIT DE PARIS

par
JULES ROMAINS
de l'Académie française

MARCEL ACHARD - GERMAINE BEAUMONT
LOUIS BEYDTS - FRANÇOIS BOUCHER
ELIE DEBIDOUR - ROGER DION
JACQUES FOUGEROLLE - ROBERT GARRIC
RAYMOND ISAY - PIERRE LAVEDAN
A. LEVASSOR-BERRUS - MAURICE MURET
JEAN MARIN

1 vol. in-8° raisin, couv. ill. ... 570 fr.

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN

UN CERTAIN NOMBRE DE VALEURS RAPPORTENT ACTUELLEMENT DIX POUR CENT

Il convient cependant de les choisir avec discernement.

Lisez, chaque semaine

L'OPINION *ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE*

"LE JOURNAL LE MIEUX INFORMÉ DE LA BOURSE"

Éditoriaux, de A. SIEGFRIED, de l'Académie Française ; Ch. RIST et L. BAUDIN, de l'Institut ; J. PERCEROU, F. TREVOUX, P. VIGREUX, H. HORNBOSTEL, Professeurs de Facultés de Droit ; A. THIERS, Maître des Requêtes honor. au Conseil d'Etat ; P. BRESSON, ancien élève de l'Ecole Polytechnique, etc...

Trois revues complètes avec appréciations sur les valeurs : **Bourse de Paris, Hors-cote, Bourses régionales.**

Une étude critique pour **chaque augmentation de capital** ;
Indications sur certaines **valeurs susceptibles de hausse** ;
Cote complète des Bourses de Paris et de Province, etc...

L'OPINION, ne se vend pas au numéro.

ABONNEMENTS : un an : **900** fr. - 6 mois : **525** fr. - *ESSAI UN MOIS :* **60** fr.

Viennent de paraître *(Édition illustrée)*

ROUBAIX-TOURCOING, *128 pages abondamment illustrées Franco* **400** fr.
FRANCHE-COMTÉ *168 pages* **475** fr. - **LILLE et la FLANDRE,** *144 pages* **475** fr.
LE CHEMIN DE FER DE 1950, 400 fr.
ORLÉANAIS-BLÉSOIS, *144 pages* **475** fr.
COGNAC et les CHARENTES, 400 fr. - **PAYS-NANTAIS-VENDÉE, 475** fr.

1, rue Saint-Georges, PARIS-9e • Compte postal : 5110-71 PARIS

VIENT DE PARAITRE

VINGT ANS DE CAPITALISME D'ÉTAT

PAR

ANDRÉ ARMENGAUD - LOUIS BAUDIN
JACQUES CHASTENET - PIERRE FROMONT
ÉMILE MIREAUX - MARCEL PELLENC
ANDRÉ THIERS - DANIEL VILLEY

ET

JACQUES LACOUR-GAYET

304 pages 400 francs

SPID

372, RUE SAINT-HONORÉ - PARIS-1ER

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

GRAND PRIX DE LITTÉRATURE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE 1951

HENRI MARTINEAU

L'ŒUVRE DE STENDHAL

Histoire de ses livres et de sa pensée

Un vol. in-8° ill.
900 francs

Une incomparable « SOMME » stendhalienne.

MARCEL ARLAND

LETTRES DE FRANCE

Un vol. in-16
420 francs

Notre VIE LITTÉRAIRE par l'un de ses plus subtils chroniqueurs.

JACQUES CHARDONNE

L'EPITHALAME

roman

Texte de l'édition originale revu par l'auteur

Le drame de l'amour dans la vie à deux.
« Un chef d'œuvre terrible »
Fr. MAURIAC

ŒUVRES COMPLÈTES.-I
Un vol. in-8°, **660** francs

ANTONINA VALLENTIN

GOYA

Un beau vol. in-8°
32 h. texte en hélio
990 francs

On ne saurait trop souhaiter le voir paraître en français.
André MALRAUX

DE BEAUX LIVRES POUR VOS VACANCES

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

NOUVEAUTÉS :

THOMAS WOLFE

AU FIL DU TEMPS

(OF TIME AND THE RIVER)

roman

Un seul homme et toute l'Amérique!

1 vol. in-16 colombier, 608 p. : 960 fr.

R. PENN WARREN

LE CAVALIER DE LA NUIT

roman

par l'auteur des « FOUS DU ROI »

452 p. : 600 fr.

F. SCOTT FITZGERALD

TENDRE EST LA NUIT

roman

« A la fois déchirant et tendre, voici le meilleur roman de Fitzgerald »

André MAUROIS,
de l'Académie Française.

335 p. : 480 fr.

DAVID WESTHEIMER

JOURS DE MIRAGE

roman

Un sujet délicat, un amour impossible
et l'évocation d'une passé enchanté!

300 fr.

LES LIVRES DE NATURE ILLLUSTRÉS

PIERRE DE LATIL

L'HOMME CHEZ LES POISSONS

1 volume illustré, avec 16 reproductions photographiques : 480 fr.